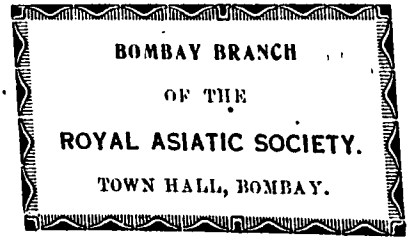
00100142



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

AVENTURES

DE

DEUX PARISIENNES

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. D'HÉRICAULT

En 1792. — Les Amours de Lord Saint-Albans. 2 vol..... 6 fr.

Thermidor. — *Paris en* 1794. *Marie-Thérèse et Dame Rose.* 2 vol..... 6 fr.

Les Cousins de Normandie. 2e édit. 1 vol..... 3 fr.

Les Mémoires de mon oncle. 3e édit. 1 vol..... 3 fr.

Le Secret des Valrège. 2e édit. 1 vol..... 3 fr.

La Révolution de Thermidor. — *Robespierre et le Comité de Salut Public*, d'après les sources originales et des documents inédits (*Ouv. couronné par l'Académie française*). 2e édit. 1 vol..... 4 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

AVENTURES

DE

DEUX PARISIENNES

PENDANT LA TERREUR

PAR

100142

CH. D'HÉRICAULT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1881

Tous droits réservés.

F6 843 .8
Hea/Ave
100142

00100142

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA COMTESSE DE FLANDRE

MADAME,

Je n'eusse pas osé demander à Votre Altesse Royale la permission de mettre Son nom en tête de ce livre si je n'y avais été encouragé par l'histoire légendaire de l'une des Comtesses de Flandre du temps passé.

Le noble et bon pays flamand adorait ces légendes, gracieux parfums qui sortent de la chronique histo-

rique, et il aimait à en embaumer le souvenir des illustres princesses comme pour les amener plus fraîches, toutes conservées, vivantes devant la postérité.

Quel nom portait la princesse de ma légende? Je ne le sais pas. Les contemporains l'appellent la Fée *parce qu'elle « avoit cœur si suave et si pur sourire qu'elle faisoit heureuse toute âme d'homme ou de femme qui arrivoit à la portée du trait de son regard. »*

Votre Altesse Royale me pardonnera d'avoir pensé à Elle à propos de cette sœur aînée qu'Elle a dans l'Histoire.

Cette Fée *passait surtout pour avoir un don exquis : on savait qu'elle aimait les fleurs et la musique; chacun lui apportait donc bouquets et ballades; et aussitôt qu'elles paraissaient sous ses yeux, les fleurs devenaient, pour elle, des perles fines, et les chansons des hymnes célestes.*

Ce don exquis, les Chroniqueurs ne le désignent pas autrement. Toutefois nous savons quel nom lui donner. C'est la Bienveillance.

Nous savons aussi que Votre Altesse Royale l'a reçu comme une part de l'héritage de la Fée.

C'est ainsi que j'ai été enhardi à pousser mon héroïne aux pieds de Votre Altesse Royale avec une pleine brassée des roses de son jardin et la voix toute résonnante de l'écho de ses naïves chansons.

C'est ainsi encore que j'ai été encouragé à joindre aux fleurs de mon Rossignolet les fruits de mon champ, de ce grand champ historique dont je m'efforce de cultiver une petite parcelle.

J'ai tenté d'écrire le Roman Bourgeois de la Terreur.

Mais je ne veux parler de mon livre que pour l'offrir à Votre Altesse Royale; pour La supplier d'y jeter un de ces regards de la Fée *qui donnent l'éclat*

aux plus modestes fleurs et l'harmonie aux plus simples phrases.

Je suis, avec un profond respect,

Madame,

de Votre Altesse Royale,

Le très humble et très obéissant serviteur,

CHARLES DE RICAULT D'HÉRICAULT.

AVENTURES

DE

DEUX PARISIENNES

PENDANT LA TERREUR

PREMIÈRE PARTIE

US ET COSTUMES

I

LES TROIS AMOUREUX DE ROSSIGNOLET

En face du pavillon de l'Horloge, au centre de la muraille qui sépare le palais des Tuileries de la place du Carrousel, à peu près à l'endroit où, depuis, l'on a placé l'Arc-de-Triomphe, se trouvait, en 1792, une maison que l'on nommait le Logis du Suisse.

Au 10 août, elle avait été en partie brûlée. On l'avait quelque peu réparée.

En 1794, elle servait de corps de garde aux grenadiers-gendarmes de la Convention.

On n'y conservait habituellement, pour la nuit, qu'une escouade de douze hommes, commandés par un maréchal des logis. Mais le 30 prairial an II (18 juin 1794), dans la soirée, était venu, tout brusquement, l'ordre de doubler le poste et d'en donner le commandement à un lieutenant.

On avait eu grand'peine à trouver le lieutenant Paul Crassus. Il avait fallu l'aller réveiller au Lycée-des-Arts, jardin Égalité (Palais-Royal), où il sommeillait, en faisant signe d'écouter l'opéra nouveau, le *Triomphe des Arts utiles*.

Il était impossible, même à un enfant gâté de la République, comme Paul Crassus, d'éluder un ordre du Comité de Salut public. Mais on pouvait obéir lentement et en maugréant... intérieurement. Le lieutenant venait donc d'arriver, un peu avant minuit, et en apprenant qu'il n'y avait nulle cause apparente à cette alerte, il était sorti tout brusquement du poste, pour pouvoir jurer.

Il se promenait de long en large, devant le corps de garde, et tout en se rapprochant du pavillon de l'Horloge, il accablait d'injures un grenadier gigantesque, qui l'avait suivi. Celui-ci, au contraire, s'éloignait et s'enfonçait de plus en plus dans l'ombre de la muraille, à mesure que la pluie d'injures augmentait.

Bientôt la nuit claire et doucement fraîche, les étoiles brillantes, le calme qui s'appesantissait sur la grand'ville, apaisèrent l'ire du lieutenant. Il oublia le grenadier herculéen, et se mit à fredonner un couplet de la *Papesse Jeanne*. Puis on l'entendit qui murmurait des rimes. Le grenadier toussa. Paul se retourna vivement :

— Viens ici, Domingo, ci-devant noir. Que t'ai-je dit quand tu as eu l'audace de venir me réveiller au Lycée-des-Arts ?

Le grenadier montra une large figure de nègre, qui s'élargit encore en un rire attendri :

— Vous rien dire d'abord, mossié citoyen Paul. Vous donner coups de pied dans le dos, pif, paf ! Alors après, vous dire, et nommer Domingo mauvais chien de garde pour avoir avoué lieutenant Crassus être pas malade, mais être à théâtre. Vous avoir recommencé, pif, paf ! dans le dos et avoir promis faire manger nez de pauvre Domingo par grand sorcier Charles La Bussière, et puis encore pif, paf ! hi ! hi !

— Et ensuite ?

— Ensuite vous commander Domingo porter demain matin billet doux, adroitement dans la porte de jolie citoyenne Dubois-Joli.

— C'est bien. N'oublie pas de demander, demain matin, le billet doux ; demain matin, tu entends. Seulement, je jure que La Bussière changera tes oreilles en oreilles d'âne si jamais la citoyenne Lise Dubois-Joli apprend que c'est de moi que vient la lettre.

Le nègre se renfonça dans l'ombre et se colla contre la muraille, tandis que le lieutenant reprenait sa promenade en murmurant :

Quand les Ris et les Jeux, fatigués de Cythère
Et de Vénus, leur mère...

— Voilà où j'en suis ; et j'ai mangé mon blé en herbe, car c'est remarquable que je ne trouve jamais que des rimes en ère. Sorcière ! cria-t-il, en se tournant vers le nègre.

Celui-ci frissonna. Paul l'appela de nouveau près de lui, en éclatant de rire.

— Très bien. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une rime, hein ? Non. Nègre, tu es l'interlocuteur qui me convient. Vois-tu, Domingo, le thème du Bouquet en vers que je veux envoyer à la belle Lise est simple, mais je le trouve délicat. Les Ris et les Jeux veulent faire l'école buissonnière, — rime en ère. Ils viennent sur la terre — toujours en ère, — pour savoir si la nouvelle ère — toujours ! — républicaine, avait détruit l'empire de l'Amour, leur frère ! — toujours, toujours, toujours en ère !

Il se mit à sauter, au grand émoi de Domingo, qui ne comprenait absolument rien à ce discours.

— Les Ris et les Jeux arrivent donc à Paris, rue de Sèvres, dans la maison du vertueux magistrat Dubois-Joli. Ravis à l'aspect de sa fille Lise, le Rossignolet du bois, comme on la surnomme, ils jurent qu'ils vont, désormais déserter l'Empyrée et que le véritable Olympe, pour les Amours, c'est la République. C'est ingénieux et original...

— Ronde d'officier ! cria la sentinelle.

— Allons c'est bon, grogna l'officier qui approchait. Citoyen lieutenant, tu te promènes à la fraîche. Allons, c'est bon. Ah ! c'est toi, muscadin, mon jeune ami. C'est bon. Voici l'ordre : Défendu de sortir cette nuit du Palais-National. La porte de la Convention est absolument close. La porte du pavillon de l'Égalité ne s'ouvrira que pour les membres du Comité de Sûreté générale ; celle du pavillon de la Liberté ne

s'ouvrira que pour les membres du Comité de Salut public. Ici tu vas faire fermer les grilles du Grand Vestibule sous le pavillon de l'Horloge, de l'Unité, je veux dire. Tu laisseras entr'ouverte la porte coupée qui est au milieu de la grille, de ce côté-ci, en face de la place du Carrousel. On y mettra une sentinelle qui ne laissera passer qui que ce soit, sans un ordre exprès de l'un des deux Comités de gouvernement. Sous peine de mort. Allons, c'est bon.

— Allons, c'est très bon, commandant Dumesnil. Tu as entendu, Domingo. C'est toi qui vas prendre la garde, à minuit, dans cinq minutes. Tu as entendu : Sous peine de mort ! Mais que le ci-devant diable emporte les canonniers, si je comprends pourquoi cet ordre, commandant !

— Pourquoi veux-tu comprendre, muscadin, lorsque ton commandant lui-même n'y doit voir que du feu ? Allons, c'est bon. Tu es mon jeune ami. Ne l'oublions pas. Écoute donc. Voici le mystère. Je suppose que ce grenadier nègre est sourd. Tant pis pour sa tête s'il ne l'est pas. Sache donc qu'on vient de découvrir un quatre cent quatre-vingt-dix-septième complot des aristocrates. Oui, et voici la conspiration ingénieuse de ces scélérats : ils viennent chaque nuit enlever les dénonciations, les dossiers qui sont là dans les bureaux du Comité de Salut public, au pavillon de Flore, je veux dire de l'Égalité. Si bien que tout est à la diable et que Fouquier-Tinville ne retrouve pas son compte. Allons, c'est...

— Arrêtez, commandant. Ce n'est pas bon. Hé !

hé! On va vous prendre pour un apitoyeur. Mais connaissez-vous la fille du citoyen juge de paix de la section du Bonnet-Rouge?

— La beauté de la rue de Sèvres! Parbleu!

— Et les Jeux, et les Ris, et les Grâces et les Amours, commandant?

— Infâme freluquet! que le génie de la Liberté te coupe la tresse! Mais, tu es mon jeune ami, hé! D'ailleurs, que peut-on attendre d'un homme qui hante le mystificateur La Bussière.

Et le commandant Dumesnil s'éloigna en jurant que c'était bon.

Minuit sonna; le brigadier, après avoir pris les ordres du lieutenant, mena Domingo devant la grille du Vestibule.

Il ferma cette grille en ouvrant une petite porte ou guichet pris dans les barreaux. Il recommanda de tenir ce guichet ouvert, mais sans permettre à qui que ce fût d'entrer ou de sortir.

— Sous peine de mort, conclut-il en s'éloignant.

Le brigadier rentra au poste où le lieutenant l'avait précédé. Tout redevint calme.

C'est à partir de ce moment que le trouble entra dans la cervelle du bon nègre, chaud patriote, fort comme un bœuf, mais candide comme un jeune chien. Pourquoi laisser la porte ouverte, si on ne voulait permettre à personne d'y passer! Après avoir, pendant quelques instants, agité la tête d'une façon désespérée, en essayant vainement de comprendre ce redoutable mystère, Domingo se dit sans doute que

c'était sa coiffure qui enlevait à ses idées leur lucidité habituelle, il retira vivement son grand bonnet à poil et le jeta à terre avec colère.

Il était depuis quelque temps l'un des cent quarante-quatre grenadiers-gendarmes de la Convention. Il devait cette faveur au citoyen Nicolas, nègre comme lui, ami et associé de Robespierre pour l'exploitation d'une imprimerie, et à l'oncle du lieutenant que nous connaissons, au citoyen Crassus, député de l'Ile-du-Vent. Celui-ci l'avait amené de la Martinique et après lui avoir fait représenter divers peuples opprimés dans les fêtes républicaines, il l'avait poussé dans la carrière des armes.

Le génie de la liberté n'avait pas encore sans doute eu le temps d'illuminer ce cerveau nègre de ses divines clartés. Le bon Domingo ne tarda pas à soupçonner que ce n'était pas seulement le bonnet à poil qui diminuait son intelligence, car il se mit à ouvrir sa veste et à déboutonner les premiers boutons de ses grandes guêtres. Puis prenant son fusil par le canon et le posant sur l'épaule, la crosse en l'air, en guise de massue, il se promena avec précipitation entre les deux lanternes qui éclairaient l'entrée du Vestibule.

Tout d'un coup, il fit un bond. Un homme, dont la demi-obscurité permettait de constater seulement la haute taille, se présentait au guichet pour sortir du palais. L'insolence d'une telle intention, quand lui, Domingo, avait une consigne contraire, fut la seule idée qui frappa le nègre.

— Sous peine de mort, murmura-t-il, et levant la crosse il la laissa retomber sur l'étranger.

Celui-ci, heureusement, était leste, il fit un bond en arrière, et il dit d'une voix sonore, mais d'une sonorité joyeuse et railleuse :

— Peste, citoyen nègre, on ne dira pas de toi que tu es de la tribu des Tartares manchots. Heureusement que je suis sorcier et que j'ai vu à la conformation de tes épaules que tu allais m'envoyer un coup de massue.

Domingo avait cru reconnaître le personnage. Il tressaillit. Toutefois il reprit lestement son arme, et portant cette fois la baïonnette en avant, il cria :

— Passe pas. Toutes les portes fermées, celle-ci ouverte, mais pour pas passer.

— Je le sais parbleu bien qu'elles sont fermées. Est-ce que tu voudrais insulter ma puissance, Grigri ? Je te dis que je passerai.

— Passe pas, reprit le nègre d'une voix très agitée ; sous peine de mort.

— Passerai ; en voilà la preuve. Voilà une carte d'employé du Comité de Salut public, une carte que je viens de créer par la seule force de mon art et qui me donne le droit d'entrer et de sortir. Tu ne sais pas lire, hein !

Domingo ne savait pas lire, en effet, mais il reconnaissait bien, dans ce qu'on lui présentait, la carte d'un employé des bureaux du Comité de Salut public, c'est-à-dire un laissez-passer permanent pour entrer aux Tuileries et en sortir. Or, comment conci-

lier le droit que le porteur avait de sortir avec le droit absolu que lui, Domingo, avait de l'en empêcher? Pour un cerveau de nègre, où manque essentiellement le sens de la mesure, de la transition et de la relation, et où chaque idée se présente avec sa rigueur complète, c'était un problème impossible à résoudre. Il répéta pourtant — car l'idée de la consigne était la dernière qui eût frappé son imagination et il se disait que cette carte était plus vieille que l'ordre du brigadier, — il répéta :

— Passe pas. Ordre tout fermer, tout empêcher, tout tuer. On a volé papiers aux Comités pour sauver aristocrates. Comité vouloir prendre voleur. Fermer les portes pour prendre séïde des tyrans, comme rat traître à la patrie.

L'étranger laissa échapper un geste, et quoique sa voix gardât toujours de sa sonorité riante et railleuse, on la sentait trembler un peu.

— Ah ! dit-il, on a constaté la disparition de papiers compromettants pour les aristocrates, et tu as l'audace de m'accuser d'être le voleur! Domingo, je te connais, je connais tout, je te ferai donner des soufflets par la citoyenne Emilie Crassus, la fille de ton maître.

Et comptant, d'après ce qu'il savait du personnage, que celui-ci devait être convaincu, il s'avança pour passer. Mais, Domingo, bien que ses yeux blancs se fussent ouverts plus grands et que son teint eût perdu sa nuance d'un beau noir lustré pour passer au gris terne, continuait de tourner vers lui la pointe de sa baïonnette.

— Pauvre nègue mourra pour la patrie comme un blanc Scevola, dit-il d'une voix résignée. Toi savoir tout, savoir Domingue détester séïdes des tyrans.

— Mais, imbécile, riposta l'étranger, dont la voix devenait décidément anxieuse, comment veux-tu que je vienne la nuit voler des papiers que j'ai tous les jours à ma disposition, à titre d'employé.

— Toi avoir raison, citoyen sorcier, répondit Domingo.

L'homme, croyant cette fois avoir décidément vaincu toute résistance, s'avança encore.

Mais plus l'argument avait paru sans réplique au nègre, plus il le troublait, car il rendait d'autant plus inexplicable l'ordre donné de refuser passage à tout homme sans exception.

Alors ne sachant comment se tirer de tous ces arguments contradictoires qui assiégeaient sa cervelle, il agita frénétiquement sa large tête crêpue, comme un chien, dont un essaim de guêpes attaque les oreilles, et, au milieu du calme de la nuit, il se mit à hurler d'une voix de Stentor :

— Alarme ! alarme ! voilà les séïdes des tyrans, et Pitt et Cobourg, et les aristocrates, et les royalistes, les fédéralistes, les modérés, les brissotins, les fayettistes, les indulgents, les apitoyeurs, les hébertistes, les dantonistes.

Et, entraîné par le mouvement de son idée, il se mit à défiler le chapelet de toutes les catégories d'ennemis que les révolutionnaires avaient signalés à la haine de la populace depuis 1789.

Cette énumération de sobriquets injurieux avait un charme incomparable pour notre nègre. Toutefois, quoiqu'il les lançât l'un après l'autre avec une volubilité joyeuse et en se dandinant sur ses jambes herculéennes, comme s'il eût entendu un air de danse, il gardait toujours la pointe de l'arme braquée vers l'étranger.

Celui-ci recula et s'enfonça dans la demi-obscurité, qui n'était pas difficile à trouver, car deux lanternes seulement éclairaient le milieu du Grand Vestibule. Il tira vivement, d'une des larges poches gonflées de son vieil habit à pans carrés, un grand couteau fermant qu'il passa derrière son dos. Il l'ouvrit et revint vers le guichet, au milieu duquel la baïonnette du nègre décrivait des zigs-zags joyeux. Celui-ci, distrait par ses propres cris dont il faisait une cantilène civique, ne devait pas, malgré sa force, offrir grande résistance.

Tout brusquement l'homme s'arrêta, referma son couteau et le remit dans sa poche.

— Non, pensa-t-il, je ne commettrai pas ce crime! Je ne commettrai pas un crime, moi qui risque chaque jour ma vie pour diminuer la masse des crimes qui se commettent ici. On m'a surnommé l'espiègle, le farceur, le fou, le mystificateur; on ne dira pas La Bussière l'assassin. Qui sait si après ma mort, et après que tout cela sera fini, on ne chantera pas : La Bussière, le héros !

Et cette tête, en effet, était si légère, cette imagination si mobile, que La Bussière laissa échapper un

éclat de rire. Domingo, étonné, s'arrêta tout brusquement et jeta un de ses regards effarés sur le sorcier. Puis voyant que celui-ci, après s'être croisé les bras, s'était appuyé contre la muraille dans une pose abandonnée et avec un air d'indifférence, il prit cet éclat de rire pour un applaudissement; il recommença de plus belle à crier.

Le premier qui arriva à ces clameurs, accourait, le sabre à la main, de l'intérieur du palais. Il débouchait par la droite. De ce côté se trouvaient, à l'extrême bout, dans le pavillon de Marsan et dans l'hôtel de Brionne, les salles et les bureaux du Comité de Sûreté générale; puis, en se rapprochant du Vestibule, on rencontrait l'ancien Théâtre, l'Amphithéâtre et la Chapelle, qui étaient devenus la salle et les dépendances de la Convention.

Le nouveau venu, dont le costume (bien que les détails en échappassent à l'observation), était évidemment militaire, demanda d'une voix vibrante, harmonieuse et mâle et qui avait quelque chose de hautain dans son ton de commandement :

— Eh! bien, qu'y a-t-il? Les aristocrates et les suspects emprisonnés ont-ils donc mis à exécution les projets dont on parle? Ont-ils forcé les portes de leurs prisons? Viennent-ils assiéger la Convention et les Comités?

— Pour en assassiner les membres, griller leur foie et le manger, cria à son tour Là Bussière avec une gravité que le nouveau venu ne put s'empêcher de trouver ironique et qui le fit tressaillir.

— Non, non, pas ça, pas ça, messié citoyen. Moi avoir consigne, personne passer sous peine de mort; li avoir papier du Comité Salut public, obéissance sous peine de mort, et vouloir passer. Moi vouloir tuer li pour sortir d'embarras. Mais avoir bien reconnu li, un vrai diable. Vous, messié officier, voir ce papier et dire à pauve nègue si papier dire il passer.

Il tendit la carte vers l'officier, tout en tenant la pointe de la baïonnette dans la direction de La Bussière et en disant :

— Vous tenir bien papier, car li sorcier et changer papier aussi aisément que moi changer de culottes.

— C'est affaire à l'officier commandant le poste, dit, avec sa froideur un peu hautaine, le militaire, mais je veux bien vous donner mon avis, grenadier. D'autant plus, continua-t-il d'une voix qui s'adoucit et se voila de tristesse, que ce n'est pas ta faute, mais celle de toutes les tyrannies qui ont persécuté ta pauvre race, si ton intelligence...

Un sentiment de délicatesse, sans doute, l'empêcha d'achever sa phrase à haute voix. Il fit, pour arriver près de l'un des réverbères et lire plus aisément ce qui était écrit sur la carte, quelques pas vers l'intérieur du Vestibule.

Après avoir hésité un instant et jeté un nouveau regard sur la sentinelle, en fronçant le sourcil d'un air désespéré, La Bussière fit un geste d'insouciance, lança un éclat de rire qui fit frissonner Domingo et s'approcha de l'étranger.

Celui-ci, le bras levé, essayait de déchiffrer la carte qu'il tenait au bout de ce bras, le plus près possible de la lampe fumeuse :

« *Comité de Salut public. Cinquième division.* Bureau des détenus. *Section de la correspondance. Citoyen Charles Delabussière, employé.* »

En lisant ce nom, le militaire se retourna vivement.

— Le citoyen La Bussière, dit-il à mi-voix, le...

— Le bouffon, le plaisant, le farceur.

— Excusez-moi, citoyen, je voulais dire le...

— Le fou, l'étourdi, le fougueux, l'impétueux, le virulent, l'écervelé, celui qui n'a jamais pu retenir une saillie, entrevoir une folie sans l'entreprendre, rêver une espièglerie, une plaisanterie, une mystification sans la réaliser. Je connais ce nègre, j'en ai surtout beaucoup entendu parler, j'ai voulu me jouer de sa crédulité qui est extrême...

— Pardonnez-moi encore, citoyen. Je n'ai rien prétendu dire de tout cela. Je n'ignore pas que le citoyen La Bussière est aussi aimable que bon, aussi persévérant que brave.

Chose bizarre, La Bussière, en entendant ces compliments ne put s'empêcher de trembler.

— Nous sommes perdus, murmura-t-il. On a arraché le masque de Brutus.

Mais il secoua le front. Il fit de nouveau ce geste insouciant de l'épaule qui était caractéristique en lui et il reprit son sourire goguenard :

— Je vois que je suis parfaitement connu. Héroïque

et enchanteur. C'est bien moi. Montons au Capitole et remercions les dieux. J'y vais de ce pas. Soyez assez bon, citoyen, pour persuader à ce nègre de ne pas arrêter l'essor de ma piété civique.

L'étranger essayait de fixer les regards sur la physionomie de La Bussière. Mais le réverbère ne donnait qu'une lueur indécise, et le mouvement continuel du personnage empêchait toute observation.

— Je voulais vous demander si je ne me trompais pas, si c'est bien vous qui êtes le neveu, à la mode de Bretagne, du citoyen Dubois-Joli, juge de la section du Bonnet-Rouge, et demeurant au bout de la rue de Sèvres ?

— Le vertueux Dubois ! C'est lui, c'est moi.

— Le cousin de la citoyenne Lise ?

— Rossignolet du bois joli ! C'est elle, c'est moi.

— Non seulement le cousin, mais aussi le fiancé de cette aimable personne ? continua l'étranger, en essayant, de nouveau, de fixer ses regards sur la face de son interlocuteur.

— Heu ! Mais, par la déesse, c'est à mon tour. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Le commandant La Raison.

La Bussière fit littéralement un bond.

— Au diable l'étiquette et la diplomatie ! Je vais perdre mon prestige aux yeux de ce nègre. Mais je ne résisterai pas à vous embrasser.

Il se précipita sur le jeune officier, car le commandant n'avait que vingt-quatre ans, le même âge que La Bussière, et il le serra sur sa poitrine.

— Le commandant La Raison, qui a été si bon, au siège de Landrecies, pour mon joli Rossignolet et pour ma bonne tante que j'aime presque autant peut-être que ce gentil Rossignolet! Ah! bien, j'ai dit le mot tout à l'heure : héroïque et enchanteur. Mais c'est votre devise à vous, si nous en croyons la citoyenne notre tante dont vous avez conquis l'admiration. Quant à la cousine Lisette, c'est une vilaine petite ingrate. Elle ne parle plus jamais de vous.

Tout cela s'était dit fort vite. Pourtant les cris du nègre avaient déjà commencé à attirer quelque monde. Des grenadiers de la Convention, des canonniers et des gardes sectionnaires accouraient. Mais Domingo empêchait d'entrer en même temps que de sortir, et, tout en dévorant de ses grands yeux blancs ébahis le groupe des deux personnages, médiocrement éclairé, il distribuait d'énergiques coups de crosse aux soldats qui approchaient trop près de la grille.

Ce spectacle parut ramener le commandant à la réalité et chasser une ombre de rêverie qui l'avait surpris depuis qu'il avait prononcé le nom de Lise.

— Mais, dit-il brusquement et en parlant plus bas encore, vous vouliez quitter le Palais-National à cette heure indue, c'est que vous n'avez pas le droit d'y être. Vous courez sans doute quelque danger?

— Oui, répondit La Bussière, après un moment d'hésitation.

— Un grand danger, un danger de mort?

— De mort, oui.

Le commandant réfléchit un court instant.

— Voulez-vous me jurer que ce que vous êtes venu faire ici n'importe en rien au salut de la République?

— En aucune façon, à moins que la République n'ait besoin, pour vivre, des têtes du vertueux Dubois et du gentil Rossignolet.

— Comment? Elle! c'est elle qui est en danger de la vie! C'est impossible! Quels sont les monstres qui voudraient nuire à cet objet charmant? Du reste, citoyen, je vois à votre ton que vous n'avez pas pour la Révolution la vénération qui doit enflammer l'âme de tout citoyen.

— Parbleu! s'écria La Bussière d'un ton vif et railleur, je suis employé au Comité de Salut public! nourri dans le sérail, citoyen!

Le commandant ne put retenir un geste d'impatience. Il resta silencieux.

— Adieu donc! dit La Bussière. L'Être suprême, qui a eu tant de mal à lutter contre Chaumette, me pardonnera de n'avoir pas pu triompher de Robespierre, vainqueur de Chaumette. Il pardonnera au pauvre Charles de La Bussière de n'avoir pas réussi à sauver son ami. On ne peut pas donner plus que sa vie pour ceux qu'on aime. Adieu, commandant La Raison, toujours héros, de plus en plus héros, mais moins enchanteur.

Il s'avança vers le groupe des soldats, qui devenait nombreux. Mais le commandant parut prendre une forte résolution. Il retint La Bussière par le bras.

— Eh non ! *elle* vous sauve. Elle, je ne puis la laisser en danger. Passez votre main derrière votre dos. Tenez, voici le salut.

Il lui remit prestement une carte d'une autre forme et d'une couleur différente. La Bussière s'avança alors vivement vers Domingo et lui mit cette nouvelle carte sous le nez. Que se passa-t-il dans cette cervelle africaine ? Le nègre ouvrit les yeux d'un air épouvanté, laissa tomber son fusil, et il se mettait à fuir lorsque Paul Crassus s'avança, le prit par l'une de ses immenses oreilles et le ramena près de la grille.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? Ne voilà-t-il pas que tu quittes ton poste, triple nègre ! Domingo, gare au fouet !

— Vous pas colère, messié liétenant, bon petit maître, messié Paul. Li, sorcier ! prendre papier rouge, psitt ! changer en papier jaune comme moi changer de chapeau.

— Que le ci-devant diable emporte ces ci-devant noirs ! Émilie a eu là une belle idée de faire un grenadier de son domestique. Voyons, qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit froidement La Bussière, que ce grenadier m'a voulu empêcher de sortir.

— Il a eu raison. La consigne est formelle et d'une sévérité implacable, même contre toi, citoyen La Bussière.

— Formelle ! pas contre cela, lieutenant, Crassus jeune.

La Bussière présenta sa carte au lieutenant, qui

la prit, tandis que le nègre murmurait en se reculant :

— Li sorcier, li grand sorcier, li vrai sorcier vaudoux !

— « Liberté, Égalité ! Comité de Sûreté générale, lut le lieutenant. Décadi, 30 prairial, an deuxième. Laissez passer le porteur.

« DUBARRAN. »

— Il n'y a rien à dire, La Bussière. Passe. Et toi, fichu Malgache, si tu as encore le malheur de ne pas mieux respecter le sceau du Comité de la Sûreté, il n'y a pas longtemps que le fouet t'a caressé, je te ferai refaire connaissance avec les lanières. Tu entends, le sceau du Comité ! car pour la signature Dubarran, murmura-t-il, je m'en moque : c'est un modéré.

La Bussière passa. Quand il fut hors de la vue, il se mit à courir. Il gagna le quai. Là, après avoir constaté que personne ne le surveillait, il tira de la poche de son habit une grosse boule de papier humide et changée en bouillie. Il la divisa en plusieurs parties et jeta le tout dans la Seine.

— A ton tour, citoyen militaire, avait dit brusquement le lieutenant Crassus, quand La Bussière fut parti ; as-tu aussi une passe de l'un des deux grands Comités ?

— D'abord, répondit sèchement La Raison, je ne suis pas un citoyen militaire, mais un citoyen commandant.

— Ah ! ah ! la bonne parole ! Il n'importe. Les aristocrates prisonniers et conspirateurs, qui, du fond de leur prison, tissent leurs trames contre la sainte Montagne, peuvent fort bien se déguiser en commandants pour venir assassiner les pères de la patrie.

— Moi un traître ! moi un assassin ! s'était écrié La Raison d'une voix tonnante. Moi conspirer contre la sainte Révolution, contre la République vénérable et sacrée ! Misérable lieutenant, je te couperai les oreilles.

Crassus avait fait un signe. Une dizaine de soldats, que les cris de Domingo avaient rassemblés, s'étaient précipités, avaient saisi brutalement le commandant et le bourraient de coups, tandis que le nègre s'avançait, la crosse en l'air, n'attendant qu'un signe pour briser la tête du prisonnier.

— D'ailleurs, continua Crassus avec gravité, fusses-tu un vrai commandant, il n'en serait rien de plus. Robespierre, avec son génie puissant, éclairé par les flammes du patriotisme, a deviné que c'est l'ambition militaire qui tuera la République, et quand nous envoyons, chaque décade, un général à la guillotine, ce n'est pas pour respecter un commandant. As-tu une passe de l'un des Comités ? Tout est là.

— Non, répondit La Raison, qui avait recouvré son sang-froid habituel.

— Alors que faisais-tu à cette heure de la nuit, au milieu du Palais-National ?

— Je me promenais, dit le commandant, et sa voix avait repris toute sa gracieuse et imposante sérénité. Je revenais du Comité de Sûreté générale, où j'avais rendez-vous dès mon arrivée à Paris. C'est la première fois que je mets les pieds dans ce comité, l'une des citadelles augustes de la sainte Révolution. C'est la première fois aussi que je visite Paris, cette mère héroïque de la bienfaisante République. M'étant égaré quelque peu au sortir du Comité, je continuai mon chemin à l'aventure, trop heureux de parcourir solitairement ces lieux célèbres où le vertueux peuple parisien a donné tant de preuves de son patriotisme, en mainte circonstance solennelle, depuis le 10 août jusqu'au 2 juin, où la République, la paix et le patriotisme s'assirent définitivement sur les ruines de l'aristocratie des Girondins.

Crassus éclata de rire.

— Je regrette bien de ne pouvoir, au milieu de ce crépuscule obscur et de ces lanternes qui fument, voir ton visage. Mais je suis suffisamment renseigné : tu n'es pas un conspirateur, tu es un mystificateur. Ah ! tu te promenais, en rêvant aux satellites de Capet et aux scélératesses des Fédéralistes ! Emmenez-moi ça au violon. Quand il y aura passé vingt-quatre heures, nous le recommanderons à l'examen attentif de Fouquier-Tinville.

— Bien ! Les gouvernements, même les plus sages, sont exposés à ces méprises. Mais savez-vous, lieutenant, qui sera le plus fâché de mon arrestation? Ce sera la Convention, quand, cette après-midi, elle ne

verra point paraître à sa barre le commandant La Raison, qu'elle attend.

Ce nom avait fait tressaillir Crassus. Il s'avança vivement, donna un grand coup de poing dans le flanc de Domingo, qui tenait toujours son fusil d'une façon menaçante.

— Comment! s'écria-t-il, c'est vous qui êtes le commandant La Raison?

— Moi, commandant le 4e bataillon du Nord; moi, choisi, à cause de la belle conduite de ce bataillon, par Pichegru, général en chef de l'armée du Nord, et par Moreau, général commandant l'armée du siège, pour donner aujourd'hui les détails de la prise de la ville d'Ypres. Car, — et sa voix sonore retentit comme une musique de clairon, — nous avons battu Clairfayt le 22 prairial, et nous sommes entrés dans Ypres le 29 prairial. Malgré sa nombreuse garnison et la résistance la plus vigoureuse, la ville a dû céder devant l'infatigable constance des soldats de la Liberté. La garnison, composée de 6,000 hommes, est prisonnière. Nous avons pris plus de cent canons.

Un cri d'enthousiasme éclata sur la place, au milieu du calme de la nuit, et déjà sectionnaires, canonniers et gendarmes avaient entonné la *Marseillaise* et commencé une farandole, quand Crassus leur imposa silence en les menaçant de la colère des Comités.

— Éloignez-vous, séparez-vous, rentrez chacun dans vos corps de garde. Je tâcherai de trouver au fond de mes culottes quelques assignats, si je n'ai pas

tout laissé au Jardin de l'Égalité ; et cette après-midi, en descendant la garde, nous boirons aux braves du 4e bataillon du Nord.

Il était bien difficile qu'un nouvel applaudissement ne saluât pas cette promesse ; mais chacun s'éloigna. Le lieutenant se tourna vers La Raison :

— Mon commandant, vous avez vingt-quatre ans, j'en ai vingt-deux ; je suis Parisien, vous êtes étranger : c'est à moi à faire les premiers pas. Voulez-vous venir me prendre à quatre heures, après la séance de la Convention ? Nous irons dîner chez Venua. C'est ce qu'il y a de plus propre, en dehors des traiteurs chers aux muscadins et à l'aristocratie. C'est là que vont dîner Barère, Saint-Just, le grand Robespierre même. Je demeure dans un pavillon de la maison de mon oncle, le conventionnel Crassus, rue de Chartres, là, en face, au n° 13. Oubliez ma brusquerie.

Puis, tout spontanément, il éclata de rire :

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes venu faire à Paris ? Vous êtes venu vous marier.

Le commandant laissa échapper un geste de stupéfaction, évidemment sincère.

— Votre bonne humeur me gagne, dit-il. Je vois que vous me connaissez, bien que j'ignorasse votre existence. Je ne résiste pas aux avances de votre amitié, quoique en sa vivacité elle étonne un peu un homme austère et sauvage comme on m'accuse d'être. Mais je jure que j'ignore ce que vous voulez dire en parlant de mariage.

— Bien ! il faut être discret. Mais vous ne me jurerez pas qu'il n'y ait quelque mystère autour de vous. Vous ne jurerez pas que vous êtes le commandant La Raison, venu tout simplement pour voir Paris, pour y passer un congé de convalescence et pour vous montrer demain à la barre de la Convention, qui vous accordera les honneurs de la séance.

— Il est vrai qu'il y a un certain mystère, continua brusquement le commandant ; mais, quoi que je sois, je ne suis pas un fiancé.

— Eh bien ! mon commandant, vous le serez. Car Robespierre l'a promis, aux prières d'une jeune citoyenne à qui, — le lieutenant regarda attentivement autour de lui, — il... n'a... rien... à... refuser, Chut !

Ce dernier mot était bien inutile. La Raison était comme hébété. Il restait muet, et, au milieu de la demi-obscurité, il essayait d'observer son compagnon et de lire dans ces yeux noirs, brillants, pétillants de finesse et de malice.

— Où allez-vous loger ? demanda celui-ci.

— Au bout de la rue de Sèvres.

— Tiens ! tout au bout, hé ?

— Oui, je crois. Vous savez que je ne connais Paris que par les cartes, les récits et les gazettes. C'est presque au bout, m'a-t-on dit. Une maison peu habitée au coin d'une rue de la Barouillère, non loin de l'hôpital des Incurables, en face d'un couvent qui fait le coin de la rue de Sèvres et du boulevard, et qui sert maintenant de prison à la section du Bonnet-Rouge.

— C'est bien ça. Ah ! ah ! C'est encore une curieuse rencontre.

Il éclata de rire, de nouveau.

— Eh bien ! si vous le voulez, je vais faire signe à mon maréchal des logis et je vais vous conduire un bout de chemin.

La Raison, fort réfléchi et assez préoccupé, suivit son compagnon à travers les cours qui séparaient la façade des Tuileries de la place du Carrousel.

— Voyez-vous, mon commandant, dit Crassus quand ils furent arrivés sur cette place, vous allez gagner, là à droite, la rue des Orties qui longe la grande galerie du Louvre, vous descendrez jusqu'au guichet de l'Infante, vous verrez le quai... Eh non ! reprit-il brusquement, j'ai tort d'être de mauvaise grâce parce que vous êtes réservé et que vous ne voulez pas dire vos secrets... Je sais que Vénus recommande à ses adorateurs d'envelopper d'un voile les mystères de son culte. Mais je vous dis que je sais tout. Toutefois, comme on prétend que je suis un écervelé, incapable de la moindre discrétion, je me tairai.

Ils firent encore une dizaine de pas silencieusement dans la direction du guichet de l'Infante. Le jeune lieutenant s'arrêta et dit à son compagnon toujours grave :

— Vous voyez que je sais me taire et que c'est bien à tort qu'on m'accuse de ne savoir pas garder un secret. Vous pouvez bien, je vous assure, me prendre pour confident. Je vous dis que je sais tout.

et que ce serait vraiment ridicule à moi d'en faire mystère. J'ai été élevé avec la belle Émilie Crassus, ma cousine. Je la connais comme si elle était ma sœur. Aussi fière que belle, aussi élégante que coquette, aussi impérieuse que tendre : Clorinde et Armide. Dix-sept ans, créole, fille unique, enfant gâté, cœur sentimental, âme vertueuse, tête volcanique, ne connaissant aucun obstacle ; un teint de lis et de rose, avec une ombre enchanteresse d'ambre jaune sur ce bouquet de fleurs ; des yeux noirs à mettre le feu à tous les canons de la République ! J'avoue que tout cela m'avait ravi les sens. Puis l'oncle Crassus est un ami du vertueux Robespierre et des autres chefs du gouvernement. Et, — écoutez, que je vous le dise tout bas, — l'oncle Crassus, quoique un des plus purs amis de l'égalité, ardent Montagnard, jacobin zélé, sans-culotte dévoué, possède cent bonnes mille livres de rentes, en beaux biens au soleil. Comme sa fille fait de ce farouche bonhomme tout ce qu'elle veut, vous comprenez que la belle Émilie était un parti sortable. Je n'eus aucun succès auprès d'elle. Vous ne connaissez pas, ce petit charbon ardent qui sert de cervelle à une créole. Ma cousine a toujours dit qu'elle n'épouserait que l'homme qui lui plairait, fût-ce un simple grenadier ; mais que celui qu'elle aimerait, elle l'épouserait, fût-ce le Grand Mogol ! Cent mille livres de rentes en dot, l'amitié, la faveur de tous les chefs du peuple, et la plus belle femme de France. Vous voyez bien que je sais tout. Vous avez vu que je sais me taire et que je suis un

homme boutonné jusqu'au menton ; vous n'avez donc pas besoin d'user de dissimulation à mon égard.

— Je suis naturellement réservé, je l'avoue, dit gravement La Raison, et presque aussi discret que vous, continua-t-il avec un demi-sourire. Toutefois, je m'abandonne volontiers à mon instinct, qui est bienveillant et porté à l'amitié. Je sens en vous une franchise, je vois en vous un élan de jeunesse qui me plaisent. Je n'ai à craindre aucune indiscrétion, puisque, vous êtes muet comme une tombe et que, entre ces murailles de la grande galerie du Louvre et le port Nicolas, c'est-à-dire dans la position où nous nous trouvons, nous n'apercevons âme qui vive ; eh bien ! je vais tout vous dévoiler.

Le lieutenant Crassus se rapprocha.

— Citoyen lieutenant, dit froidement La Raison, vous êtes un mystificateur de l'école du citoyen La Bussière. Voilà tout le secret.

— Moi, un mystificateur ! dit le jeune homme en éclatant de rire. Décidément, commandant, vous êtes un diplomate de belle force. Mais La Bussière, je ne le connais pas intimement, et si je pouvais détester quelqu'un, je le haïrais, puisqu'il est le fiancé de la Lise que je suis tenté d'adorer.

— Vous voulez parler de la citoyenne Lise Dubois-Joli ? demanda la Raison qui tressaillit.

— C'est vous qui me l'avez dit. Mais vous pourrez témoigner de ma discrétion, car je m'étais bien gardé de la nommer. Halte ! ce n'est pas de cela qu'il s'a-

git. Mystificateur! Mais c'est de l'effronterie, commandant, le diable m'emporte, si je ne le dis pas! Comment! vous n'étiez pas, en germinal dernier, il y a environ trois mois, à Landrecies? Vous n'étiez pas logé chez une riche et vieille bourgeoise qui s'est prise pour vous d'admiration et de tendresse maternelle, et qui est justement la tante de la citoyenne Lisette?

— Cela est parfaitement vrai. J'ajouterai, pour vous prouver que je ne fais pas profession d'être aussi boutonné que vous, lieutenant, que le 4 avril, ou plutôt le 15 germinal, je vis arriver à Landrecies, chez ma respectable hôtesse, deux de ses nièces, les citoyennes Lise Dubois et Émilie Crassus, qui s'y réfugiaient. Il paraît que quelques jeunes républicaines, aussi folles qu'héroïques, avaient décidé d'accompagner Saint-Just à l'armée du Nord, alors abattue par une série de revers, afin de relever le courage des Français par la vue de la beauté. Les deux belles citoyennes avaient bientôt compris que c'était une idée plus romaine que réalisable, et, après beaucoup de fatigues et de déceptions, elles venaient se réfugier auprès de leur tante. La ville fut investie le 6 avril, je veux dire le 17 germinal. Tout mon désir fut d'éviter à ces charmantes et vaillantes républicaines les dangers du siège, du bombardement. Enfin, quand je prévis la prise de Landrecies par les soldats des tyrans coalisés, je travaillai à leur faire quitter la ville pour ne pas les laisser exposées aux ennuis que vous devinez. J'y parvins justement le 29 germinal,

c'est-à-dire la veille de la reddition de Landrecies. Je regagnai mon bataillon au siège d'Ypres. J'y fis de mon mieux. Aussitôt après la prise de cette ville, les représentants du peuple près l'armée du Nord, Richard et Choudieu, prétendirent que les fatigues du siège avaient retardé ma guérison. Ils m'envoyèrent à Paris avec la mission que je vous ai dite et un congé de convalescence de deux mois. Voilà tout ce que je sais.

— Parbleu ! le représentant Choudieu est un ami particulier de mon oncle Crassus et un des admirateurs du grand Maximilien ! Vous voyez bien, ô discret troubadour, que vous laissez apercevoir le bout de l'oreille.

— J'eus toujours la renommée d'être un homme de flegme, répondit le commandant avec un redoublement de gravité. Je vous répète que si vous n'aviez pas invoqué tout à l'heure le nom vénéré du sage Robespierre, je croirais à une méchante plaisanterie. Si vous le voulez, citoyen lieutenant, nous conclurons qu'il y a quelque erreur de fait ou de personne et nous en resterons là.

— Que je sois accusé de modérantisme, s'écria vivement le jeune homme, si je n'ai entendu la belle Émilie, parlant à son amie intime, Éléonore Duplay (la fiancée, l'épouse peut-être du vertueux Maximilien), dire que vous joigniez la grâce à l'héroïsme ! Mais je n'en dis pas plus, puisque je suis un homme discret. A ce soir, à quatre heures, rue de Chartres. Voici le pont ; vous suivrez la rue du Bac. L'aurore

aux doigts moins roses que ceux de la belle Lise, va bientôt ouvrir les portes de l'Orient. Brrou ! La nuit est fraîche, quoique les journées soient brûlantes. Vous avez un manteau de voyage sur le bras. Si j'étais de vous, je le mettrais. Le conseil est d'une âme tendre. Quand vous verrez la jolie Lisette, voulez-vous le lui dire?

Il s'arrêta un instant, puis courut vers le commandant qui s'engageait sur le pont.

— Si vous n'étiez pas le commandant La Raison, si vous étiez un aristocrate, hé ! je pourrais dire : Adieu, paniers, vendanges sont faites. On m'accuserait de complicité. Il paraît qu'il y a quelque traître qui vient, la nuit, dans les bureaux du Comité de Salut public prendre les dénonciations, les rapports, les pièces concernant les accusés et les suspects, si bien que Robespierre et Saint-Just, qui dirigent le bureau de police dans la cinquième division, et Fouquier-Tinville, l'accusateur public, et Trinchard, le président de la Commission Populaire, sont furieux et ne savent à qui s'en prendre. C'est pourquoi l'on a fait fermer aujourd'hui toutes les portes du Palais-National. Moi, s'il ne s'agissait que de Trinchard, j'en rirais, car c'est un menuisier bossu et insolent qui a des principes, comme il dit, contre le militarisme. Mais aider des aristocrates et des suspects à échapper au glaive de la République, jamais ! Adieu. Imitez ma discrétion ; ne dites rien de tout cela, de crainte d'éclairer les traîtres et les modérés.

Il s'en retourna à son poste en chantonnant cette

variante, alors à la mode, de l'hymne des Marseillais, dont le texte primitif était regardé comme entaché de modérantisme :

Chassons les rois, poursuivons les tyrans,
Marchons, marchons
Sur les débris de leurs trônes sanglans.

Les dernières paroles du lieutenant avaient apporté un nouvel élément de trouble dans l'imagination, déjà fort émue, du commandant.

Il parcourut la rue du Bac en songeant à la fois à La Bussière, à la jolie Lise, à la belle Émilie, à ce qu'il y avait de mystérieux dans la position du premier, aux dangers que pouvait courir la seconde, et aux bizarres malentendus qui avaient pu pousser l'aimable et écervelé grenadier-gendarme à voir dans le commandant La Raison le futur époux d'une jeune fille à qui il n'avait jamais songé.

Il s'ensevelit si bien dans ces pensées qu'il s'égara, et le jour paraissait quand, après maint détour, il se trouva au carrefour de la ci-devant Croix-Rouge et actuellement du Bonnet-Rouge.

— Hé! là-bas! aristocrate en manteau, avance ici, si tu ne veux pas que je te fasse goûter de ma pique. Il faudra que tu aies une carte de civisme bien en règle pour te faire pardonner l'insolence de tes vêtements de muscadin. Allons, approche. Est-ce que tu te moques de moi et du commissaire que tu vois là?

Le commandant se retourna. Le corps de garde et le Comité Révolutionnaire de la section occupaient la

maison qui arrive en coin sur la place, entre les rues de Sèvres et du Cherche-Midi.

C'était la sentinelle, placée là à la porte d'entrée, qui l'avait interpellé; et elle lui désignait un homme à la figure dure et vulgaire qui, appuyé nonchalamment contre la muraille, fumait une grosse pipe aux rayons du soleil levant.

— Une carte de civisme bien en règle pour me faire pardonner mon manteau, répliqua tranquillement La Raison. Mais je ne prétends pas insulter à la pauvreté de mes frères. Pour moi, la pureté du civisme, l'amour de la liberté et le respect pour la sainte Montagne valent mieux que des monceaux de vêtements dorés. Je porte un manteau parce que je viens de faire un long voyage et que je suis souffrant.

— Nous connaissons les belles paroles des aristocrates, dit le commissaire en quittant sa pose nonchalante. Je parie que c'est pour nous entortiller... et que tu n'as pas la moindre carte?

— Vous avez bien deviné, citoyen.

— Ah! ah! je crois que j'ai mis la main sur le bon tas. Je parie que c'est un des complices de l'infâme Cécile Renaud, que la justice nationale a punie avant-hier. Ah! ah! ton affaire est bonne, scélérat.

— Je suis commandant de volontaires à l'armée du Nord. Voici mon congé en règle.

— Au diable les congés, les volontaires et les commandants! s'écria le commissaire en fureur. Va-t'en. Je te rattrapperai, vil séide du militarisme. Avant un

mois, nous donnerons de nos nouvelles à la caste soldatesque. Le vertueux Maximilien nous a bien dit, à la tribune des Jacobins, de nous en défier, car les généraux ambitieux sont les vrais et redoutables ennemis de la démocratie. Va-t'en, avec ton congé en règle. Bientôt tout ce qui est au-dessus du grade de capitaine sera guillotiné, et ce seront les plus anciens capitaines qui commanderont l'armée à tour de rôle. Voilà ce que disent les principes. C'est moi qui le dis, moi, Ballière, président du Comité Révolutionnaire du Bonnet-Rouge. Tu peux le redire à ton Pichegru. Voilà pour lui et pour tous les prétoriens.

La Raison le regardait avec un étonnement sincère. Il s'éloigna en pensant qu'il avait affaire à un fou ou à un ivrogne.

Il ne tarda pas à arriver à la hauteur de la rue des Brodeurs qui longeait l'hospice des Incurables. Là il s'orienta, et, après avoir regardé autour de lui, il s'avança vivement vers une grande maison, fort délabrée et apparemment inhabitée, qui faisait le coin de la rue de Sèvres et de la rue de la Barouillère. Il tira un lourd marteau qui retomba sur une porte vermoulue. Rien ne répondit.

— La vieille Madelon n'a plus ses oreilles de quinze ans. Elle se sera lassée de m'attendre et elle s'est endormie. Pauvre bonne vieille nourrice, je ne la réveillerai pas.

Il regarda de nouveau autour de lui, et avisa contre la muraille des Incurables quelques vieilles échoppes. Il se dirigea vers la plus solide. Il y entra

et, s'enveloppant dans son manteau, il s'assit en appuyant sa tête contre une des encoignures. Ses regards s'arrêtèrent avec une fixité passionnée, fort extraordinaire en ces prunelles d'un bleu si calme, sur la maison qui était à côté de celle où il avait frappé.

Cette maison, qu'il considérait avec une telle intensité de sentiment, ne présentait sur la rue de Sèvres, qu'un pignon, un pignon privé de presque toute ouverture. Seule, une fenêtre à hauteur de premier étage s'ouvrait sur la rue, ou plutôt sur un tout petit balcon à grille de fer ouvragé et rouillé.

On devinait que la façade de cette maison regardait le jardin. Ce jardin était caché par une muraille qui, partant du pignon, longeait la rue de Sèvres et allait tourner dans la rue Saint-Romain, où se trouvait la porte d'entrée. La muraille avait une apparence misérable. Les brèches du faîte n'avaient pas été réparées depuis des années; le plâtre qui servait d'enduit s'était écaillé et avait disparu. Des pierres de toute grandeur montraient sur la rue leurs figures informes; des mousses grises de boue et des graminées poudreuses salissaient encore cet ignoble mur qui paraissait vouloir, çà et là, présenter aux passants la mâchoire hideuse de quelque animal gigantesque d'avant le déluge.

Mais, par-dessus cette muraille, qui faisait montre de sa misère et de sa laideur, de vieux ormes au feuillage épais, quelques marronniers aux larges feuilles et des cytises aux branches flexibles parais-

saient, dissimulant les brèches, couvrant la crête de vertes guirlandes, semant l'ombre fraîche et verdoyante dans les trous les plus hideux. En se rapprochant, en se mêlant, les arbres formaient un rideau naturel qui cachait la façade de la maison et le jardin aux yeux de la démocratie curieuse, tandis que le délabrement volontaire de la clôture avait quelques chances de désarmer les jalousies de la démocratie envieuse.

— C'est bien la maison qu'on m'a dépeinte, murmura le commandant; du reste, la seule voisine de la nôtre. C'est là que Lise demeure. Mais quel danger peut courir la fille du vertueux Dubois, le sans-culotte le plus pur, le juge de paix le plus patriote, un des pères de la sainte Révolution, l'ami du grand citoyen Robespierre et de tous les Montagnards? Ce La Bussière a une telle renommée de mystificateur! Pourtant, puisque Lise, si pure et si charmante, va l'épouser et qu'elle l'aime, il doit y avoir en lui autre chose que cette hardiesse joyeuse et ce plaisant sang-froid qui l'ont rendu si célèbre...

Ses yeux se fermèrent. Il les rouvrit bientôt.

— Hé là! citoyen, lui criait une voix riante, si tu voulais te réveiller pour me rendre un service, je te promets de te bercer pour te rendormir.

Il reconnut La Bussière, debout au-dessous du petit balcon et à côté d'un rosier posé contre la muraille. Il s'avança vivement vers lui. Une rougeur violente, quoique tôt disparue, envahit le visage de La Bussière, qui, en l'apercevant endormi sous les

fenêtres de Lise, se rappela brusquement et confusément que celle-ci, à son retour de Landrecies, avait bien souvent, et avec un plaisir évident, parlé du commandant La Raison.

— Tiens, dit-il sèchement, c'est vous, sous le balcon, dès l'aube ! il ne manque qu'une guitare. Ah ! je suis un sot ! Je crois que je vais devenir absolument sot. Imaginez que je viens de vous croire amoureux... Pardonnez-moi, continua-t-il en saluant cordialement le commandant, car le soupçon jaloux était déjà dissipé dans ce cœur naturellement bienveillant. Voici ce que je souhaitais de vous... Mais, au fond, que diable faites-vous là? Allons bon ! cela ne me regarde pas. Ne m'en dites rien, pour me punir de ma sottise. Donc, c'est derrière ces barreaux que gazouille le gentil Rossignolet. C'est aujourd'hui son jour de naissance, et Lise a dix-huit ans. C'est un jour particulièrement important pour moi. Je voudrais mettre ce pot de fleurs sur le balcon, afin que mon souvenir fût le premier qui se présentât à son esprit dès son réveil.

— Cela est bien naturel de la part d'un fiancé, dit froidement le commandant.

La Bussière avait déjà commencé à grimper le long du mur lézardé qui, avec ses pierres déchaussées, formait une sorte d'escalier à pic. Il sauta sur le sol.

— Non, il ne sera pas dit que je suis un fat. Un plaisant, un fou, soit. Mais je n'ai jamais laissé dire sérieusement que je suis le fiancé de ma cousine Lise Dubois-Joli. Depuis qu'elle est au monde, il a été

entendu entre nos deux familles qu'elle serait mon épouse. Il n'en a jamais été question entre nous deux que pour en plaisanter, mais il fut convenu, de tout temps, qu'elle ratifierait ou non cet arrangement quand ses dix-huit ans sonneraient.

Il se remit à grimper. La belle et grave figure du commandant était devenue pourpre. Il se détourna, car il sentait son cœur battre si bruyamment qu'on devait, selon lui, l'entendre. La Bussière était arrivé à la hauteur du balcon, dont il tenait la grille d'une main. Il tendit l'autre vers la terre.

— Là, commandant, passez-moi ce pot, à bout de bras. Voilà le service demandé, faut-il vous bercer? conclut La Bussière en sautant sur le sol.

Il trouva les regards du commandant fixés sur lui avec une attention si pénétrante qu'il ne put s'empêcher de sourire en lui disant :

— C'est vrai, vous m'avez déjà rendu deux services importants : le premier en m'aidant à offrir un bouquet de fête à ma Chloris; le second, — moins intéressant, sans doute, mais point méprisable pourtant, — le second, dis-je en me sauvant la vie; et nous nous sommes à peine aperçus, si bien que si la patrie, par la voix du sage Fouquier-Tinville, réclamait aujourd'hui votre tête et la mienne, c'est à peine si nous nous reconnaîtrions dans la barque à Caron.

Les deux jeunes gens, placés ainsi l'un à côté de l'autre, présentaient un contraste assez frappant. Ils avaient l'un et l'autre vingt-quatre ans, mais le commandant paraissait de plusieurs années plus âgé, tant

il y avait de gravité dans son visage et dans sa prestance.

La Bussière, très grand, très mince, avait dans sa tournure, dans ses gestes, dans toute sa personne, une apparence d'aisance et de flexibilité, quelque chose d'onduleux, pour ainsi dire, et de leste qui lui conservait un grand air de jeunesse et d'élégance. Ses cheveux bruns bouclés, son visage arrondi, ses joues rondelettes et rouges, ses lèvres un peu fortes sur des dents très blanches, son front bombé, ses grands yeux ronds et à fleur de tête eussent donné une expression un peu banale à cette physionomie de joyeux bon vivant, si, dans ce regard clair et sympathique, les nuances les plus variées du sentiment ne fussent venues se peindre et se remplacer avec un mouvement vif et puissant. Dans ces prunelles, qui disaient le plus souvent la hardiesse candide et la bienveillance caressante d'une âme d'adolescent, on voyait la raillerie sardonique d'un vieux procureur succéder à la malice rusée d'un vieil ambassadeur. Mais encore une fois, la ruse et la diplomatie n'étaient que des effets de volonté dans cette nature où presque tout était fougue, mobilité, jovialité, ouverture de cœur et d'esprit.

Au contraire, tout respirait la réflexion austère, l'énergie vigoureusement contenue dans la physionomie du jeune officier, dans ses yeux bleus qui regardaient avec une froideur imposante, dans cette face au teint uni, à l'ovale allongé, au nez droit, au front légèrement anguleux. Mais les lèvres fines, avec leur sou-

rire d'une grâce ravissante, mais les éclairs de passion, de noble enthousiasme qui illuminaient ces prunelles généralement impassibles, enlevaient ce qu'il aurait pu y avoir de glacial et de pédantesque dans cette raide tournure, dans ces apparences d'une âme portée à la domination.

Ce charme du sourire, cette ardeur du regard, tranchant sur cette austérité habituelle de l'individu, racontaient bien tout l'être du jeune officier. Produit achevé du dix-huitième siècle, ou plutôt de la fin de l'Ancien Régime, il présentait l'un de ces types que les fièvres de 88 firent épanouir et que la Terreur ridiculisa à jamais en montrant la sottise de leur enthousiasme. Il avait bien une de ces intelligentes et généreuses natures sur lesquelles la philosophie du siècle avait porté son triple coup. La philosophie de Voltaire et des encyclopédistes avait déréglé les instincts disciplinés par le christianisme; la philosophie de Rousseau avait *sensibilisé* ces âmes ainsi privées de l'antique éducation; la philosophie des économistes avait proposé ses problèmes à ces cerveaux désormais sans points d'appui. Ainsi s'était formée la plus vaillante partie de cette génération de 89, en quête d'idéal, enivrée de rêves insensés, et marchant la tête haute à la conquête des mirages, quand les plus immondes trous attendaient ses pas.

La plupart de ces aimables et dangereux rêveurs avaient été exterminés ou avilis par les Jacobins, leurs héritiers directs. L'armée, avec ses excitations glorieuses et ses victoires, avait un peu plus conservé du

fanatisme des premiers jours. Le commandant l'avait gardé tout entier. Il l'avait nourri par les réflexions que lui imposait une vie matériellement active, mais intellectuellement solitaire. Rien, du reste, n'était mieux fait pour l'enthousiasme que ce cerveau fécond, amoureux de synthèses, et aussi aisément grave que le cœur était aimant.

— Maintenant, reprit La Bussière, après une minute de cet examen réciproque, je vous restitue votre laisser-passer du Comité de Sûreté générale. Il est si vague, et par là si puissant, que, si je le gardais une journée, je ne saurais m'empêcher de changer Paris en un immense théâtre de marionnettes, où chacun ferait les plus amusantes folies et les plus réjouissantes grimaces par ordre du gouvernement de la République. Imaginez que depuis que je vous ai quitté, j'ai, à l'aide de ce talisman, envoyé toutes les patrouilles que j'ai rencontrées faire les courses les plus saugrenues; et j'ai persuadé le Comité Révolutionnaire du Bonnet-Rouge, où je suis entré en passant et où j'ai trouvé les deux Commissaires de permanence, que j'apportais ces fleurs à la citoyenne Lise Dubois-Joli, de la part du Comité de Sûreté, dont un des membres, ai-je dit mystérieusement, a un fils amoureux de la jolie citoyenne.

Le commandant fit un geste tellement brusque que La Bussière s'avança :

— Qu'avez-vous donc? Êtes-vous malade?

— Non, non. Mais je n'ai pu m'empêcher d'être surpris... Ne craignez-vous pas que tout cela ne re-

vienne aux oreilles du grand Comité, et que vous et moi nous ne soyons singulièrement suspects de chercher à avilir la représentation nationale? J'avoue que cela serait juste.

La Bussière le regarda curieusement.

— Vous n'êtes jamais venu à Paris? demanda-t-il.

— Jamais. J'étais... là-bas... n'importe. Je me suis engagé à la fin de 1789; je prévoyais que ce mouvement glorieux, en nous rendant ennemis naturels des tyrans et alliés naturels des peuples opprimés, amènerait nécessairement une guerre avec l'étranger. Depuis lors je suis toujours resté dans les camps et aux armées, en bénissant la grand'ville des efforts héroïques qu'elle faisait pour la Liberté et en me promettant, comme une récompense, de venir visiter les lieux augustes rendus célèbres par le dévouement des patriotes.

— Eh bien! mon commandant, quand vous serez resté quelques jours dans cette héroïque cité, vous comprendrez qu'il n'y a pas un Parisien sur mille qui, en voyant le cachet de l'un des deux grands Comités, se permette, non pas de gloser ni de discuter, mais même de comprendre ou de réfléchir. Ajoutez, par l'imagination, le pouvoir du Pape et de l'Inquisition à celui du Grand Turc et du tsar de Russie, et vous vous ferez une légère idée de la puissance de ces Comités.

— Quelle grandeur dans la République pour avoir ainsi su s'imposer à cette population fière. Ce n'est pas le pouvoir d'un roi qui l'eût forcée à se courber ainsi.

— Ah ! sacrebleu ! non. Mais adieu, mon commandant. Gardez votre enthousiasme : vous serez peut-être protégé par lui. Mais promettez-moi deux choses. La première, de ne dire mot à âme qui vive, et surtout au citoyen Dubois-Joli ou à sa fille, ou à aucun de leurs amis, de ce que vous m'avez vu faire cette nuit. Conservez, — c'est la seconde chose que je vous demande, — cette passe, et si jamais vous apprenez que Fouquier-Tinville m'a invité à l'un de ses bals, venez me trouver. Vous êtes courageux et honnête, et bon. Je vous laisserai la suite de mes affaires.

Avec un sourire qui n'était pas sans tristesse, il indiqua d'un signe la maison de Lise.

— Je le promets, répondit La Raison avec son austère simplicité. Mais je ne vous dis pas adieu, seulement au revoir. J'ai une lettre pour le citoyen juge de paix, de la citoyenne sa sœur.

— Très bien ! venez ce matin, vers dix heures, vous m'y trouverez. Je connaîtrai mon sort. Mais je ne veux pas avoir l'air de sortir du cimetière de la Madeleine ; je vais dormir quelques heures. J'ai demandé un jour de congé à mon chef, qui est un aimable homme. Ah ! ah ! vous aussi vous êtes un aimable homme. Eh bien ! vous aurez l'étrenne d'un joli mot : Savez-vous ce que j'ai trouvé pour désigner une amie de ma cousine Lise et de son amie la belle Emilie Crassus. Cette jeune personne dont vous avez entendu parler, car c'est une puissance, Eléonore, la fille du menuisier Duplay, et la future... hum !... la future du grand citoyen Robespierre, savez-vous quel

surnom je lui donne ? Cornélie Copeau ! Est-ce assez joli ? Réfléchissez. Est-ce assez bien trouvé pour peindre la solennité démocratique de cette impératrice menuisière ?

Il se sauva en riant et en laissant le commandant stupéfait.

II

LE ROSSIGNOLET DU BOIS JOLI

Quelques heures plus tard, une petite main, un peu brunette, mais toute mignonne, écarta le rideau de la fenêtre qui donnait sur le petit balcon. Puis cette fenêtre s'ouvrit, la petite main s'avança suivie d'un bras blanc et potelé. Le rosier disparut.

Un quart d'heure après, la touffe de roses se montra dans le jardin, à la porte de la maison, cachant la figure d'une jeune fille qui courut comme un oiseau, jusqu'au bout du clos fleuri.

Arrivée là, en face d'une niche qui contenait une statue de la République, la jeune fille posa le rosier au pied de l'emblème vénéré. Elle se retourna pour sourire à une figure grasse, jaune et ridée dont le menton, tout barbouillé de savon, se dandinait au premier étage de la maison. Une large main grassouillette se posa sur les lèvres mousseuses, envoya un baiser à la jeune fille, et le vertueux Dubois — car c'est à lui qu'appartenaient ce menton, ces lèvres, cette face bouffie, cette main grasse et cette fille —

referma la fenêtre qu'il avait ouverte pour admirer la gentille Lisette.

La maison n'avait pas d'autre étage, et c'était une demeure toute simple; toute gracieuse, sans doute, mais qui tirait son charme du jardin frais, feuillu et fleuri qui l'enserrait de deux côtés. Des deux autres côtés l'un, le pignon gauche, regardait, nous l'avons dit, la rue de Sèvres; l'autre, le mur de derrière, était appuyé sur cette maison dont le commandant avait vainement tiré le marteau.

Le pignon de droite présentait, au levant, une immense vigne en espalier. La façade regardait, au nord, le jardinet, par une porte à un battant, par deux larges fenêtres placées de chaque côté de l'entrée, par trois fenêtres à l'étage et deux croisées mansardées dans le toit, couvert de tuiles verdâtres. Deux piédestaux en bois peint, surmontés des bustes de Marat et de Le Peletier, — ces deux grands saints du nouveau calendrier, — gardaient la porte de la maison. Le citoyen juge de paix espérait que, de concert avec sa vertu, sa sensibilité et quelques autres précautions que nous verrons bientôt, ces dieux lares protègeraient ses murs blancs et ses volets verts contre l'accusation d'aristocratie.

Quelques vieux châtaigniers, un cerisier gigantesque, de hautes touffes de lilas, jetaient l'ombre et la fraîcheur sur les petites allées sablées, sur les bordures de buis, sur la verveine rampante et l'encolie violette qui couvraient les pieds des rosiers, des géraniums pourpres et des iris azurés. Quelques der-

nières grappes de seringas mariaient leurs âcres odeurs au parfum pénétrant des œillets. Le joyeux soleil d'été buvait les gouttes de rosée qu'il semblait avoir ornées des reflets de toutes ces fleurs, et, tandis qu'il allait éveiller, sous les feuilles humides encore, le bourdonnement des insectes, les oiseaux babillards et chanteurs voltigeaient en jasant d'arbre en arbre. Ils défiaient Le Peletier, et critiquaient le nez de Marat, en se posant sur un petit mur qui séparait le jardin des bosquets de la maison voisine, et ils venaient insulter la captivité civique des tourterelles emprisonnées auprès de la statue de la République.

Lise courait au milieu de cette atmosphère fraîche et parfumée, mêlant sa chanson à tous ces bruits charmants, souriant aux fleurs qu'elle arrose, grondant le moineau-franc qui vient agacer la tourterelle, secouant la pointe d'herbe que la rosée incline sur la poussière, et plaignant le bouton, à peine ouvert, que la nuit a brisé.

Elle était vêtue avec cette austère simplicité que l'amour de l'égalité conseillait aux citoyennes zélées, et que la guillotine imposait aux autres. Les unes et les autres préféraient bien parfois l'élégance aux principes ou à la sûreté personnelle; mais Lise était plus amoureuse de bruit, de gaieté, de fêtes, de mouvement, que de beaux ajustements. Quoiqu'elle criât bien haut qu'elle était fort coquette, le vertueux Dubois n'avait pas eu grand'peine à lui faire comprendre qu'un juge de paix devait, lui et les siens, donner

l'exemple de toutes les vertus, de celles-là surtout qui étaient à l'ordre du jour sous le nom de Sans-Culottisme.

Lise portait donc un fourreau de basin blanc, qui, étroit, tombant jusqu'à la cheville, et serré à la taille par un ruban rouge pourpre laissait à découvert un pied mignon, ce bras potelé que nous avons vu, et faisait valoir les proportions parfaites du corps. Un ample fichu de linon, de l'espèce de ceux qu'on nommait des *menteurs*, se croisait sur la gorge et venait se nouer au-dessus des hanches. Un ruban de même couleur que la ceinture serrait sur le haut de la tête son épaisse chevelure brune dont les anneaux brillants se déroulaient en couvrant le cou et les épaules.

Elle ne sortait guère de cette simplicité de vêtements. Dans les grands jours, comme lors de la fête de l'Être-Suprême, ou bien lorsqu'on allait danser aux Porcherons, aux Prés-Saint-Gervais, lorsqu'on assistait à quelque solennelle pièce civique, soit à l'Opéra-National, soit au Théâtre de la rue Feydeau, on remplaçait le basin par la mousseline qui commençait à se vulgariser; on posait, sur ses cheveux crêpelés un bonnet à la baigneuse, on portait, au lieu du fichu, un corsage montant; la ceinture était d'un ruban plus large, et les souliers de satin blanc, découvraient des bas de soie. C'était un luxe très exceptionnel.

Toute la personne respirait la même simplicité, et rien dans les traits n'attirait, au premier abord, l'attention. En regardant ce visage rondelet au teint frais,

mais sans éclat, ces prunelles brunes aux reflets dorés, ce nez fin, aux narines mobiles, ce front blanc, ces lèvres rouges qui s'ouvraient sur des petites dents un peu aiguës, on pensait bien volontiers : Voilà une jolie fille. Mais l'on passait, en se disant qu'il n'y avait là rien de caractérisé. On n'eût pas songé que l'on avait devant les yeux la *Grâce de la rue de Sèvres*.

C'était pourtant le surnom qu'en ce temps amoureux de qualification et de rhétorique, on donnait à la citoyenne Lise; et, non seulement dans la section du Bonnet-Rouge, mais dans les sections voisines, de La Fontaine de Grenelle, de Mucius Scévola, de l'Observatoire et de Marat, quand on voulait citer un *objet enchanteur* l'on nommait immédiatement la fille du vertueux Dubois.

Elle avait un charme subtil et pénétrant qui échappait à l'analyse. De tout l'ensemble de son être, de ses moindres gestes, de ses sourires, de ses regards, il sortait des effluves d'une jeunesse à la fois candide et enthousiaste, sincère et coquette. C'était le rayonnement d'une âme pure et joyeuse et caressante, heureuse de vivre, heureuse de rire, heureuse de tout aimer, de tout croire, confiante et prête à tous les dévouements. Quand on avait passé quelques instants auprès de cette jolie fille dont le premier aspect vous avait si peu saisi, on se sentait pris par une ivresse gracieuse semblable à celle qu'on éprouve en entrant, quand avril verdit, sous un dôme de jeunes feuilles, dans un bois tapissé de violettes.

Le soleil montait dans le ciel sans nuages et ses rayons déjà brûlants appelaient la jeune fille à l'ombre du vieux cerisier, contre le tronc duquel était appuyé un banc de bois peint. Elle courut jusqu'à la maison, en ressortit presque aussitôt, rapportant un bas qu'elle tricotait et trois brochures qu'elle étala sur le banc : le *Bulletin du Tribunal Révolutionnaire*, renfermant la liste des cinquante-quatre accusés de la Conspiration de l'Etranger, conduits à l'échafaud, en chemise rouge, et guillotinés l'avant-veille; le numéro du *Journal des Débats* contenant le discours prononcé par le vertueux Couthon, le 26 prairial, aux Jacobins, contre les ennemis de Robespierre; et les *Dragons, en cantonnement*, suite des *Bénédictines enlevées*, du citoyen Pigault-Lebrun, représenté, en pluviôse dernier, sur le Théâtre de la Cité.

Avant de s'asseoir, elle regarda autour d'elle pour voir si tout était en ordre dans le petit jardin. Elle bondit jusqu'à la statue de la République qu'elle caressa d'un joyeux sourire, en ajoutant de nouvelles fleurs à celles qui ornaient la niche.

— Ah! voilà encore ces lis, murmura-t-elle en se baissant vers le pied de la muraille. J'ai beau les couper, ils repoussent toujours. C'est une belle fleur fraîche et pure, mais mon père dit que c'est le symbole des ennemis de la patrie.

Elle jeta dans une allée les fleurs arrachées et revint vers le banc en chantant une de ces vieilles chansons naïves qui l'avaient bercée, dont elle remplissait chaque jour les échos de son jardin et

qui lui avaient valu son surnom de Rossignolet :

Un jour de may, de grand matin,
Je descendis dans mon jardin.
Gentil coquelicot, mesdames,
Gentil coquelicot nouveau.

Je descendis dans mon jardin,
Pour y cueillir du romarin.
Gentil coquelicot, mesdames,
Gentil coquelicot nouveau.

Je n'en pus point cueillir un brin ;
Rossignolet vint sur ma main.
Gentil coquelicot, mesdames.
Il me dit, en son beau latin,
Que les hommes ne valent rien.
Gentil coquelicot nouveau.

Le soleil couvrait le grand cerisier de ses pointes acérées et découpait, dans l'intervalle des feuilles, des milliers de petites boules jaunes qui tombaient sur la terre comme une pluie de gouttes d'or. Lise se précipita en dansant au milieu de cette averse brillante. On eût dit qu'elle voulait se baigner dans cette cascade de gouttelettes de feu qui bondissait autour de ses cheveux, de ses bras, de ses joues et qui en faisait étinceler les anneaux brillants ou la fraîche carnation. Puis elle éclata de rire, en songeant à sa folie et elle continua sa *brunette* :

Que les hommes ne valent rien
Et les garçons encor moins bien.

Tout à coup elle s'arrêta. Une voix mâle, d'une sonorité fière, harmonieuse, qui partait de l'autre côté du mur, c'est-à-dire du jardin de la maison voisine, achevait la chanson :

Des dames il ne me dit rien,
Mais des demoiselles grand bien.
Gentil coquelicot, mesdames,
Gentil coquelicot nouveau.

Elle était d'un caractère primesautier et résolu, plus porté à l'action qu'à la réflexion, elle prit vivement une petite échelle, l'appuya contre le mur et avançant vivement la tête au-dessus de la crête, elle regarda dans le jardin voisin. Il était mal en ordre, évidemment abandonné, mais fort planté et touffu. Elle ne vit rien.

— Très bien, Rossignolet, s'écria une voix joyeuse, derrière elle. J'ai toujours dit que tu finirais par habiter dans les branches. Voilà le commencement. Mais les échelles sont moins jolies que les chênes.

Elle se retourna, sauta à bas de l'échelle, et tendit les mains vers Charles La Bussière qui venait de parler.

— Cousin, dit-elle précipitamment, regarde-moi vite. Dis, n'est-ce pas que je suis rouge? Oui. C'est bien cela. Eh bien! sais-tu? C'est que je viens de te faire une infidélité.

Charles pâlit et rougit presque d'un même mouvement, et tandis que ses lèvres souriaient, ses yeux se fixaient sur la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— Pardonne-moi, dit-il, je suis le plus heureux des mortels et cependant je frissonne. Car si tu parles d'infidélité, c'est que tu m'aimes, et pourtant si tu es infidèle c'est que tu ne m'aimes guère. Me comprends-tu?

— Oui, reprit-elle en secouant la tête. Mais tu n'as pas besoin de frissonner, et pourtant ne sois pas heureux. Car je sais que je dois t'épouser, mais j'ignore si je t'aime; et mon infidélité a consisté à chercher à voir un homme qui chantait dans ce jardin dont le propriétaire est inconnu et où je n'ai jamais vu qu'une vieille femme muette et sauvage, dont on ne sait rien, sinon qu'elle est protégée par Dossonville, l'agent en chef des Comités. Mais la voix inconnue m'a fait une impression que je n'ai jamais ressentie, même en t'écoutant et en écoutant n'importe qui. Car tu sais que je suis très coquette, très heureuse de danser et de me montrer, très désireuse d'être admirée et courtisée, bien que jamais je n'aie gardé pendant cinq minutes souvenir des plus gracieux compliments qu'on eût pu me faire.

— Oui, je sais que ton cœur est innocent comme un cœur d'oiseau, gentil Rossignolet, et que ton âme est pure comme l'eau du ruisseau. Mais cette impression...

— Allons, ne sois pas triste, mon cousin. Sais-tu que tu deviens sombre parfois, toi, si renommé par ton esprit pétillant et ton inaltérable gaieté. Embrasse-moi, et rends à mes joues les baisers que j'ai donnés à tes roses, cher Charles, car je suis sûre que c'est toi qui as posé sur mon balcon ce rosier. Tiens, regarde. Où pouvais-je le mettre mieux qu'aux pieds de la République, la sainte qui a remplacé toutes les autres. N'est-ce pas notre patronne, notre mère; elle nous protège contre les méchants aristocrates qui veulent

nous replonger dans l'esclavage, et contre les tyrans étrangers qui souillent le sol de la patrie? Ah! parfois, il me semble que cette statue s'anime, qu'elle me remercie des fleurs que je lui offre. Leur parfum la console des efforts qu'elle est obligée de faire pour se défendre des méchants Français...

— Qui violentent sa bienfaisance naturelle et sa grande humanité jusqu'au point de la forcer à leur couper le cou.

— Je n'aime pas le ton dont tu dis cela. Mais c'est bien la fin de ma phrase. Veux-tu, assieds-toi à côté de moi. Je sais bien ce que tu viens me demander. C'est aujourd'hui que j'ai dix-huit ans et que je dois décider si je veux t'épouser. Tourne-toi vers moi. Laisse-moi te regarder dans les yeux.

Elle le considéra attentivement. Charles était vêtu fort à son avantage. Il avait laissé de côté le sale habit à larges pans qui le couvrait la nuit précédente. Il avait revêtu le costume cher aux jeunes patriotes, et qui, sans aller jusqu'à la redingote carrée, les souliers luisants et les bas de soie chinée des muscadins, s'éloignait plus encore de l'ignoble défroque des purs sans-culottes. La carmagnole bleu-clair, le gilet blanc, la cravate en mousseline, le pantalon court à raies roses, le bonnet, en forme de képi, en drap de même couleur que la carmagnole, avec une bordure de même nuance que les raies, faisaient valoir sa haute taille souple et sa figure ouverte, sympathique malgré la raillerie malicieuse qu'elle exprimait presque constamment.

Les regards de Lise, en se fixant dans les siens, perdirent bientôt de leur acuité et se noyèrent dans le vague. Elle secoua la tête.

— Je ne me reconnais plus, dit-elle. Il me semble que je viens de réfléchir pour la première fois, et je crois même que j'allais rêver tout éveillée. Que veux-tu que je te dise? Je n'ai jamais songé que je puisse être la femme d'un autre que toi.

— Ah ! gentil Rossignolet, s'écria le jeune homme en s'agenouillant devant elle et en saisissant ses mains qu'il couvrait de baisers.

Lise le regardait en souriant, d'un sourire calme et naïvement joyeux, indiquant qu'elle-même n'éprouvait aucune des vives impressions de son fiancé, mais qu'elle était heureuse comme une sœur aînée qui voit un jeune frère content de ses joujoux.

— Alors, demanda-t-il en levant vers elle ses yeux remplis de flammes, tu m'aimes? C'est bien l'amour qui allumera les flambeaux de notre hyménée?

Lise le regarda de nouveau plus attentivement et avec une nuance de surprise. Elle secoua la tête :

— Je n'y ai jamais pensé, répondit-elle simplement. Écoute-moi, continua-t-elle, en voyant Charles se relever d'un bond. Que veux-tu donc? Allons, assieds-toi là, là sous les feuilles. Tu as l'air d'être vêtu de larges paillettes d'or, comme Arlequin-grand-seigneur. Ah! ah ! Écoute-moi, continua-t-elle en prenant son tricot et en remuant vivement ses aiguilles ; ta mère et mon père étaient cousins germains ; ils s'aimaient beaucoup, car mon père a toujours été très sensible

et très bon, et tu sais comme il était renommé pour sa bienfaisance, pour sa charité envers les pauvres accusés, quand il était, sous le tyran, greffier du Parlement. Ta mère et lui décidèrent donc, dès que je vins au monde, d'unir leurs enfants et que je serais ton épouse. Élevée dans cette idée, je n'ai jamais pensé à autre chose. Je voyais que tu étais courageux et franc, et joyeux; je me disais : Quand je serai mariée, ce sera la même chose que maintenant; j'aimerai Charles comme je l'aime aujourd'hui. Il me fera rire à la journée. Il me protègera, si jamais les traîtres aristocrates, les complices des despotes coalisés, triomphaient des sages et vertueux Montagnards. Au lieu d'aller aux fêtes, dans les théâtres, aux Porcherons, au cirque d'Astley, dans les tribunes des Jacobins et de la Convention, dans les promenades, partout où je meurs d'envie d'aller chaque jour, au lieu d'y aller avec mon cher père, avec ma cousine Émilie Crassus et les citoyennes Duplay, j'irai avec lui et bien plus souvent. Puis, au lieu d'avoir seulement pour distraction le vénérable auteur de mes jours, j'aurai des enfants aussi dont je ferai des héros républicains, comme le jeune Viala et le jeune Barra. Je me suis réjouie bien souvent en croyant déjà que j'entendais leurs petites voix chanter l'hymne des Marseillais et le *Ça ira*. Voilà tout.

— C'est tout, dit La Bussière, dont les yeux riants s'assombrissaient. Tu n'as jamais pensé à m'aimer? Tu n'as jamais songé à l'amour.

— Mais je t'aime, cousin nigaud. Quand tu as été

si longtemps absent à titre de soldat, je pensais à toi, en me disant : Il reviendra bien pour me mener à l'autel. Quand j'entendais dire que tu contais fleurettes à d'autres, là-bas, dans la Picardie où tu étais, ou à Paris chez Mareux où tu joues la comédie avec beaucoup de jolies citoyennes, je me disais : Il est si fou, il se moque d'elles ! L'amour ! j'en ai souvent entendu parler, j'en ai lu dans les livres, j'en ai vu dans les spectacles. Mais je n'écoutais pas et je n'y ai jamais réfléchi. A quoi bon, puisque j'avais mon époux tout choisi, cela ne me regardait pas. Il me semble que tout ce qui est de l'amour se passe sur un théâtre, et, bien souvent, quand on en parle, j'écoute exactement comme je fais quand mon cher père récite ces phrases des auteurs latins qu'il aime tant, et que je ne comprends pas.

— Et, demanda Charles toujours assombri, tu n'as jamais ressenti pour... qui que ce soit, autre chose que ce que tu éprouves à mon sujet?

Une rougeur, mais si fugitive qu'elle put passer pour un de ces reflets brillants que tamisaient les feuilles, couvrit ses joues ; elle répondit avec la même candeur ravissante et sereine :

— Oui, j'ai ressenti... Écoute-moi donc tranquillement ; je veux, pour punition de ton impatience, que tu gardes cette plaque dorée qui tombe du ciel, sur le bout de ton nez. Il y a quelque temps, il me sembla que j'allais devenir réfléchie et songeuse. J'étais inquiète sans savoir pourquoi. Je pensais souvent à quelqu'un.

— A qui donc ? demanda impétueusement La Bussière.

— Fi ! le vilain qui oublie la pénitence que je lui ai imposée ! J'avais envie d'être plus belle et plus élégante ; aussi élégante, aussi coquette, aussi aimable pour les hommes que ma cousine Émilie Crassus. Mais cela passa vite. Cela est bien passé. Tiens, voici mon cher père qui vient. Eh bien ! je t'aimerai toujours comme j'ai fait depuis mon enfance. Je serai toujours pour toi une bonne cousine, et de plus ta femme. Mais, ne m'en parle plus jusqu'à l'an prochain. Embrasse-moi encore, si cela te plaît, et promets-moi que tu me mèneras demain duodi, deux messidor, au Théâtre des Sans-Culottes, ci-devant Molière, voir *Guillaume Tell*.

— Hé ! bien, mes enfants, dit gravement le ver tueux Dubois, je crois apercevoir sur vos visages où respire la candeur la plus pure, cet élan de l'amour comprimé par l'honneur, cette pieuse résignation de deux âmes éprises pour les liens sacrés de l'hyménée, résignation, dis-je, aux droits augustes d'un père. Je ne fus jamais un tyran. Je vous autorise, mon neveu, à épancher dans mon sein le chaste aveu que ma fille chérie vous a fait de son innocente flamme.

— Mon oncle, je vous baise les mains. Lise m'a confessé qu'elle m'aimera toujours comme un cousin et qu'elle consentira à me donner sa main l'année prochaine.

— Être suprême, s'écria le juge de paix, en levant ses bras au ciel, ô toi par qui tout se reproduit dans

le vaste univers, verse sur ces jeunes fronts les flots de tes faveurs célestes. Mes vœux sont comblés. Le fils de la vertueuse Jacqueline deviendra mon fils. J'ai toujours apprécié, ô fils de ma vénérable sœur, les dons précieux dont la nature bienfaisante vous a comblé. Malgré votre gaieté naturelle et cette vivacité étourdie qui naît de l'heureuse union d'un cœur innocent avec une brillante imagination, j'ai toujours constaté que vous êtes un franc républicain, amoureux de la sainte Montagne, et prêt à sacrifier vos jours pour l'Égalité. Actuellement, vous êtes dans les bureaux du grand Comité de Salut Public, que tout vrai patriote salue comme l'égide de nos destinées. Là vous prenez une part glorieuse au salut de la Révolution, car j'ai entendu plusieurs fois le sage Saint-Just dire que l'on fait trop *mousser* les victoires ; et le citoyen éminemment sensible et bienfaisant, — qui, à ce trait, ne reconnaîtrait pas le vertueux Maximilien — a proclamé souvent en ma présence, chez son éminent ami que je m'honore de reconnaître aussi pour tel, le grand citoyen Duplay, que c'est la situation intérieure plus que les succès extérieurs qui fait le bonheur des États. Alors donc, *dicite o hymenæe, hymen, hymen, o hymenæe*, comme le chante le poète qui a dévoilé le libertinage de l'ère funeste des despotes romains. Qui à ce trait ne reconnaîtrait le profond Catulle ! le chantre enchanteur du moineau de Lesbie !

Il embrassa sa fille avec une tendresse touchante, puis il se baissa majestueusement pour chasser une

feuille qui s'était posée sur ses sabots. Car cet homme majestueux portait des sabots, très bien cirés, sans doute, mais des sabots. Il était, du reste, vêtu avec toute la rigueur du plus pur sans-culottisme : bonnet rouge, carmagnole de gros drap brun sur une chemise retenue au cou par une cravate très lâche ; point de gilet, et un pantalon de grosse laine grise écrue, tombant jusqu'à la cheville. Seulement tout cela était minutieusement propre ; et cette propreté dans le sans-culottisme, c'était le signe curieux et caractéristique du personnage.

III

UNE PRINCESSE DE L'AN II

Sevrin-Victor Dubois, le ci-devant greffier-garde-sacs du Petit-criminel-en-Parlement, et actuellement juge de paix de la section du Bonnet-Rouge, était l'un de ces francs-bourgeois de Paris qui, par leurs qualités autant que par leurs défauts, avaient été les grands promoteurs de la Révolution.

Gens très honnêtes, très respectables, très gobe-mouches, à la fois cultivés et ineptes, rétrécissant tout, mais tenant obstinément à la petite vue qui les a frappés, ne voyant dans le monde que la France, dans la France que Paris, dans Paris que leur paroisse, leur compagnie, leur Parlement ou leur barreau, ils étaient attachés furieusement à leurs traditions et follement amoureux de nouveautés. Se faisant volontiers l'écho

de tout bruit sonore qui a ému leur imagination, et prenant cet écho pour leur opinion; plus vaniteux que fiers, plus dignes que fermes, se payant de préjugés jusqu'à ce qu'ils les remplacent par des mots nouveaux; suffisants, critiques, taquins, respectueux de la tyrannie, rebelles contre l'autorité débonnaire, ils avaient accepté comme des révélations les maximes anarchiques de toutes les écoles philosophiques du dix-huitième siècle et les paroles grandioses, les brillantes promesses de la Révolution à ses débuts.

Ils s'étaient jetés dans le mouvement, en le poussant de leur honnêteté, de leur gravité, de leur crédule enthousiasme, de leur rage de contradiction et d'opposition. Ils ne pensaient pas que le premier office de cette Révolution serait de détruire les privilèges auxquels ils tenaient par-dessus tout, de ridiculiser ces pratiques de gravité méthodique, de respect qui leur étaient habituelles, et de persécuter d'angoisse cette paisible existence à laquelle ils étaient attachés comme à une nécessité de premier ordre.

Bien peu d'entre eux avaient échappé à la guillotine ou à l'emprisonnement. La plupart des survivants s'étaient arrêtés effrayés, quand la Terreur fut venue, sauf à retrouver, quand le danger imminent disparut, ces ineptes illusions, ces vaniteux bavardages, cette envie contre toute supériorité, cette crédulité pour l'incrédulité, tout cet ensemble de solennelles sornettes qui avait permis aux Jacobins de triompher.

Quelques-uns avaient suivi le mouvement. Ils étaient

restés des lettrés, ils paraissaient sincères, ils se croyaient toujours d'honnêtes gens, ils avaient gardé leurs vertus de famille, la gravité de la vie intime, la sensibilité générale, et ils étaient les compagnons dévoués, les complices candides de cette tourbe de sans-culottes ignares, grossiers, hypocrites, féroces, voleurs ou débauchés qui gouvernaient la France avec des procédés d'abattoir, des phrases de prostituées et des formules d'aliénés.

Ils en étaient arrivés là par une série de capitulations de conscience et d'intelligence, par une dégradation pour eux imperceptible.

Le citoyen Dubois-Joli était donc de ces bourgeois. Qu'il y eût eu dans les mobiles de sa conduite un peu plus de faiblesse et d'intérêt personnel qu'il ne voulût l'avouer, nous ne le saurions nier. Mais quoique cela pût paraître invraisemblable, cet homme instruit, probe, bon, était sincère dans ses principes démagogiques; il restait l'agent de la Terreur, avec une conscience tranquille. Depuis le jour où il avait couronné d'excellentes études classiques par la lecture passionnée des œuvres de Jean-Jacques, depuis cette année 1787 où il avait, à la suite de d'Espréménil, pris une part active à la guerre du Parlement contre l'autorité royale, il avait suivi la Révolution pas à pas, trouvant une explication pour tout fait, une excuse pour tout crime, un grand résultat à toute sottise évidente, et une promesse de noble avenir dans tout acte de tyrannie.

Ce rare type de terroriste bourgeois, probe et con-

vaincu, était de grande et belle taille, il portait avec vigueur ses cinquante ans. Il devenait gras, et ses joues tombaient comme aux gens que la nature ou la nécessité condamne à l'insouciance. Les yeux noirs et fort ouverts, le front large, le nez grand et fort ne manquaient pas d'une dignité, que les épaules effacées, la tête jetée en arrière et la raideur de la prestance rendaient prétentieuse et lourdement solennelle. Ses lèvres molles, son menton rétréci donnaient à l'ensemble de sa physionomie un air de bonhomie un peu niaise et de badauderie débonnaire, qui essayait de se racheter par cette gravité pédante et cette imposante raideur.

Le vertueux Dubois, en voyant Lise et Charles en posture de fiancés, s'était dit qu'il ne trouverait jamais une meilleure occasion d'exercer le plus solennel des actes, le plus cher à toute âme vraiment sensible et philosophique, la bénédiction paternelle. Il levait déjà les mains et les yeux au ciel, lorsqu'il se trouva subitement arrêté par un doute fort grave. Devait-il invoquer la Nature ou l'Être suprême? Laquelle de ces deux formes d'adjuration était plus conforme au génie de la Liberté, pour l'heure présente? L'Être suprême venait, depuis une décade, d'être mis fort à la mode par le sage Robespierre. Mais cet Être avait néanmoins beaucoup d'ennemis encore, notamment dans le Comité révolutionnaire du Bonnet-Rouge, et la Nature était en longue possession de fournir les acclamations les mieux senties et les moins compromettantes.

Pour cette fois, la question ne fut pas tranchée. Les

mains retombèrent sans bénédiction paternelle. La porte du dehors s'ouvrit, et une belle et élégante jeune fille, suivie par un nègre habillé en grenadier de la Convention, se précipita dans le jardin et courut se jeter au cou de Lise.

C'était la belle Émilie Crassus! Et *belle* était bien le titre qui lui appartenait. Elle était grande, d'un port fier, avec des airs de tête dédaigneux et hardis. Sa taille très mince, ses épaules fort tombantes ne manquaient pas de désinvolture, et ses pieds cambrés, ses mains très fines eussent attiré l'attention d'un statuaire d'aujourd'hui. Ils étaient peut-être trop effilés et trop longs pour le goût d'alors qui adorait le mignon et le potelé. Son buste aussi était un peu maigre, et dans toute sa personne il y avait de la sécheresse, mais qui n'ôtait rien de la distinction, et qui n'était pas assez accusée pour diminuer la renommée de beauté. Toutefois, Émilie Crassus frappait les regards plus qu'elle ne touchait les cœurs. On l'admirait, elle ne charmait pas. Elle était imposante sans grâce, éblouissante sans attrait.

Son visage, d'un ovale purement et merveilleusement allongé, mais dans une forme très fière, ses joues d'un rouge brûlant, mais d'un dessin fort arrêté, ses prunelles d'un noir uni qui sommeillaient, attendant languissamment l'ardent éclair de la passion, au milieu du blanc de la sclérotique, les reflets délicatement orangés qui estompaient les méplats du visage, les fines attaches d'un nez légèrement recourbé, et le creux un peu sec des tempes, tout était fait pour en-

thousiasmer un cerveau de poète, pour effrayer une âme grave et réfléchie. Car si Émilie fouettait l'imagination par les aspects variés de sa beauté originale, elle repoussait les calmes et longues tendresses par les impérieuses ardeurs qui s'exhalaient de tout son être.

Fallait-il s'arrêter à cette première impression? L'enfant avait été follement gâtée; sa nature fantasque, hardie, s'était développée à l'aise sous l'œil d'un père dont l'indulgente faiblesse n'avait pas de bornes, au milieu du luxe de la vie créole et des adulations des esclaves domestiques. Toutefois, elle avait l'âme généreuse, le cœur affectueux. Son extrême attachement pour Lise prouvait combien son cœur était bon. Elle se savait, en effet, infiniment plus éblouissante, plus élégante que sa compagne; pourtant c'était toujours celle-ci qui était le plus courtisée, et qui, sans effort, évidemment sans le vouloir, gardait définitivement les admirateurs que l'éclat de la créole avait d'abord attirés.

Malgré ce qu'il y avait là de cruel pour toute vanité féminine, de plus cruel peut-être aussi pour cette âme, exigeante, furieusement jalouse, elle n'avait jamais cessé de rechercher la compagnie de Lise, et jamais elle n'avait paru avoir contre elle l'ombre d'une arrière-pensée.

Dès son entrée, elle courut à elle et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Mon doux Rossignolet, dit-elle, que je t'aime! Je n'ai pas oublié que c'est ton jour de naissance. Tu garderas ceci en souvenir de moi.

Elle lui mit en main une petite boîte, et, se penchant plus près de son oreille, elle lui dit à voix basse :

— Que je suis heureuse ! Ah ! je crois que je rêve. Je vais épouser le seul homme qui m'ait jamais plu. Il a ravi mon cœur. Je ne t'en avais rien dit, mais tu le connais. Je vais le voir aujourd'hui. Je suis comme folle. C'est très extraordinaire, absolument comme dans les romans. Je te raconterai tout.

Elle se retourna vers le juge de paix, qui avait redoublé de gravité à l'aspect de cette jeune parente dont la pétulance et l'étourderie moqueuse troublaient toujours l'extrême confiance qu'il avait en lui-même.

— Mon cousin, ce n'est pas pour vous que je viens aujourd'hui, c'est uniquement pour mon aimable rossignol. Comment, Lise, te voilà immobile comme un rocher ? Tu ne regardes même pas mon cadeau de fête.

Lise ouvrit la boîte. Elle renfermait un médaillon en or contenant le portrait de Marat.

— Oui ! Moi, j'avoue que, si j'avais consulté mon goût, je t'eusse plutôt offert une bague ou un collier. Mais mon cousin Dubois-Joli prétend toujours que je ne suis pas assez républicaine et que je n'ai pas assez de révérence envers la Révolution.

— Je vous remercie, Émilie, dit le juge de paix. Ce présent me comble d'une joie pure. Les Romains, nos maîtres en tout — et bénie soit la République qui permet de parler aux jeunes citoyennes d'autre chose que de chiffons, — portaient les images des ancêtres, comme le dit, en sa huitième satire, le poète illustre

dont le fouet satirique dévoila les vices du despotisme impérial. — A ce trait qui ne reconnaîtrait Juvénal? — *Quod possim titulis incidere*, dit-il! Mais c'est assez. Or, le divin Marat n'est-il pas un des plus vénérables ancêtres de tout bon républicain?

— Il paraît, et c'est l'avis de mon cher père. Moi, j'aime mieux l'avoir pour ancêtre que pour époux; pas vrai, mon cousin? Il sentait bien mauvais. Allons, avouez-le.

Le vertueux Dubois leva les mains au ciel, tout en regardant avec effroi autour de lui.

— Mais il ne s'agit pas de cela. Il doit y avoir aujourd'hui à la Convention une séance intéressante, pour moi surtout. Un jeune officier de l'armée du Nord doit venir présenter aux législateurs les drapeaux de l'ennemi. On a choisi le plus brave et le plus beau. Le bon et aimable Robespierre a bien voulu donner à Éléonore Duplay, pour Lise et pour moi, deux belles places pour la séance. Il n'y a pas d'empêchement, n'est-ce pas, mon cousin? La séance commence à midi et finit à quatre heures.

— D'empêchement matériel, non, car j'ai abandonné cette habitude d'Ancien Régime de dîner à midi. Comme tous les bons patriotes dévoués à la chose publique, j'ai pris l'usage de faire mon repas à quatre heures, c'est-à-dire après la séance de la Convention. Mais ma passion pour la République me fait craindre, Émilie, je ne le cacherai pas, que votre gaieté peu respectueuse ne corrompe l'éducation domestique que j'ai donnée à ma fille.

Il s'arrêta en voyant sourire la belle Émilie, et il parcourut d'un œil sévère les détails de sa toilette. Il y avait là de quoi choquer un austère partisan de l'égalité.

La jeune fille était, pour le temps, fort élégante. Elle portait un fourreau de linon bouffant, bordé de satin jaune et vert, en découpures à dents de loup de ces deux couleurs alternées; des nœuds assortis sur un bonnet à la baigneuse; et ces deux couleurs se retrouvaient sur des souliers de satin. Un schall léger à bordure voyante cachait son cou, de façon toutefois à laisser voir — spectacle effrayant! — un collier d'or. De longues mitaines en peau orange couvraient la paume des mains et les bras jusqu'au coude. Cette chaîne d'or n'était pas la seule chose criminelle que se fût permise la jeune élégante : elle avait des talons à ses souliers! Chose immorale! Et surtout, surtout la cocarde qui ornait son bonnet, au lieu d'être en laine, était, contrairement aux arrêtés de la Commune, en soie!

— Ce n'est point la seule raison, reprit le juge de paix avec un redoublement d'austérité. Mais, en cette période laborieuse que traverse la patrie, assaillie de toutes parts par les aristocrates, scélérats hideux liés avec l'ennemi extérieur et dont la justice nationale purge bien lentement le sol de la France; quand toute âme vertueuse et bienfaisante comprend la nécessité de remettre tout luxe, tout plaisir dispendieux jusqu'à la paix, comment voulez-vous que le bon sans-culotte, dont l'âme est aussi pure que les vêtements sont

simples, ne s'irrite pas en voyant, ô Émilie, l'éclat de votre toilette? Et comme le courage de ce vertueux sans-culotte est aussi grand que la générosité de ses sentiments, comment voulez-vous qu'il résiste à la tentation de lapider une jeune fille qui ressemble plus à la femme d'un muscadin qu'à l'enfant d'un auguste législateur? Or, comment pouvez-vous supposer que je consente à laisser compromettre la pureté de ma renommée et la vie de ma Lise chérie, en lui permettant d'être votre compagne fidèle?

Émilie éclata de rire, à la grande indignation du vertueux Dubois.

— Bon! dit-elle. Mais vous n'avez donc pas entendu ce que j'ai dit? C'est l'excellent Maximilien qui a donné à Éléonore cette place pour Lise.

L'indignation du juge de paix tomba instantanément.

— Moi! s'écria-t-il, refuser pour ma fille la société d'une mortelle vertueuse, destinée à embellir les jours de l'homme éminemment sensible et bienfaisant! Moi refuser quelque chose au mortel choisi par l'Être suprême pour restaurer... hum! Non, non, je ne suis pas de ceux qui, comme le dit l'illustre philosophe, martyr de la tyrannie impériale, n'ai-je pas nommé Sénèque : *Pauci reges non regna colunt*, de ceux qui préfèrent le pouvoir aux hommes illustres!

— Au fond, dit vivement Émilie, vous n'avez pas tort, mon cousin; bien souvent des vieilles femmes sales m'ont injuriée et des gardes nationaux en guenilles m'ont jeté des pierres. Dans ces circonstances-là, plus que

jamais, je regrettais de ne pas avoir l'escorte de mon nègre Domingo. Il est vrai que les nègres ne sont plus esclaves, quoique, entre nous, ils ne soient pas bons à autre chose. Mais mon père n'a jamais voulu entendre à ce que je le prisse pour me suivre comme autrefois. C'est la seule chose au monde qu'il m'ait refusée. Il me dit qu'en ce moment les nègres sont trop à la mode; qu'on les porte en triomphe, qu'on les représente dans tous les théâtres, — et à ce propos, Rossignolet chéri, je t'annonce pour la prochaine décade la pièce : la *Liberté des nègres* où *Ils sont libres enfin!* qui est annoncée depuis si longtemps au *Lycée-des-arts* du Jardin-Égalité. Qu'est-ce que je disais? Ah! oui, ce bon Domingo, c'est le meilleur, le plus crédule, le plus dévoué des nègres, il se laisserait couper en quatre pour moi qu'il adore comme une déesse et qu'il craint comme une sorcière, et il eût volontiers consenti à reprendre publiquement ses travaux de domesticité qu'il n'a jamais abandonnés dans l'intérieur de la maison, mais, comme je te disais, Rossignolet, mon père chéri prétendait que sa vie et la mienne seraient en danger si l'on pouvait me soupçonner de vouloir me faire suivre par un esclave noir. Savez-vous ce que nous avons fait? Ce bon Domingo n'a qu'un rêve : il a compris que la République, c'est l'esclavage des blancs.

Le vertueux Dubois, que ce discours décousu blessait par tous les points et qui avait déjà essayé de protester que c'était un crime de parler de guenilles à propos de gardes nationaux et de laideur à propos de

vieilles femmes patriotes, puisque le génie de la liberté revêtait les uns et les autres de son voile divin, Dubois ne put s'empêcher de pousser, à ces derniers mots, un soupir effrayant. Il jeta de nouveau autour de lui ce regard caractéristique, soigneusement circulaire, effaré et sournois, que nous avons signalé. Mais Émilie reprit avec la même volubilité sa narration que le juge de paix jugeait, avec raison, capable d'envoyer tous les auditeurs à la guillotine.

— Ce bon Domingo n'a donc qu'un rêve, c'est de devenir, comme son compatriote le nègre Nicolas, juré au Tribunal Révolutionnaire, afin de pouvoir exterminer le plus grand nombre possible de blancs. En attendant, nous l'avons fait nommer grenadier de la Convention, quoiqu'il soit trop sot pour comprendre même une consigne. Mais vous voyez l'affaire d'ici, mon cousin. Il n'y a aucune loi qui empêche une jeune fille d'être suivie par un grenadier de la Convention; au contraire, il paraît que c'est conforme aux bonnes mœurs que les jeunes citoyennes encouragent de leur société les défenseurs de la République. Je me fais donc suivre par ce grenadier, et j'ai ainsi pour esclave un gendarme conventionnel qui peut me défendre contre les insultes des bouchers et des coureuses; car j'ai remarqué, mon cousin, que ce sont ces deux sortes de gens qui aiment le mieux l'égalité.

Mais le vertueux Dubois s'était littéralement sauvé vers le fond du jardin, où il s'était assis après avoir, pour apaiser son effroi et son indignation, tiré de la poche de sa carmagnole un petit livre qu'il se mit à lire.

— Maintenant, La Bussière, reprit la vive jeune fille, je vous pardonne. Comment! c'est sur Domingo et non sur moi que vos regards se sont portés quand nous sommes entrés? C'est à lui que vous avez été parler, non à moi? Mais où est-il donc, ce Domingo? Il était là-bas contre la porte quand vous lui avez parlé. Il a disparu. Ah! que je suis distraite! Il va tous les matins causer avec son ami, l'imprimeur du Tribunal Révolutionnaire, l'homme le plus dévoué que je connaisse à l'excellent Maximilien, avec le nègre Nicolas. Il est probable qu'il y est allé....

En entendant ces dernières paroles, La Bussière fit un geste brusque, comme si une vive lumière frappait tout à coup son esprit. Il sauta littéralement vers Lise et lui dit à l'oreille d'une voix haletante :

— Pas un mot, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de tout ce que tu voudras, pas un mot de notre projet de mariage à n'importe qui, surtout pas à Émilie. Demande à ton père qu'il te garde le secret.

Il se retourna vers Émilie, fort stupéfaite de la brusquerie du mouvement. Il était pâle; son joyeux visage était altéré, presque sombre. Il essaya de sourire :

— C'est une bonne mystification que je veux faire à Domingo. — Ah! il va tous les jours chez Nicolas; mais il va tout lui raconter pensait-il. — Et, reprit-il à haute voix, il est toujours aussi crédule que vous me l'avez dit souvent, belle Émilie?

— Plus que jamais, je crois, depuis que tous ces nouveaux dieux, Marat, Le Peletier, la Liberté, le

Génie de la Patrie, l'Être suprême et cent autres dont il entend constamment parler, dont il voit les visages, se sont joints à cet Olympe africain qui se compose de mille diables nègres et blancs. Toute cette troupe danse dans sa cervelle une sarabande grotesque avec les Brutus, les Génies décadaires et la statue de l'Athéisme, que Robespierre a brûlée lors de la fête de l'Immortalité.

La Bussière bouillait, piétinait. Mais il savait qu'il était inutile d'essayer de couper la parole à la jeune créole.

— Révélez-moi donc quelque secret que je doive nécessairement ignorer et dont la révélation l'épouvante. Car je suis un sorcier pour lui et je voudrais établir mon empire d'une façon définitive.

— Bien! dit Émilie en éclatant de rire. Faites-lui un de ces tours de cartes et d'escamotage où vous êtes passé maître, et je me promets une grande joie de sa terreur. Mais si vous voulez l'effrayer, demandez-lui donc — il croit que personne ne l'a vu — ce que c'est que ce papier qu'il a dans sa poche et qu'il a couvert de signes, ce matin en rentrant de garde. C'est mon cousin Paul Crassus qui m'a dit ce détail en me racontant quelques-unes de vos courses nocturnes.

La Bussière pâlit un peu plus. Il lui semblait qu'il perdait pied, que son rare sang-froid allait l'abandonner, en voyant ainsi publié le secret de ses visites nocturnes au Comité de Salut public.

— Ah! continua Émilie avec un sourire mêlé de

rougeur, qui donnait à sa physionomie un peu sèche une grâce qu'elle n'avait jamais eue, dites-lui que vous avez vu cette nuit mon futur époux et qu'il l'a vu aussi. Arrangez cela.

Charles la regarda avec surprise. Mais il n'avait pas le temps de s'appesantir là-dessus. Il courut jusqu'à la porte du jardin, à l'étonnement quelque peu indigné du vertueux Dubois, fort à cheval sur ceux des procédés que la Révolution n'avait pas abolis, et d'autant plus exigeant pour l'étiquette de l'intimité que les mœurs nouvelles avaient fait un titre de proscription de toute pratique extérieure de la politesse. Avant de quitter le jardin, La Bussière se retourna, et envoya un sourire un peu effaré à Lise.

Celle-ci ne remarqua pas la singulière expression de ce sourire. Elle était frappée et comme émue de la transformation merveilleuse qui, pendant un instant, s'était produite sur le visage de son amie. Émilie avait déjà repris son expression sèchement ardente et résolue. Mais Lise revoyait encore cette lumière éblouissante qui, comme un rayon de soleil apparaissant entre deux nuages, avait illuminé ce beau visage.

— C'est peut-être cela, l'amour, pensa-t-elle.

— Mais tu ne m'as point parlé, dit-elle, de ton futur. Maintenant que nous sommes seules...

Émilie tourna vers elle ses yeux dont Lise avait souvent admiré le fier éclat, et où reparaissait un rayon clair, presque candide, à la fois riant et effarouché qui l'étonna de nouveau.

Viens là, sous l'ombre de ces arbres, ma chère

Émilie. Je ne te croyais pas si belle. Il y a dans tes regards, dans tout ton être, quelque chose qui fait battre mon cœur d'enfant, comme tu dis, mon cœur d'oiseau, comme tu dis encore. Il me semble que tu vas me raconter un voyage dans des pays féériques et merveilleux. Viens là, entre le soleil et l'ombrage. J'ai toujours pensé que c'était ainsi, par un beau jour d'été, quand les rayons d'or tombent en gouttes de fraîche chaleur à travers les feuilles; que c'était ainsi et par un pareil jour, et sous le feuillage odorant, que les amoureux, qu'on voit dans les jolies chansons, racontaient leurs amours. Mon père chéri est enseveli dans la lecture de son Juvénal. Tu vois, il déclame; il paraît que c'est beau ce latin. Il ne nous interrompra pas.

— Mais, gentil Rossignolet, je n'ai rien à te conter. Il n'y a pas d'amour. Il n'y a qu'une amoureuse. Il n'y a que moi qui aime. Lui n'en sait rien. Il ne m'a jamais dit un mot de tendresse. Il ne m'a jamais regardée qu'avec froideur. Je ne te disais rien parce que je suis très tendre, mais très fière, et je me faisais honte d'aimer, ah! follement, un homme qui ne m'aime pas. Oui, follement. Je n'ai pas cessé un jour, une heure, pas une minute de penser à lui. Je crois toujours que je vais le voir à chaque coin de rue. Et tiens, Rossignol chéri, si je suis ainsi coquette, au risque de ma vie, c'est pour lui; car ton père a raison, et on n'a pas le droit, sous le règne de la Liberté, de porter un morceau de soie, à peine d'être accusée de trahir la République.

— Mais, chérie, nous ne sommes pas sous le régime de la Liberté, nous sommes sous celui de l'Égalité. La Liberté viendra après.

— Que m'importent tous ces bavardages! réprit vivement Emilie. Tiens, je veux maudire parfois cette tyrannie des gens ignobles, et cette sottise des gens bêtes qui ont rendu mon gentil Rossignolet si austère et si savant. Est-ce naturel, cela, pour un adorable oiseau comme toi? Mais qu'importe! Je te disais que je voulais, au risque de ma vie, être toujours belle et élégante afin que si celui que j'aime me rencontrait par hasard au détour d'une rue, son premier regard fût un sourire d'admiration pour moi.

Lise lui prit la main. Son petit cœur battait un peu plus vite qu'il n'avait jamais fait. Une charmante rougeur augmentait l'éclat naturel de ses joues, et elle demanda avec une légère confusion :

— Et alors, qu'est-ce qui est donc arrivé?

— Ah! il est arrivé, je ne sais comment, que j'ai un jour dit son nom à Eléonore Duplay, qui l'a dit à son ami Maximilien. Celui-ci, qui est fort bon, mais fort profond dans ses idées, a bâti quelque plan là-dessus, j'en suis sûr, car je le connais bien et ne suis pas si étourdie qu'on croit. Tant il y a qu'il a promis que j'épouserais mon ami. Il l'a affirmé, et tu sais que, quand il veut quelque chose, il faut que ce soit. Il a dit à Eléonore qu'il n'y avait pas d'obstacles, mais que s'il y en avait, il les écarterait, parce qu'il faut que ce soit, dans l'intérêt de la démocratie. D'ailleurs pourquoi mon ami ne voudrait-il pas de moi! Il n'y

a pas un homme qui ne soit heureux d'épouser une jeune fille qui l'adore comme on aime dans les contes de fées; une fille qui est belle, très belle; qui est riche, très riche, extrêmement riche; qui est l'unique enfant d'un des représentants les plus puissants à la Société des Jacobins; qui est l'amie intime de la future épouse de Robespierre. Moi, je demande seulement qu'il m'épouse, je saurai bien m'en faire aimer.

Elle prononça ces derniers mots avec un geste si ardent et une voix si pénétrante que Lise frissonna d'émotion.

— Oui, dit celle-ci, lentement et comme en réfléchissant, tu sens si bien l'amour que tu forcerais un rocher à t'aimer. Tiens, je suis toute tremblante et tout étonnée de t'entendre. Mais si l'amour est tellement puissant... — Voyons, que je voie clair! je sais bien ce que je veux dire, seulement cela vient mal; ah! oui, voilà : — Tu l'aimes tellement que tu ne peux détacher de lui ton cœur et ta pensée. Mais lui, pour mériter un tel amour, doit avoir aussi une âme noble, belle, aimante, enthousiaste, fidèle.

— Sans doute, il est tout cela; sans quoi, pourquoi l'aimerais-je?

— Mais si cette âme énergique et ardente s'est déjà donnée à une autre?

Émilie se leva brusquement et tourna vers Lise un visage tellement déconcerté, tellement dur, que la jeune fille ne put s'empêcher de trembler.

— Je n'y avais jamais pensé, dit Émilie d'une voix rauque.

Mais elle se rassit bientôt et dit à son amie, avec un calme sombre plus effrayant peut-être que la fureur de la minute précédente :

— Cela n'est rien. Je *la* ferai guillotiner. On tue tous les jours vingt pauvres gens dont le crime n'est guère que de n'être pas des vidangeurs ou des portiers. Robespierre ne me refusera pas cela. S'il me refusait, je le tuerais lui-même et moi-même. Car tuer l'autre, celle que tu dis qu'il aime, tu comprends que je ne le pourrais pas directement, puisqu'il me détesterait.

Elle avait dit tout cela froidement. Puis elle éclata de rire.

— Que tu es folle, de me faire de pareilles frayeurs ! Comment veux-tu qu'il y ait au monde quelqu'un qui aime comme Émilie Crassus et qui puisse lutter avec elle ? Ce ne sont pas des femmes qu'il y a en France, ce sont des poupées dont le père ou la mère, ou le tuteur, ou les usages, ou les convenances, tirent les fils et qui font oui ou non, selon qu'on tire à droite ou à gauche...

— Ah ! le voici ! s'écria-t-elle en saisissant avec violence la main de Lise.

Celle-ci, à son tour, laissa échapper un cri qui semblait avoir quelque chose d'angoisseux. Mais Émilie ne l'entendit pas : tout son être était à côté de l'homme qui entrait. Lise avait retrouvé immédiatement sa sérénité habituelle, avec une nuance de gravité, remplaçant dans ses jolis yeux clairs cette expression de candeur mutine qui leur donnait tant d'attrait.

Le commandant La Raison, ayant trouvé la porte entr'ouverte, était entré dans le jardin, après avoir frappé plusieurs fois du poing sans être entendu. Le marteau avait été enlevé par quelques citoyens austères qui prétendaient que la porte d'un magistrat du peuple doit être ouverte au peuple à toute heure du jour et de la nuit, et que dès lors il n'est pas besoin de marteau.

Le jeune officier n'avait plus ce vêtement négligé et poudreux qu'il portait la nuit précédente. Il avait endossé le costume de parade de son bataillon. Plus heureux et plus riche sans doute que la plupart des officiers de l'armée française, La Raison n'était ni râpé ni reprisé; son uniforme sévère, non sans grâce, et brillamment propre, faisait fort valoir la grande distinction de sa physionomie, et le mélange de fierté et d'élégance qui caractérisait sa tournure.

Ses cheveux retroussés, non poudrés, étaient noués en queue sous le chapeau bicorne. Un habit-redingote, qu'on nommait, quelque dix ans auparavant, lévite à l'anglaise, et qui dessinait noblement la taille, en s'évasant sur le devant du corps, tombait en pans carrés jusqu'au-dessous du mollet. Sous ce vêtement, d'un vert sombre, une veste blanche fort serrée, des culottes, aussi en drap blanc, descendant au-dessous du genou, une paire de bottines pointues et montant assez haut pour emboîter tout le bas de la jambe, donnaient à notre héros quelque chose de leste qui relevait heureusement son apparence grave et mâle.

Malgré l'extrême et délicate réserve qui était le

fond de sa nature et qui donnait une tournure de modestie fort originale à ses rapports avec les femmes, le premier regard qu'il dirigea sur les jeunes filles eut une acuité et une curiosité qui eussent pu passer pour de l'effronterie.

Il les connaissait bien; il les avait vues presque chaque jour pendant plusieurs semaines. Mais il avait souvent rêvé à l'une durant ces deux mois d'absence, et on lui donnait l'autre pour femme. Celle-ci prenait dans son esprit un aspect nouveau; et il voulait savoir si celle-là n'avait pas été chargée, par son imagination, d'ornements empruntés. Il les regarda donc toutes deux avec la fixité la plus émue. Il trouva qu'Émilie était, en effet, bien belle et que Lise était toujours ravissante.

Émilie pensa qu'il avait la tournure d'un dieu et le visage d'un prince, puis elle se dit avec une légère émotion que c'était sa compagne qui avait eu le premier regard du commandant. Mais elle n'en était pas sûre, car le sang lui avait sauté au visage, ardent comme la flamme qui brûlait son cœur, et il mettait devant ses yeux un voile d'étincelles.

Le jeune officier s'avança vers elles et, avec une grâce de courtisan, il posa délicatement ses lèvres sur la main des deux jeunes filles. Une rougeur très légère, imperceptible pour tout autre œil qu'un œil amoureux ou jaloux, courut sur les joues de Lise. Émilie frémit : il lui semblait que le contact de ces lèvres froides envoyait jusqu'à son cœur un jet de glace. Puis c'était encore Lise que le commandant avait saluée la première.

L'émotion fut cette fois moins légère. Mais la pensée qui l'accompagnait fut vivement combattue. Lise n'était-elle pas chez elle, et n'était-ce pas à elle que poliment l'on devait s'adresser d'abord ? La politesse ! Ah ! si elle eût été à la place du commandant, comme elle eût vite oublié la politesse et comme Lise eût passé inaperçue !

Le juge de paix, fort scandalisé et fort effrayé de ces saluts d'Ancien Régime, s'avançait solennel et indigné. Il coupa la parole au commandant, au moment où celui-ci commençait à s'excuser de l'impertinence qu'il avait commise, le matin même, en achevant dans le jardin voisin, la chanson commencée par Lise.

— Citoyen officier, dit-il à très haute voix, — car plusieurs maisons du voisinage avaient vue sur le jardin, et quelqu'un avait peut-être constaté cette monstrueuse pratique du temps des tyrans, ce baisement de mains comme dans le palais de Véto et de sa femme, — apprenez que vous êtes chez un homme qui a le glorieux privilège d'avoir fait la Révolution, et d'avoir été choisi par ses concitoyens, réunis, sous l'égide du génie de la Liberté, en assemblée primaire, pour exercer l'inestimable fonction de conciliateur entre parents comme entre étrangers ; qui a le privilège, en outre, d'avoir été nommé par l'auguste choix du peuple de cette section, l'un des plus fermes piliers du temple de l'Égalité, comme président du Comité de bienfaisance. Vous avez devant vous le citoyen Dubois, auquel la voix des plus purs sans-culottes accorda

parfois l'épithète de *vertueux*, et auquel j'ai tout lieu d'espérer de voir ajouter bientôt la qualification de *sensible*. Je vous blâme donc, ô jeune homme, d'apporter en face de ces dieux lares de mes pénates, en face de ces deux martyrs de la liberté révolutionnaire, — il montrait les bustes de Marat et de Le Peletier, — les mœurs exécrables de l'infâme aristocratie. Je vous le dis, jeune disciple du dieu des batailles, car, ainsi que le proclame le philosophe qui périt victime de la tyrannie : *Regenda est fervida adolescentia.*

La Raison le considérait avec quelque étonnement. Mais le désir, inconscient peut-être, de plaire au père de Lise, chassa toute autre pensée. Il sourit de son charmant sourire, qui amena de nouvelles couleurs sur les joues d'Émilie :

— Citoyen, dit-il, permettez-moi de répondre à du fort bon Sénèque par de l'excellent Tacite : *Magnitudinem suam malit justitiâ tueri.* Que votre dignité daigne me traiter avec justice.

Le vertueux Dubois fit littéralement un bond et laissa, dans sa stupéfaction, tomber le Juvénal qu'il portait à la main. Le commandant ramassa le livre, le lui remit.

— Juvénal n'est pas mon ami, dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur le titre. Il manque de fermeté, de grâce et d'enthousiasme. Mais je n'ai jamais un seul jour, dans les marches, dans les sièges, dans les camps, quitté deux compagnons qui sont mes deux camarades d'enfance, et je veux dire Horace et Tacite. Si vous voulez me permettre d'ajouter que je

joins deux livres à ceux-là, qui sont la Bible et le Contrat Social ; que je passe mes soirées avec ces quatre amis ; que je me nomme La Raison, vous saurez tout ce qui me concerne, et je vous prie de ne pas m'en demander plus.

Dubois continuait de le regarder avec stupéfaction. Ces derniers mots le réveillèrent.

— Comment ! le vaillant sauveur de ma fille chérie! et de mon aimable parente Émilie Crassus !

— Justement, répondit le commandant avec son même sourire fin et discret, et c'est à titre de sauveur, et non d'homme poli, que je me permettais de baiser ces mains adorables ; je prenais ma récompense.

— Je crois que je vais devenir folle, murmura Émilie, sans guère savoir ce qu'elle disait. Il m'enivre !

— Je vous apporte, citoyen juge de paix, une lettre de la citoyenne votre sœur. Je suis à Paris depuis hier soir seulement ; mais je n'ai pas voulu tarder un moment à me présenter devant un homme dont la renommée est grande et qui honore la République par son caractère, par sa science, par l'élévation de son esprit autant que par sa vertu.

— Dites par son dévouement, noble fils de Mars ; car la République peut se passer de tout, de science, d'esprit, de savants, d'artistes, de vertu même, si ce n'est pas un crime abominable de supposer qu'elle puisse jamais en manquer ; oui, pourvu qu'elle ait le dévouement, elle peut se passer de tout, et c'est pourquoi les bons sans-culottes sans éducation, sans connaissances d'aucune sorte, simples, rudes et gros-

siers comme la pure nature, sont ses plus chers enfants.

— Et ils paraissent même ne pas vouloir qu'elle en ait d'autres, répliqua le commandant, qui avait repris l'austérité réfléchie qui lui était habituelle. Car je viens d'être injurié par trois ou quatre citoyens, couchés au coin d'une borne, non loin du ruisseau. Ils m'ont appelé muscadin et aristocrate, et me voulaient conduire au Comité Révolutionnaire, sous le prétexte que la propreté de mon habit insultait la statue de l'Égalité.

— S'il était permis de blâmer le peuple souverain, je me hasarderais à penser que ces citoyens, malgré la pureté de leurs principes, eussent pu se dire qu'il est toujours permis à Mars de rechercher l'éclat pour paraître devant les yeux des Grâces.

Le commandant le regarda de nouveau avec quelque étonnement. Depuis dix-huit heures qu'il était à Paris, il avait vu, constaté et éprouvé cent choses qui surprenaient son jugement et mettaient à l'épreuve son enthousiasme pour la Révolution. Dans la sincérité de sa foi républicaine, il s'était hâté de venir auprès du citoyen Dubois-Joli, dont il avait, en effet, entendu souvent vanter la dignité intellectuelle et morale, la probité, tout autant que le patriotisme intelligent et sincère. Il venait se réfugier auprès de lui pour retremper sa ferveur et comme un néophyte pieux, assailli de tentations et de doutes, qui vient réjouir son âme et raffermir sa foi auprès du prêtre de sa religion.

Il ne trouvait pas l'homme qu'il avait rêvé. Toutefois Dubois avait l'apparence imposante et digne, on le disait ferme et droit ; il était le père de Lise. La Raison, qui était homme de réflexion et de sang-froid, se dit que le coupable c'était sans doute lui-même qui apportait dans ses jugements des idées étroites et provinciales.

Le juge de paix avait pris la lettre de sa sœur. Il avait bien envie de rentrer et d'engager le jeune homme à le suivre derrière les murailles de son logis. Mais il n'osa pas. Si quelque voisin l'observait, que penserait-il en le voyant conduire dans son intérieur un étranger, un militaire? Ne l'accuserait-on pas de conspirer?

Émilie s'était assise sur un banc, à côté de Lise.

— Que je suis heureuse, gentil Rossignolet, dit-elle à mi-voix. Il me semble que je ne vis pas, que toute ma vie est là, à côté de lui, et que moi, ici sur ce banc, je regarde vivre ma vie à côté de son sourire, à côté de son air fier. Je suis folle, n'est-ce pas? Me comprends-tu seulement? Ah! il vient vers nous. Parle-lui, car je ne sais pas ce que je fais. Je vais bientôt reprendre mes sens, car il faut qu'il sache que j'ai autant d'esprit que de beauté. Mais je veux l'entendre parler auparavant, afin de savoir ce que je dois dire, ce que je dois penser et croire pour lui plaire, et s'il faut crier, pour lui être agréable, vive le roi! ou vive la guillotine!

Lise la regarda avec une surprise qui n'était ni sans effroi, ni sans tristesse. Mais son bon petit

cœur, quoiqu'il se sentît un peu noyé dans un vague chagrin qu'elle ne comprenait guère, son petit cœur se raffermit. Elle allait apprendre, pensait-elle, ce que c'était que l'amour, et elle allait essayer d'en avoir beaucoup pour le bon et excellent Charles.

IV

LE COMITÉ DU BONNET ROUGE

Le commandant La Raison avait annoncé à Dubois-Joli qu'il n'était pas attendu à la Convention avant deux heures. Barère devait, au nom du Comité de Salut public, débiter à l'Assemblée une de ces *Carmagnoles* où il excellait, et au courant de laquelle il communiquerait les détails de la prise d'Ypres. C'est à la fin de ce discours que le commandant devait paraître, avec le drapeau pris sur l'ennemi, pour recevoir l'accolade du président, c'est-à-dire de Maximilien Robespierre, dont la présidence de quinzaine finissait ce jour même.

On avait donc du temps devant soi.

Le juge de paix avait souvent entendu parler du commandant. Il lui était réellement reconnaissant des grands services que celui-ci avait rendus à Lise. La lettre de sa sœur était des plus chaleureuses. Il oublia momentanément toute prudence, et engagea le jeune officier à prendre sa part du déjeuner de famille. Celui-ci, après quelque hésitation, accepta.

Le déjeuner était d'une simplicité spartiate. Une

mince portion de viande très maigre, un grand plat de merluche, le seul mets que les Parisiens pussent se procurer sans grande difficulté, et un quartier de fromage à la pie, avec un très modeste morceau de pain. C'était tout. Le vertueux Dubois était naturellement gourmand. Ce menu, tristement frugal, n'était pas absolument de son choix. Mais comme tous les Français d'alors, et comme tous les notables singulièrement, il était espionné par chacun de ses voisins. D'ailleurs il était, de même que chaque citoyen, tenu à faire ou à faire faire la queue aux boutiques des bouchers, des boulangers, des épiciers, et son officieuse était fort heureuse quand, après avoir attendu depuis l'aube, elle revenait vers midi avec une demi-livre de pain par personne, et le quintidi et le décadi, avec une quantité égale de viande.

A la fin du déjeuner, après une longue hésitation et bien des regards jetés autour de lui, le vertueux Dubois sortit. Il revint avec une bouteille à la physionomie vénérable, qu'il dit être du vin d'entre-deux-mers, et il proposa au jeune homme de boire un verre de ce « rouge-bord » à la santé de la respectable citoyenne sa sœur. Après quoi l'on revint au jardin.

Le digne homme n'avait pas cessé, pendant tout le temps du déjeuner, de pérorer sur la grandeur de la République, sur les vertus de la démocratie, sur les félicités de la Révolution, sur l'ère de prospérité que promet le gouvernement du Comité de Salut public. Il s'était particulièrement étendu sur le citoyen qui

couvre le berceau de la République de l'égide de son éloquence, et dont le nom est l'effroi des tyrans, sur l'illustre et incorruptible génie, le Montagnard éclairé qui voit tout, prévoit tout, déjoue tout ! — A ces traits, qui ne reconnaîtrait pas l'homme éminemment bienfaisant, sensible et vertueux, Maximilien Robespierre.

Le rouge-bord avait un peu élargi le cercle des bavardages. Le vénérable magistrat quitta les questions contemporaines. Il songea au temps passé. Mais comme il fallait toujours qu'il parlât de lui, il devisa du Parlement et de la grande part prise par Dubois-Joli à cette lutte qui avait accéléré le mouvement révolutionnaire, la lutte des parlementaires contre la cour.

Il était dit-il, fils d'un greffier de la Grand'Chambre et il avait eu pour parrain messire Louis Le Peletier de Rozambo, l'un des neuf présidents à mortier du Parlement. Il avait reçu une éducation fort soignée au collège d'Harcourt, où il passait pour le meilleur humaniste quoique faible en logique et en philosophie. Il avait ambitionné de devenir avocat en Parlement. Mais son père, vieux bourgeois méthodique, classique et têtu, l'avait voulu garder dans les greffes où l'on comptait déjà cinq générations des Dubois-Joli. « Il espérait ne point faire montre d'idées anticiviques, ni porter atteinte à la vénération due à l'admirable Révolution, en disant que le titre de greffier au Parlement était quelque chose ; et l'on pouvait rappeler, tout en maudissant l'exécrable despotisme, que le

greffier en chef était anobli par le fait de sa place, et avait le titre de conseiller et protonotaire des tyrans. Toutefois, le génie de la Liberté l'avait de bonne heure illuminé de ses clartés patriotiques.

« Ce n'était pas à lui à raconter la part qu'il avait prise au soulèvement de la jeunesse du Palais et de la bourgeoisie parisienne quand l'infâme Capet et ses vils conseillers avaient voulu, malgré le vœu du Parlement, augmenter les impôts. C'était ainsi qu'avait commencé la régénération de la nation et il croyait pouvoir dire, sans vouloir blesser tant d'autres citoyens éminents, qu'il était un des pères de la Révolution. »

Comme il était aussi curieux que bavard, après avoir raconté ses affaires, il songea à connaître celles de son hôte. Mais celui-ci, très poliment, fort gracieusement, le combla de réponses vagues, d'où il ressortait simplement que La Raison était un sobriquet qu'il avait pris en s'engageant comme volontaire en 1789; il avait gagné chacun de ses grades sur les champs de bataille; il avait été blessé; il venait achever à Paris son congé de convalescence, et on avait mis à sa disposition la maison voisine appartenant à des amis de sa famille. Il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose.

Bientôt les deux jeunes filles s'enhardirent et prirent part à la conversation. On rappela les souvenirs du siège de Landrecies. On parla des fêtes de Paris, des spectacles, d'une promenade champêtre, projetée aux Prés-Saint-Gervais pour le prochain décadi, qui

était justement consacré aux Parcs. Puis il fallait se préparer aux repas publics et fraternels qui devaient commencer le 18 messidor. On attendait pour le surlendemain tridi, 3 messidor, un beau et important discours de Maximilien Robespierre aux Jacobins; Éléonore Duplay l'avait annoncé et on comptait y assister. La dernière assemblée générale de la section du Bonnet-Rouge, qui avait eu lieu le quintidi de la troisième semaine de prairial, avait été fort intéressante. Piccini, l'un des membres du Comité Révolutionnaire et bon musicien, avait rendu compte, dans son patois italien, des figures ridicules que faisaient les cent quarante suspects ou suspectes entassés dans la caserne des ci-devant gardes-françaises de la rue de Sèvres. Cela avait été très réjouissant. Dubois-Joli raconta que le coiffeur Lubin, président du Conseil général de la Commune de Paris, avait inauguré de chanter chaque soir, avec tous les conseillers, le *Ça ira*, entre chacune des discussions, et que le public des tribunes en était ravi. Il y faudrait aller. La sans-culottide en cinq actes, intitulée *la Réunion du 10 août* et jouée à l'Opéra-National, était extrêmement intéressante, ainsi que les *Mœurs du libertinage ou de l'ancien régime*, comédie jouée au théâtre de la République, rue de la Loi, avec Talma et Dugazon. On attendait avec impatience la première représentation du *Mariage civique*, au Théâtre-Lyrique des Amis de la Patrie, rue ci-devant Louvois. Mais, pour prendre patience, ce serait un aimable projet d'aller au théâtre du Lycée-des-Arts, jardin

Égalité, voir la plus amusante pantomime : les *Capucins aux frontières.*

Le commandant écoutait, ajoutant quelques réflexions doucement et gracieusement graves aux paroles des deux jeunes filles, ou donnait la réplique au vertueux Dubois qui ne manquait pas l'occasion de placer quelques citations. Émilie avait peu à peu repris son sang-froid et elle laissait un libre cours à ses idées vives, originales, impertinentes et caustiques. Lise avait retrouvé son doux et joyeux sourire d'enfant, et elle joignait aux folles saillies de sa cousine ses remarques tantôt délicatement naïves, tantôt enthousiastes. Les manières du commandant avec les deux compagnes étaient polies et cordiales, mais il gardait une sorte de réserve qui excitait la verve d'Émilie tout en lui troublant un peu le cœur.

La conversation fut interrompue par un grand bruit qui se fit au dehors, un bruit de coups de pied donnés dans la porte, avec accompagnement de cris obscènes, de jurements et de malédictions. En entendant ces cris obscènes, le commandant rougit et jeta un coup d'œil vers les deux jeunes filles. Émilie le regardait en souriant, Lise considérait la terre en rêvant. Il était évident que ces paroles cyniques, qui l'avaient fait rougir pour elles, n'avaient pas frappé leur attention. Elles y étaient habituées. Il serra les lèvres. Une pensée vague traversa son cerveau ébloui des grandeurs de la Révolution. Il se demandait ce que c'était que cette société où les plus pures et les plus délicates jeunes filles écoutaient tranquillement

des paroles ordurières que n'eussent pas toujours entendues sans protester les harengères de l'Ancien Régime. Mais il chassa promptement cette réflexion blasphématoire, en se disant que les mots changeaient de signification et d'expression selon les temps et les circonstances.

L'officieuse courut vite ouvrir la porte. Neuf individus débraillés, malpropres, quelques-uns déguenillés, tous uniformément vêtus de sabots, du pantalon court, de la carmagnole et du bonnet rouge entrèrent dans le jardin.

Un dixième suivait. Celui-là était plus propre; une petite perruque noire, à la jacobite, comme on disait alors, paraissait sous le bonnet rouge, au lieu des longs cheveux emmêlés que portaient les autres; une longue houppelande en drap léger remplaçait la carmagnole, et ni son linge ni ses habits ne présentaient ces taches, ces déchirures dont ses compagnons paraissaient fiers. Il avait l'air doucereux, sournois, poli, souriant, quand la plupart des autres arrivants montraient une physionomie sombre et dure, dont l'insolence essayait évidemment de cacher la bassesse naturelle.

Trois d'entre eux exagéraient cette physionomie jusqu'à l'air féroce. Deux laissaient voir dans le regard quelque chose d'effaré, dans toute l'habitude du corps une sorte de contrainte indicatrice de gens suivant, par lâcheté ou par intérêt, un mouvement qui ne leur est pas naturel. Dans tous les autres on voyait la marque de la bassesse triomphante, de la méchanceté

débordée, et cette infatuation de soi-même, à la fois grotesque et redoutable, que prennent les ignorants, les imbéciles et les brutaux, quand les circonstances leur donnent le droit de juger et de régir.

— C'est le Comité Révolutionnaire de la section! s'écria l'officieuse.

Le commandant fit un geste. Il se sentait le cœur serré par une impression analogue à celle qui avait pour un instant étreint l'âme d'Émilie quand elle avait cru voir que le premier regard du bien-aimé se portait sur sa compagne. C'était un désenchantement poignant, une amère désillusion.

Quoi! c'était là un de ces illustres Comités Révolutionnaires de la capitale auxquels les enthousiastes patriotes de province et des armées attribuaient et la naissance de la République et la marche vigoureuse de la Révolution! C'étaient là les chefs naturels, les représentants éminents de cette noble et héroïque population parisienne qui avait procuré la ruine de l'Ancien Régime, la grande et admirable régénération de la France!

Il se dit qu'après tout les habits sont peu de chose, les physionomies trompeuses; que c'était un sentiment civique qui, au milieu des malheurs de la patrie et de la pauvreté de la République, avait poussé ces braves gens à se vêtir avec une excessive simplicité. Il est vrai que ces taches immondes et ses déchirures béantes n'avaient rien à voir avec le civisme. Mais on ne pouvait pas demander une juste mesure à d'honnêtes citoyens dont le mérite justement consistait à

n'être pas de vils et plats courtisans. Il se tourna vers le juge de paix.

Cette fois le coup fut plus fort. Le vertueux Dubois avait été transformé instantanément, comme par un de ces enchantements des contes arabes. Une expression mielleuse avait remplacé son air imposant, un sourire approbateur et trivial était à demeure sur ses lèvres, son regard grave et digne devenait humble, soumis, presque hébété. Les épaules s'étaient courbées, le cou avançait sur la poitrine et ses reins mêmes s'étaient affaissés au point qu'il paraissait avoir un demi-pied de mains.

La Raison n'eut pas le temps de chercher les causes et les excuses de cette transformation. Un des commissaires, celui qu'il avait vu le matin même à la porte de la section, et qui était, avons-nous dit, Ballière, le président du Comité, s'avança vers le commandant en lui jetant un regard sombre. Mais l'homme à la houppelande propre, à la face sournoise, s'écria :

— Où vas-tu, citoyen président? Allons, à notre affaire.

— C'est vrai, dit Ballière en grommelant ; d'ailleurs, je le retrouverai, ce militaire insolent, bâtardé de muscadin. Et puis, citoyen juge de paix, sais-tu que tu t'enfermes comme un conspirateur?

— Laissons ça, dit brusquement le plus jeune de la bande, lequel portait un bouquet. Sais-tu que tu nous embêtes pas mal, c'est moi qui te le dis, président, moi Requain, vidangeur, pas aristocrate, je m'imagine. A la besogne.

— C'est bon ! répondit le sombre Ballière. Il paraît, citoyen juge de paix, que le Comité de Sûreté générale a des bontés pour toi. Alors le Comité Révolutionnaire de la Section a décidé de venir te voir à l'occasion de la fête de ta fille, qui est, en effet, une jolie citoyenne et bien aimée dans la section...

— Pour ses charmes naturels qui la font ressembler à Hébé dans sa fraîcheur et qui lui donnent les Ris et les Grâces pour compagnons de jeux, dit en l'interrompant le vieillard en houppelande.

— Pour ses jolies chansons, dit Requain, qui donnent du cœur à la besogne. Pas mijaurée avec ça.

— Non, non, riposta rudement Ballière, c'est pour la pureté de son civisme, qui lui permet de se sacrifier, si jamais l'occasion s'en présente, pour la patrie, pour l'égalité et pour cette Section qui est la Montagne du quartier et le sanctuaire auguste du sans-culottisme.

— Citoyens commissaires, répondit le juge de paix, hommes vertueux et purs, dont le souffle généreux purifie ces quartiers voués au fanatisme impur et hébétés par ces hordes d'esclaves superbes et frivoles, par ces courtisans, vils séïdes des brigands couronnés, et à qui leur parure et leur faste cachent leur bassesse ; oui, sans doute, citoyens respectables, — et j'espère que la sainte égalité me permettra de le dire, — j'ai désiré que la voix de mes concitoyens me désignât comme un sage occupé du bonheur des hommes, employant sa vie à répandre les bienfaits et les bons exemples. Mais c'est pour moi un jour faste, *albo*

notanda, hum ! que celui où j'apprends que le grand, l'auguste Comité de Sûreté générale qui maintient la France entière dans les voies admirables de la régénération, a daigné connaître mon nom et témoigner sa satisfaction. Que pourrait être l'enthousiasme d'un vil courtisan du despotisme, applaudi par un bas et infâme scélérat comme le tyran Louis le Quatorzième, à côté du délire que doit inspirer à un patriote vertueux et sensible l'encouragement que lui donnent les paroles sacrées des Vadier, des Amar, des Voulland, des Élie Lacoste, des Dubarran et des autres piliers de la République ? Qui ne sacrifierait son sang ? Pour moi, je suis prêt à donner tout le mien.

— Bah ! s'écria Ballière, ce n'est pas ça. Ce n'est pas ton sang, mais ta fille qu'on te demandera.

La Raison tressaillit. Mais Requain interrompit le président.

— Tu bats la breloque, citoyen président. Il ne s'agit pas de ça. A la besogne. C'est Requain qui le dit, vidangeur, pas aristocrate, hé ! je te défie de le dire. Nous avons dit qu'on offrirait un bouquet à la citoyenne, et le bouquet le voilà.

— Oui ; mais si le Comité avait envie de marier ta fille selon ses goûts à lui, Comité de Sûreté, qu'est-ce que tu dirais, citoyen juge de paix ? demanda Ballière.

— Brutus a donné son fils pour Rome, répondit sentencieusement le vertueux Dubois. Quel est le Français qui ne donnerait pas sa fille pour la France républicaine ? J'invoque les mânes de ces deux martyrs

sous l'égide desquels j'ai placé mes lares ! Qu'ils répondent si le citoyen Dubois-Joli, auquel la voix de la patrie a accordé le titre de vertueux, est incapable de sacrifier son enfant chérie aux volontés des pères de la patrie, notre mère !

— Et vous, jeune citoyenne ? dit Ballière en tournant son regard méchant vers Lise.

Celle-ci rougit légèrement, ses regards se dirigèrent furtivement vers le commandant qui la dévorait des yeux, elle serra ses mignonnes lèvres.

— Répondez affirmativement, lui dit une voix basse et haletante à côté d'elle.

Lise se retourna et vit La Bussière qui venait d'arriver et s'était approché d'elle sans bruit. Il avait l'air si effaré, ses prunelles, toujours si riantes, étaient animées d'un tel sentiment d'exaltation et d'angoisse qu'elle resta un instant stupéfaite. Puis elle fit de la tête un signe muet d'acquiescement aux paroles de Ballière.

— Tu ne parais pas éprouver un délire sans bornes pour les représentants d'un peuple souverain qui s'est levé tout entier pour la démocratie, jeune citoyenne ?

— Ce n'est point le délire, mais le devoir qui nous fait obéir aux volontés d'un père chéri, répondit-elle avec son sourire gracieux.

— Ça, c'est bien dit, s'écria Requain ; je m'en souviendrai. Mais à la besogne. Voilà le bouquet que le Comité du Bonnet-Rouge t'offre à l'aide de mes mains ravies, jeune objet enchanteur. Je ne me sou-

viens plus, du reste que tu m'as appris, père Piget, conclut-il. Il y avait encore une jeune vierge et des habitants des airs qui chantent sous la feuillée, et puis Rossignolet du bois joli. Et c'est tout.

Le commandant avait tiré La Bussière à l'écart.

— Me permettez-vous de vous demander, citoyen, pour quelle raison vous avez conseillé à... Mlle Lise de donner son acquiescement à cette étrange déclaration de son père ?

— Ah! dit La Bussière, d'une voix dont il essayait de dominer l'ardeur et avec un regard fiévreux, vous vous êtes trouvé parfois peut-être seul, sans pouvoir appeler au secours, entre des ennemis armés qui vous menaçaient. Eh bien ! vous frappiez sur le plus près, sans songer à ceux qui arrivaient à droite, à gauche et derrière. Moi, je frappe au hasard et je pare au plus prochain danger. Peut-être en créerai-je par là de nouveaux, mais c'est beaucoup de gagner un jour par ce temps-ci.

La Raison le regardait avec surprise.

— Tenez commandant, vous vous croyez bien en sûreté. Vous vous dites : Je suis un vaillant soldat, un franc républicain, un ami, peut-être un parent de quelque Montagnard. Eh bien ! je suis sûr que vous avez été dénoncé à la Section. J'ai vu venir une demi-douzaine de sectionnaires armés, je les ai entendus parler entre eux. Ils se dirigeaient vers cette porte, je jure que c'est pour vous arrêter.

— Moi? allons donc! répliqua dédaigneusement l'officier. Et pourquoi ?

— Peut-être votre visage a-t-il déplu à quelque canonnier. Cela n'est-il pas un crime suffisant ?

La Raison s'avança rapidement vers la porte.

— On ne passe pas. C'est bien notre homme, dit un porte-pique en croisant son arme contre le commandant.

La Bussière avait rejoint La Raison.

— Eh bien ! ne faut-il pas parer au plus pressé ? Je vais vous retirer de ce guêpier. Car je vous assure que nulle puissance ne vous empêcherait de passer au moins vingt-quatre heures à la geôle de la Section. Laissez-moi faire. Ne me démentez pas, je vous en supplie.

La Raison sourit en haussant les épaules.

— Soit. Je ne veux pas être forcé de quitter, même pour une heure, cette aimable compagnie.

Ils se rapprochèrent du groupe au moment où Requain achevait une chanson d'amour parsemée de quelques équivoques obscènes, et où l'on insistait pour faire chanter à Lise quelque belle chanson patriotique comme le *Ça ira*. Car, disait Ballière, la *Marseillaise* puait le feuillantisme, le pédantisme et l'indulgentisme. Sur l'ordre de son père, Lise commença l'inepte chant.

— Mais ce n'est pas tout ça, s'écria Requain, j'ai le droit d'embrasser la citoyenne, et j'en veux moi. C'est un droit naturel.

— Pour tout le Comité, crièrent quelques voix.

— L'histoire nous apprend qu'une de ces exécrables femelles qui précédèrent la Louve autrichienne sur le

trône du despotisme des rois, dit avec sa même austérité sentencieuse le vertueux Dubois, embrassa un poète qui dormait. Est-ce que de bons sans-culottes ne sont pas à mille lieues au-dessus d'un poète de ces temps barbares ! Est-ce qu'une bonne citoyenne Montagnarde peut montrer moins de grâce que la femme d'un despote !

Lise avança modestement le front, tandis que le commandant rougissait et serrait les lèvres.

— A ton tour, maintenant, belle citoyenne, dit à Émilie le galant Requain, pendant que nous y sommes.

— Mais, je n'y suis pas, moi, répondit en souriant la belle Émilie. Ce n'est pas ma fête. Je ne sais pas si c'est une idée d'Ancien Régime, mais je me suis promis de n'embrasser jamais que mon ami.

Pendant ce temps, La Bussière s'était approché de l'homme à la houppelande propre, Piget-Villars, le secrétaire du Comité, et il lui avait dit à mi-voix :

— C'est bien funeste quand de sages républicains sont dirigés par des imbéciles. Tu connais Ballière. Je sais ce que tu en penses au fond de toi. Ne dis rien. Je ne suis pas pour rien employé du Comité de Salut public. Eh bien ! Ballière est en train de faire un pas de clerc avec son insolence brutale. Tu vois, je te parle franchement, parce que je possède tes secrets. Il jette des regards injurieux à ce jeune militaire. Il ignore, le pauvre sot, que c'est le fils naturel de l'*Homme aux soixante ans de vertus*, du sage Vadier, le plus influent des commissaires de la Sûreté générale. Vadier

n'aime pas qu'on lui en parle. Mais tu sais comme on aime ces enfants de la veille. Ça va retomber sur le Comité du Bonnet-Rouge, qui n'est pas déjà en bonne odeur et qui a toujours flairé l'hébertisme.

Piget pâlit et courut vers Ballière. Il lui parla tout bas. Celui-ci, après être resté un instant comme interdit, se précipita vers la porte. Il donna un ordre aux sectionnaires qui s'éloignèrent, et il revint pour entendre le juge de paix qui engageait les vertueux citoyens à entrer un instant pour boire un verre de vin à la santé de la sainte Montagne.

— C'est égal, dit Ballière en passant à côté d'Émilie, tous les représentants ne sont pas immortels, citoyenne Crassus. Et il y en a eu de plus fières que toi qui ont mis le nez à la petite fenêtre, tandis que leurs auteurs faisaient le saut de carpe.

Malgré sa morgue naturelle, Emilie n'osa rien répondre. Elle suivit même — pour faire pardonner sa fierté — Lise qui la supplia de l'accompagner et qui, obéissant à son père, allait verser à boire aux vertueux sans-culottes.

La Raison était resté stupéfait. Il jeta un regard vraiment anxieux à La Bussière qui était demeuré seul avec lui dans le jardin.

— Voilà donc un de ces illustres Comités Révolutionnaires ?

— Non, dit en souriant La Bussière, — car en cette nature hardie et joyeuse, les idées sombres n'avaient pas de durée, — ce n'est pas un, ce sont tous les Comités Révolutionnaires. Au diable la prudence. J'ai

le cœur gros, l'esprit plein, le cerveau exaspéré. Je perds pied. Je cours à l'aventure dans les ténèbres. Peut-être me dénoncerez-vous. Ne protestez pas. Si vous ne le faites, vous manquerez à tous vos devoirs de bon républicain. Vous savez bien que le mot vertueux veut dire espion, et le mot pur, délateur. Mais qu'importe! Je suis las. Je veux dire la vérité. Une fois en deux ans! Ce n'est pas trop. Ceux qui sont là représentent toute la France gouvernementale. Voulez-vous le portrait de ces grands notables de la classe gouvernante? Les deux derniers que vous avez vus s'avancer en dodelinant, ce sont les meilleurs de la troupe ; ils représentent le patriotisme... par l'ivrognerie, c'est Lebrun, gendarme cassé pour lâcheté, et Luthun, devenu commissionnaire, après avoir été chassé comme voleur par tous les maîtres charrons où il a travaillé. Les trois qui les précèdent sont Piccini, un musicien italien, Tosy, un Autrichien, ex-cocher de la duchesse de Fleury, Parrault, Suisse, un ex-portier ; ils représentent le patriotisme française... des peuples voisins. Devant eux, vous avez vu deux individus qui se donnent le bras, comme si deux poltronneries pouvaient faire un courage, ce sont deux petits bourgeois, Thaer, marchand vinaigrier, et Daire, marchand chandelier : ils représentent le patriotisme de la peur, ils espèrent qu'en poussant leurs voisins à l'échafaud, la guillotine les épargnera. Ils sont précédés par un sans-culotte solitaire, c'est Vernay, ex-cocher du comte de Provence; il représente le patriotisme de la vanité : il voudrait

exterminer tous ceux qui l'ont connu cocher. Ballière, le président, qui a été cocher, lui aussi, d'un officier des gardes-suisses, ne craint pas qu'on le sache ; il représente le patriotisme de la férocité, il veut tuer parce qu'il aime ça. Le secrétaire, Piget-Villars, est un ex-notaire, chassé de sa compagnie pour ses escroqueries ; il représente le patriotisme de la coquinerie : il est terroriste, parce que parmi les terroristes les gredins ne sont pas mal notés. Dame, on a vu bien des corporations qui renfermaient des misérables. Mais, dans les Comités Révolutionnaires, ils le sont tous à l'excès. Ils entrent dans le sans-culottisme parce qu'ils sont méprisables ; et la loi de l'ignominie est tellement obligatoire dans le Jacobinisme que tous s'efforcent d'être aussi féroces que Ballière qui est un anthropophage, et aussi rapaces que Vernay qui est un usurier. Voilà tout. Je vous ai livré ma tête. Cette démocratie a tellement avili la France que bien des faces aussi fières que la vôtre ne cachent que des délateurs. Au moins, je suis soulagé. D'ailleurs, je suis fatigué de vivre. Je ne vous en voudrai pas de me livrer.

Il s'assit tranquillement sur un banc en murmurant :

— Pauvre Rossignolet !

Le commandant était tombé sur un siège et gardait son front dans les mains. Quand il releva la tête, un long temps s'était passé. Sa physionomie avait repris son calme ordinaire.

— Il a bien fallu prendre les ouvriers parmi les

6.
100142

gens de bonne volonté, dit-il, dans les classes ignorantes et grossières, puisque la grande bourgeoisie, le clergé et l'aristocratie se faisaient ennemis du peuple. Mais il y a bien des patriotes purs et sincères comme moi, des patriotes sages et vénérés comme Dubois-Joli, des patriotes charmantes, dévouées, enthousiastes comme Mlle Lise. Puis il y a la Convention, la Montagne, les Comités, Saint-Just, Robespierre, qui représentent la vérité, la probité, la justice, la grandeur, l'amour élevé, délicat et désintéressé de la démocratie française. Quant à vous trahir, je n'y saurais songer. Je veux être votre ami en tout ce qui ne saurait préjudicier à la République. Voici ces... gens-là qui reviennent. Dites-moi, je vous en prie, si, comme vous me l'avez fait supposer ce matin, je dois voir en vous le fiancé de Mlle Lise.

Charles fit un signe de tête affirmatif. Le commandant se détourna : il se sentait rougir. Il se trouva nez à nez avec Piget, qui lui dit à mi-voix, en le saluant humblement :

— Je serai la discrétion même. N'oubliez pas que le Comité du Bonnet-Rouge est à vos ordres. Dites à votre vertueux père que le Comité de Sûreté n'a pas de plus dévoué esclave que Piget, mais que Ballière est un scélérat hébertiste.

Il s'éloigna en voyant Ballière s'approcher. Celui-ci saisit la main du commandant :

— Je t'avais mal jugé. Je sais que tu es un bon citoyen. Je ne parle pas de ton père. Dis-lui que je vénère la Sûreté générale. Si tu as besoin du Bonnet-

Rouge, je suis là. N'oublie pas de dire au grand Comité que Piget est un scélérat chaumettiste.

— Mais que voulez-vous donc me dire avec mon père ? demanda-t-il d'une voix émue. Qui a pu vous apprendre ?...

— Hé ! ne savons-nous pas bien que tu es le fils d'un... hum ! ça suffit. Il faut que j'aille parler à cet hypocrite de Dubois.

Il s'approcha du juge de paix et lui dit à mi-voix :

— La protection du Comité de Sûreté générale te couvre. Mais écoute : Il faut être plus bête que nature pour vouloir insulter le peuple en lui parlant latin ; c'est lui mettre le nez dans son ignorance. Tu m'as entendu. Suffit.

Dubois avait pâli. Il se retourna tout étourdi et tomba presque dans les bras de Piget, qui lui dit doucement :

— Je vous félicite, instruit et sensible Dubois-Joli, de l'amitié que vous montre le grand Comité. Mais laissez-moi vous donner un conseil pur et patriotique. On remarque que, quand vous êtes avec vos frères les sans-culottes, vous citez moins fréquemment le latin que vous n'en avez l'habitude avec des suspects, des riches, des égoïstes, des honnêtes gens. C'est blessant pour les vertueux patriotes, qui se trouvent insultés par cette démonstration que vous faites de leur ignorance.

Il salua cérémonieusement et quitta le jardin, le dernier de la bande, tandis que le vertueux Dubois regagnait sa maison en levant les bras au ciel.

Le commandant, qui était resté pendant ces quelques minutes en proie à une véritable agitation, parut prendre un parti décisif. Il s'avança vers la belle Émilie :

— Mademoiselle, dit-il avec un sourire qui ne parvenait pourtant pas à chasser les ombres de gravité qui couvraient son beau visage, j'éprouve un extrême désir d'être présenté au citoyen Crassus, votre sage et respectable père. Voulez-vous me permettre de vous demander ce que je dois faire pour cela.

Le visage d'Émilie s'éclaira d'un rayon éblouissant. Elle embrassa le jeune homme d'un regard tout rempli de flammes et qui le fit frissonner d'une émotion intense jusqu'à l'enivrement.

— Le moyen est simple, dit-elle d'une voix haletante. Vous viendrez jusqu'à la porte de notre maison. C'est moi qui vous ouvrirai. Je vous prendrai par la main. Je vous mènerai devant mon père et lui dirai : Mon père vénéré, vous m'avez dit souvent que la Révolution avait été faite pour abolir toutes les hypocrisies, toutes les fourberies, les mensonges de l'étiquette, la fausse réserve, les astucieuses délicatesses et les convenances de l'Ancien Régime ; voici un ami de votre fille. Aimez-le très fort.

— Mon bon Charles, dit Lise en regardant La Bussière avec ses jolis yeux candides qui s'efforçaient de sourire quoiqu'ils eussent envie de pleurer, si tu veux, nous n'attendrons pas l'an prochain pour nous marier.

— Ah ! dit Émilie avec un sourire, en se tournant vers Charles, avez-vous rattrapé Domingo, et savez-vous ce qu'il avait voulu écrire sur ce papier mystérieux ?

— Grâce à l'Être suprême, répondit celui-ci, je l'ai rejoint avant qu'il fût entré chez Nicolas. Quant à ce papier, c'était un poème épique nègre dans lequel il racontait ses impressions de la nuit dernière. Cher Rossignolet mignon, continua-t-il à mi-voix, aime-moi bien, et garde-moi ton cœur quoi qu'il arrive, car je prévois qu'il va arriver de tristes choses.

DEUXIÈME PARTIE

LES FILLES SANS DIEU

I

UNE SÉANCE DE LA CONVENTION.

Lise et Émilie, accompagnées par le commandant La Raison, avaient quitté la maison un peu avant deux heures, se dirigeant vers le Palais-National, où se tenait la Convention. Ils s'y rendaient à pied, car les voitures étaient rares alors, et ce n'était jamais sans courir quelque danger de suspicion, d'injures, de lapidation ou d'arrestation, qu'on s'aventurait en carrosse ou en fiacre dans les rues de Paris.

Émilie, avec ses instincts impérieux et ardents de créole et d'enfant gâtée, n'était pas absolument enthousiaste de la démocratie *canaillante* qui régnait. Elle appréciait fort, sans doute, la liberté d'allures que la Révolution accordait aux jeunes femmes, et surtout

la situation prépondérante qu'elle donnait, dans la société parisienne, aux filles des riches sans-culottes. Elle se trouvait dans une position analogue à celle que l'Ancien Régime attribuait aux princesses du sang royal. Néanmoins, même pour elle, fille de Montagnard et de Jacobin, que de privations, de précautions!

En ce moment, tout cela avait disparu, et elle chantait, au fond de son cœur, avec le plus sincère enthousiasme, un hymne à la démocratie, justement parce que celle-ci avait déclaré les voitures suspectes d'aristocratie. En marchant, Émilie pouvait s'appuyer sur le bras du commandant. Lise trouvait même qu'elle s'y appuyait plus qu'il n'était nécessaire. Mais Rossignolet était surtout frappée de cet éclat joyeusement rayonnant qui continuait de pétiller dans les prunelles si souvent sèches de sa compagne ; elle admirait surtout cette rougeur charmante qui parcourait vivement les joues pâles de sa cousine et disparaissait brusquement pour revenir aussi ravissante et aussi fugitive. On eût dit que le cœur d'Émilie rappelait, à chaque minute, par une étreinte nouvelle, à la belle créole, la continuité d'un bonheur si grand qu'elle en voulait toujours douter. Combien de fois, depuis deux mois, n'avait-elle pas rêvé, — sans jamais supposer que cela pût arriver, — qu'elle appuyerait ainsi son bras sur le bras du jeune officier, et qu'elle laisserait, comme par hasard, sa main glisser sur sa main, son épaule frôler la sienne, et qu'elle lui raconterait ainsi comment, depuis tant de jours, il était l'objet unique de ses pensées et de ses rêves!

Le commandant sentait-il cette étreinte ? Voyait-il cette adorable rougeur ? Était-il de ces hommes réfléchis qui cherchent le bonheur au delà de l'heure présente ? De ces hommes délicats et fins qui aiment à gagner laborieusement la félicité et qui la trouvent suspecte et malsaine quand elle vous appelle d'un sourire effronté ? Il restait toujours attentif, mais réservé. Lise s'en étonnait, car elle trouvait son amie merveilleusement embellie par ces effluves de la passion. Cette passion même était si communicative en son ardeur, que Rossignolet sentait la rougeur envahir ses propres joues ; et son cœur tout naïf battait comme à l'annonce d'une révélation.

Elle marchait à côté d'Émilie.

La Bussière était parti tout lestement, en lui redisant tout bas de ne pas s'étonner s'il était quelque temps sans la voir. Requain, le galant vidangeur, voyant Lise sans homme, comme il dit, et constatant, avec force clignements d'yeux, que la citoyenne Crassus avait déjà saisi le bras du jeune cadet de Mars, avait offert le sien à la citoyenne Dubois-Joli. Lise, sur un signe de son vertueux père, avait accepté le compagnon.

Mais il était aussi rapace que tendre. Quand il passa devant la Section, au coin de la Croix-Rouge, il se rappela qu'il avait à aller poser les scellés chez un riche marchand de vins, rue de la Chaise, près de l'hospice des Teigneux. Or, dit-il avec un nouveau clignement d'yeux, comme il avait été obligé de négliger son état pour servir la patrie et la Section, il

fallait bien vivre, et chacun savait ce que c'était que poser les scellés chez un riche conspirateur.

Il quitta donc Lise, en voulant prendre un nouveau baiser. La jeune fille hésitait. La Raison dit brusquement qu'on n'avait pas de temps à perdre. Requain, étonné de rencontrer quelqu'un qui parût vouloir lui résister, appela Renaud, happe-chair du Comité, pour arrêter l'insolent soldat. Ce fut Piget qui vint.

— C'est ce scélérat de fayettiste, criait Requain, qui a l'insolence de manquer au Comité en ma personne. Allons, vite à la geôle de la Section ; demain, devant Trinchard, à la Commission populaire du Muséum ; et après-demain, vil prétorien, tu monteras sur Madame.

La Raison le regardait avec un étonnement qui hésitait entre la colère et le mépris. Piget s'approcha du commissaire-vidangeur et lui dit tout bas en goguenardant :

— C'est toi qui y regarderas par la petite fenêtre, bon nigaud. Si c'était un simple commandant, même un général, ça ne ferait pas un pli ; si c'était même un Conventionnel, même peut-être un Montagnard, je te dirais : On pourra voir. Mais c'est le fils d'un membre du Comité de Sûreté générale.

Il rentra en ricanant, tandis que Requain se précipitait vers l'officier et le pressait dans ses bras en lui disant, d'une voix conciliante :

— Allons, c'est fini. Tu comprends bien, citoyen commandant, que te voyant si bien vêtu, je ne pouvais pas croire à ton civisme. Puis, tu sais, les soldats,

c'est le danger, le grand danger pour la République et l'ennemi naturel de la démocratie. Allons c'est tout. Je ne pouvais pas savoir qu'il te les fallait toutes les deux à la fois, ces belles citoyennes. Mais c'est pas pour te tourmenter. Nage toujours. A la besogne. Recommande-moi à ton vénérable auteur. A la besogne. Hein !

Il cligna de l'œil, avec un sourire des plus encourageants et des plus cyniques. La Raison avait continué son chemin, en s'étonnant de voir qu'aucune de ses deux compagnes n'eût rougi aux grossières allusions du gracieux commissaire. Il ignorait encore que la Révolution avait aboli la délicatesse, et que les refrains obscènes remplissaient tous les échos, comme les devises grossières et les dessins ignobles tapissaient toutes les murailles.

Émilie avait bien entendu le drôle, et son cœur avait tressailli à ces mots : « Il te les faut toutes deux. » Mais ce cœur, quoiqu'il fût assez fou de jalousie pour que cette vague et inepte parole le pût troubler, était, en ce moment, trop rempli de l'enthousiasme d'amour pour s'arrêter à une triste pensée. Elle continua sa route, au bras de son ami, enveloppée comme une déesse de Virgile, de ce nuage, pour elle brillant et parfumé, qui l'empêchait de sentir l'étreinte de la vie; et joyeuse, légère, silencieuse, elle glissait sur terre à l'aide de ces ailes, dont parle Pétrarque, « qu'Amour met aux pieds et aux cœurs, et qui vous font marcher comme si l'on montait au troisième ciel. »

Elle ne dit qu'une seule phrase pendant tout le chemin. Elle appuya plus doucement sa main sur le poignet du jeune officier, fixa sur lui, pendant une seconde, ses prunelles noires qui éclataient de bonheur et de tendresse, en rappelant les cosses brunes des bourgeons qui se brisent au printemps pour laisser saillir la fleur nouvelle, puis elle lui dit à voix presque basse :

— Je ne sais pas encore votre nom ?

Le commandant fit un geste brusque et lui répondit avec quelque hésitation :

— Mais on me nomme La Raison.

— Ah ! ce nom-là, c'est le nom pour tout le monde, pour toutes les lèvres. Mais l'autre, celui qui était sous l'Ancien Régime, sous le règne des préjugés et de la superstition, le nom de baptême ?

— Bernard-Émile.

— Émile, répéta-t-elle en rougissant ; vous voyez !

Elle le regarda encore avec une fixité si ardente que, presque malgré lui, il ferma les paupières.

Lise les considérait tous deux avec une curiosité naïve, qui avait pourtant quelque chose d'inquiet.

Bernard-Émile sourit, tant il y avait de candeur effarée dans les yeux éveillés de Rossignolet.

Nos trois personnages arrivèrent bientôt aux Tuileries. Domingo les attendait à la porte de la Salle des Machines, à droite du Pavillon de l'Horloge, porte d'entrée de la Salle de Spectacle, où la Convention tenait ses séances. Le nègre avait une physionomie retournée qui fit rire Émilie.

— Tu as vu le sorcier? lui dit-elle.

Domingo ouvrit plus grands encore ses yeux blancs. Il fit un signe affirmatif; puis il dit brusquement :

— Vous en retard. Citoyen Crassus vouloir parler à la séance, et vouloir vous admirer li et son éloquence. Venir vite, tribune diplomatique.

C'était alors, en effet, de toutes ces tribunes qui pouvaient contenir plusieurs milliers de spectateurs, la seule qui ne fût pas envahie par le public. Comme la Révolution avait mis la France au ban de l'humanité, et que le corps diplomatique accrédité auprès du gouvernement comprenait uniquement les ministres de Genève et des États-Unis, les principaux Montagnards et les Comités disposaient de cette tribune. Robespierre qui, avons-nous dit, achevait ce jour-là sa présidence de quinzaine, avait mis trois places à la disposition d'Éléonore Duplay et de ses deux compagnes.

Le commandant les quitta. Il devait aller prendre rang dans le large couloir qui divisait en deux l'amphithéâtre où siégeaient les députés. Au bout de ce couloir, dans la salle même, en face du siège du président et de la tribune des orateurs, se trouvait une barrière, *la Barre*, derrière laquelle les pétitionnaires, les motionnaires, les personnages appelés devant la Convention, à n'importe quel titre, se tenaient jusqu'à ce que leur tour de parler fût venu.

De là, on voyait parfaitement toutes les parties de la salle, au centre de laquelle on se trouvait. Le cœur du jeune et enthousiaste soldat battait vivement quand

il entra dans ce lieu, pour lui, vénérable et sacré, « le Temple du Génie de la Patrie », au milieu de cet illustre aréopage qui représentait la grandeur révolutionnaire, dirigeait les destinées de la France et était la quintessence de la souveraineté nationale, infaillible et divine. Sénat, à ses yeux, plus puissant, plus noble, plus illustre, plus saint que le Sénat romain, dans la vénération duquel l'Université avait élevé toutes les générations depuis des siècles !

Quand il fut arrivé à la barre et qu'il eut jeté un regard pieux autour de lui, il pâlit. Il fut obligé de s'appuyer contre un des gradins. Il lui sembla qu'on venait de lui faire dans l'âme un trou par lequel cette âme allait s'envoler. Quelques grosses larmes roulèrent dans ses paupières ; il se cacha pour un instant derrière un grand et gros homme en blouse grise, qui attendait, comme lui, les *honneurs de la séance.*

C'était là la Convention ! Ces soixante personnages, à la face morne et craintive, qui occupaient les bas gradins ; plus haut, ces vingt individus, la plupart débraillés, le chapeau sur la tête, à la physionomie grossière et hautaine à la fois, qui lançaient des regards de mépris sur les soixante collègues épars, à leurs pieds, dans la *Plaine*, c'était là la Convention, c'était là la *Montagne!* Ce peuple déguenillé, puant, grouillant dans les tribunes ou se promenant dans la salle même, remplissant les couloirs et s'asseyant, les femmes comme les hommes, et quelles femmes et quels hommes ! à côté des députés, cette foule hurlante,

insolente, chantant ou jurant, c'était là la Convention ! c'était là le Peuple !

Il se remit fort vite, car il lui semblait que Robespierre avait, dès l'entrée, fixé sur lui ses regards, au-dessus de ses lunettes bleues qui cachaient mal l'expression aigre, inquiète, défiante et inquisitoriale de ces regards.

Le conventionnel Veau lisait, au nom du Comité des Dépêches et au grand applaudissement des citoyens Vénard et Triboulat, ses chers collègues, un discours pour prouver qu'il faut des romans aux peuples esclaves, mais que les peuples libres n'ont besoin d'autre chose que de l'histoire de leurs propres vertus. Phrase noble qui plaisait singulièrement au citoyen orateur, car il la répétait souvent en l'accompagnant, pour prouver sa thèse, de quelques petites anecdotes sur le culte rendu à Marat et sur les marques de vertueuse haine données par les communes de Montagne-sur-Loing, ou de Montagne-sur-Sorgues, contre le fanatisme. Après avoir, à l'aide de ces illustres exemples, montré comment le récit des vertus révolutionnaires était destiné à remplacer toute littérature, le même Veau, d'Indre-et-Loire, aux applaudissements combinés du même Vénard, de Seine-et-Oise, et du même Triboulat, du Tarn, annonça que le citoyen Crassus (qui n'avait pas encore affronté la tribune) l'avait chargé de raconter, pour démontrer surabondamment l'inutilité des romans, que Pierre Pichard, de Dourdan, avait fourni un cheval, en re... fu...sant l'indemnité ! que la citoyenne Lecoq, de

Septeuil, avait déposé sur l'autel de la patrie les « bijoux dont les femmes se faisaient un stupide ornement » ; que le citoyen Pasquier, à Rocher-les-Pins, avait changé ses souliers neufs contre les vieux souliers d'un voiturier requis pour le service des subsistances. C'était là l'éloquence républicaine ! C'était là la Convention.

La Raison était absolument anéanti. Il croyait assister à quelque étrange mascarade du théâtre de la Foire.

La barre s'ouvrit. Le compagnon en blouse grise entra. C'était un garçon meunier qui ne savait, dit l'orateur, ni lire ni écrire, ni compter ! et qui venait offrir à la Convention une pendule qu'il avait fabriquée d'après le système décimal et « dont la nature avait fait en lui tous les frais. »

Enfin, le commandant fut introduit dans l'enceinte. On le fit monter à côté du président. Les applaudissements qui accueillirent son nom, son titre et l'annonce de sa mission, lui relevèrent le cœur. Il se mit à raconter avec netteté, avec une simplicité qui laissait parfois jaillir l'enthousiasme, l'histoire du siège et de la prise d'Ypres.

Alors la mascarade grotesque s'évanouit. Tous les fronts se relevèrent et s'illuminèrent. La vieille France martiale, chevaleresque, se retrouva au fond de ces âmes avilies par la Terreur. Il sentit que tous les cœurs battaient à l'unisson du sien ; les applaudissements partaient à chaque phrase ; et quand on apporta les drapeaux pris à l'ennemi et qu'il les agita, ce fut un délire de hurlements, de cris, de trépignements, de

chants qui exaltaient jusqu'à l'héroïsme le cerveau d'un grand nombre de ces ignobles sans-culottes. Seulement, il y avait toujours le côté bouffon dont la Révolution ne pouvait se passer. On avait voulu que ce fût Domingo qui apportât les drapeaux, sous le prétexte que ce ci-devant esclave était un symbole vivant de haine contre le despotisme.

Quand La Raison eut terminé, Robespierre lui donna l'accolade officielle et lui dit tout bas :

— Restez toujours du parti du peuple et des amis du peuple, vous irez loin. J'ai songé à votre bonheur, et c'est moi qui ferai votre fortune. Ne l'oubliez jamais.

La séance finie, La Raison chercha à s'esquiver. Il trouva à la porte de la Convention Émilie, Lise et une foule énorme. L'ovation commencée dans la salle continua, avec des clameurs plus fortes, des chants plus effrayants, des étreintes presque étouffantes. Bref, une bande de citoyens, ivres de civisme, à la tête desquels Bernard-Émile reconnut La Bussière, le saisit et le porta en triomphe jusqu'à ce qu'un groupe, au milieu duquel on voyait Robespierre, vînt à passer. Maximilien lança sur la bande un regard sombre, et fixa sur le commandant ses yeux qui avaient quelque chose de menaçant. Il s'approcha et dit à voix haute :

— Il faudrait être un monstre d'ingratitude pour quitter le parti d'un peuple qui sait ainsi récompenser les bien humbles services qu'on lui a rendus, quand on lui doit tout son sang sans mériter la moindre récompense. N'oubliez jamais, citoyen officier, que la

roche Tarpéienne est près du Capitole. C'est assez d'ovations, citoyens. Ne portons pas les espions de Pitt, qui nous environnent sans cesse, à dire aux despotes coalisés que nous n'en pouvons revenir d'être victorieux.

La foule se dissipa. La Bussière se rapprocha plus encore du commandant. Il avait toujours dans les yeux ce quelque chose d'exalté, cette expression d'un parti-pris désespéré qui était saisissant sur sa face joyeuse.

— Nous ne nous reverrons pas si tôt, citoyen commandant, dit-il à voix basse. N'oubliez pas que je vous ai porté en triomphe. Il est vrai que j'ai voulu surtout montrer à Robespierre ma face bien encadrée au milieu des faces populaires et patriotiques. Il est bon de faire croire qu'on a quelques amis parmi les sans-culottes. Vous avez bien entendu ce qu'il vous a dit, le citoyen vertueux, sensible et bienfaisant : « Je suis jaloux de votre triomphe comme de tout triomphe d'autrui. Prenez garde à vous si jamais vous vouliez échapper à ma domination. »

La Bussière s'éloigna, en voyant Lise et Émilie qui approchaient. Celle-ci était véritablement affolée et hors d'elle-même. Éléonore Duplay avait trouvé le commandant admirablement beau, merveilleusement éloquent et fait pour ravir les cœurs et les sens. Le succès que Bernard-Émile venait d'avoir mettait le comble à cette violente sympathie qu'elle avait éprouvée tout d'abord, à cette tendresse ardente qui avait si ardemment succédé à la sympathie. Les applaudis-

sements universels, en accordant sa vanité et son cœur, aussi furieusement passionnés l'un que l'autre, avaient mis le feu à toutes les ardeurs de son âme.

Elle avait oublié toute cette foule qui stationnait aux portes de la Convention et qui les entourait. Ses regards peignaient une admiration sans bornes. Il y eut dans le geste avec lequel elle s'approcha de Bernard et lui saisit le bras une si joyeuse allégresse, une vivacité si emportée, qu'elle rappela à Lise ces images des Incas où l'on voyait les Indiens saisir leur butin.

— Nous voici chez moi, dit-elle quand on arriva rue de Chartres. Mon cher père vous dira tout à l'heure : Vous voici chez vous.

Bernard-Émile, encore enivré par le grand bruit des applaudissements, avait peine à retrouver son sang-froid au milieu de ces mouvements passionnés de la jeune fille. Avec sa nature aimante, mais délicate et réfléchie, il les comprenait plus qu'il ne les appréciait. Il en était aussi étourdi que des clameurs triomphales qui venaient de le saluer. La vue de Paul Crassus, qui se promenait devant la porte et qui salua le jeune officier avec les sourires les plus goguenards, lui rendit le sang-froid, surtout quand il vit le joyeux étourdi se précipiter vers Lise avec les protestations de la plus vive admiration.

Le père d'Émilie les attendait dans un cabinet, orné des éternels portraits de Le Peletier et de Marat, de gravures représentant Barra et Viala, l'exécution de la veuve Capet, la Liberté poursuivant le Fanatisme à coups de torches, enfin d'un grand cadre renfermant

le tableau des Droits de l'homme. Une superbe guillotine en or remplaçait la pendule sur la tablette de la cheminée.

Il était, comme sa fille, ardent et emporté. Avec cela fort habile, il avait su être sans-culotte et millionnaire. A ce dernier titre, il n'était pas ravi d'avoir pour gendre un homme à qui l'on reconnaissait pour tout bien une belle figure, une noble prestance, un généreux caractère et un grand avenir. Mais, quoiqu'il ne manquât pas de résolution, il n'avait pas osé résister à Robespierre quand celui-ci lui avait demandé formellement d'accorder la main de sa fille au commandant La Raison.

D'ailleurs, il était absolument l'esclave de la belle Émilie, et quand celle-ci lui avait dit qu'elle songeait à faire la fortune d'un brave républicain qu'elle adorait, il lui avait répondu avec une grimace, moitié sérieuse, moitié comique :

— Tu sais bien que je te laisserais épouser Domingo s'il te plaisait !

De plus il était, comme tous les démagogues, l'esclave, en même temps que l'exploiteur de l'opinion publique, et tout en connaissant la bassesse, la mobilité des êtres qui venaient d'acclamer le commandant, il n'avait pas échappé à l'enthousiasme.

Il reçut donc Bernard-Émile avec un sentiment de répulsion fort dissimulé sous une apparence cordiale. On causa assez longuement. Paul conta mille folies ; il fit cent allusions aux lauriers de Mars unis aux myrtes de Vénus. Le commandant, toujours poli, gra-

cieux même pour Émilie, ne sortit pas de sa réserve, et ne prononça aucun mot d'où l'on pût inférer qu'il se présentait comme épouseur. Il venait voir un homme à la fille duquel il avait rendu service. Émilie, tout entière à la contemplation de son ami, et suspendue à chacune de ses paroles, ne parut pas remarquer ce que cette réserve pouvait avoir de blessant.

— Citoyen commandant, dit le représentant, quand celui-ci se leva pour prendre congé, vous avez rendu à ma fille bien-aimée et à sa chère cousine Lise Dubois-Joli un service inappréciable. La reconnaissance est la vertu des républicains. Cette maison est à vous. Je dois dire que ma fille chérie a fort apprécié le service rendu et... la façon dont il a été rendu, et comme elle est la maîtresse absolue ici, je crois pouvoir vous assurer que vous y serez bien reçu. Votre couvert sera mis chaque jour, et sans juste cause, il ne vous sera pas permis de manquer au rendez-vous. Émilie se promet de vous faire les honneurs de la capitale. Je n'y vois pas d'inconvénients. La liberté a lui pour tout le monde. Elle a rompu les chaînes de tous les esclaves, des femmes comme des nègres. Nous avons rejeté, comme indignes d'une nation révolutionnaire, ces préjugés d'une morale fanatique, superstitieuse, aristocratique et féodale, qui retenaient les jeunes filles comme des enfants, comme des êtres d'ordre inférieur, dans les lisières des convenances contre-révolutionnaires et du bon ton seigneurial. Ma fille est libre de sortir avec vous autant qu'il lui plaira. Si toutefois elle veut accepter, pen-

dant vos promenades dans les théâtres, les tribunes, les jardins publics, la compagnie de sa cousine Lise et de son cousin Paul, j'espère que les frères et amis ne m'accuseront pas, pour cela, de conseiller à ma fille des précautions indignes d'une républicaine et de vouloir restaurer les mœurs pudiques des honnêtes gens, toujours ennemis de la démocratie.

Paul Crassus déclara qu'il avait pris rendez-vous avec le commandant pour dîner chez Venua. Émilie pria son père de ne pas insister pour garder le citoyen Bernard-Émile à dîner. Elle avait, en effet, ressenti tant d'émotions nouvelles et intenses pendant le cours de cette journée, que son cœur battait à grand bruit. Elle craignait à chaque instant de s'évanouir ; elle ne voulait pas donner cette marque de faiblesse devant son ami. Elle le connaissait si peu ! Peut-être ce guerrier républicain aimait-il les femmes énergiques ? Peut-être la trouverait-il laide au milieu de son évanouissement ?

Mais Bernard-Émile dut promettre, aux instances du père et de la fille, qu'il viendrait, le lendemain et les jours suivants, rue de Chartres. Le Conventionnel lui assura qu'il le considérait comme son hôte.

Quand les deux jeunes gens furent arrivés chez le célèbre restaurateur, dans le salon particulier qu'il mettait à la disposition des patriotes sûrs, — car il ne voulait pas être accusé de protéger les contre-révolutionnaires, et il avait déjà assez de peine à se faire pardonner par les austères sans-culottes la recherche de ses mets, — le jeune lieutenant des gre-

nadiers-gendarmes dit en riant, de son bon rire d'écolier :

— Par la sainte guillotinette, maguingueringon, maguingueringuette, vous avez bien fait d'accepter l'invitation de l'oncle Crassus, car Robespierre vous l'eût fait porter par Fouquier-Tinville. Je ne sais pas pourquoi, — je tâcherai de le savoir, — mais il a mis dans sa tête, et il est obstiné ce dieu de la Révolution, que vous serez l'heureux époux de la belle Émilie. Liberté ou la mort !

Et l'aimable étourdi se mit à chanter la moins ignoble des chansons qui fussent alors à la mode :

L'Amour est un Dieu peu constant,
Mais l'Hymen est toujours charmant,
C'est un vrai sans-culotte.

II

LA PREMIÈRE DÉCADE DE MESSIDOR

Les premiers jours de la première décade de messidor passèrent vite pour nos personnages.

Bernard-Émile, si grave qu'il fût, était encore trop jeune pour avoir perdu tout cet amour de l'aventure, toute cette ardeur insouciante et téméraire contre lesquels l'adolescent le plus réfléchi a tant de peine à lutter. Il se sentait entouré d'un certain mystère. On

lui offrait pour épouse une jeune fille qui paraissait charmante et aimante, trop passionnée peut-être et sans doute bien légère, mais très belle incontestablement, une des plus élégantes et des plus enviables jeunes citoyennes de la capitale, et, de toute façon, une femme dont un époux pouvait être très fier! Pourquoi ne se laisserait-il pas aller à cette agréable aventure? Il est vrai qu'il ne se sentait aucune sympathie pour cette belle fille. Mais pourquoi ne l'observerait-il pas attentivement pendant quelques jours? Il serait toujours assez fort pour résister à cette Armide enchanteresse, assez honnête pour ne jamais dire un mot dont on pût conclure qu'il songeât sérieusement à l'épouser; et quand il aurait pris une meilleure connaissance de cette beauté, à la fois ravissante et effrayante, il lui demanderait sa main ou la quitterait.

Le lendemain de cette première entrevue, Émilie, un peu calmée, malgré une nuit de veille et de douce fièvre, se dit qu'elle avait été hier une amante, mais elle devait songer à être une épouse. Il ne fallait plus faire toutes ces sauvages extravagances d'un cœur follement épris, qui l'avaient peut-être un peu abaissée aux yeux de son fiancé. Enfin elle pensa que si elle continuait à se laisser aller à ce délire, elle deviendrait laide, avec des yeux battus et un teint fané, laide à effrayer Bernard-Émile.

La jeune créole était incapable de cette réserve qu'elle se prêchait. Elle n'avait rien de ce pur et gracieux sentiment de dignité féminine qu'on nomme la

modestie. C'est une qualité que la Révolution avait rangée parmi les hypocrisies de l'esclavage féodal et qui avait dû, comme tout ce qui était délicat, être remplacée par la force, l'ostentation, l'emphase et l'excessif. Toutefois, Émilie commença par mettre plus de modération dans les démonstrations de son amour. Bernard-Émile, moins heurté et obligé à moins de vigilance ou de précautions, devint moins raide. Il n'était pas plus aimant, mais plus galant. Sans jamais s'aventurer au delà du point qu'il avait marqué, il s'abandonnait davantage. La grâce de son sourire éclairait plus souvent son visage austère, et il montrait derrière la gravité de ses réflexions un charme de sincérité, d'enthousiasme qui développait, jusqu'à la folie, la passion d'Émilie.

Cette passion était si intense, ornée de tant d'attraits, si évidemment dévouée ; elle paraissait si profonde et elle se montrait sous tant de formes, parfois touchantes et enivrantes, qu'il eût, sans aucun doute, été vaincu et entraîné par elle dès les premiers jours.

Mais l'esprit du jeune républicain était constamment soustrait aux pensées d'amour. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, secouait son cerveau, troublait ou arrêtait son intelligence. Ce temps était si maudit, qu'un homme, non pas seulement dans la classe des victimes, mais dans le camp même des maîtres et des triomphateurs, ne pouvait aimer en paix sa fiancée. L'angoisse chez les uns, l'exaltation chez les autres, mettaient en fuite les chastes amours,

et ceux qui, comme l'écervelé Crassus, chantaient l'hymen, ne le célébraient si lestement que parce que la Révolution lui avait enlevé sa dignité et qu'elle en avait fait, par le divorce, un développement légal de la débauche.

Toutefois, il y avait dans ces multiples aspects de la passion chez Émilie, dans cette grâce condescendante, mais courtoise, parfois galante de Bernard, un tel développement de chaleur, que le gentil cœur de Lise s'en sentit tout ému. Les regards caressants, les intonations tendres, les sourires enivrants, les fines et passionnées allusions de sa belle cousine, produisaient peut-être plus d'impression sur la fille du vertueux Dubois que sur le jeune officier. Il lui semblait que son âme s'était ouverte comme une rose dont le soleil a fait éclater le bouton.

Elle faisait mille rêves qu'elle n'avait jamais entrevus; elle comprenait mille impressions qui étaient restées vagues jusqu'ici; et tous ces mots amoureux qu'elle avait lus, sans y attacher un sens précis, dans les Almanachs des Muses et les Chansonniers des Grâces, avaient pris maintenant une tournure vivante. Ils lui paraissaient ravissants. Elle dansait chaque matin, en les murmurant sur les rhythmes les plus fous. Chaque matin aussi, elle chantait, dans son jardin, avec une vivacité qu'elle n'avait pas encore montrée, les antiques chansons où revenait le nom de l'oiselet gentil qui lui avait valu son surnom.

La décade s'écoula pour les deux jeunes filles dans une félicité presque parfaite. Car c'est le jeu ordinaire

de l'amour que, là même où il doit devenir le plus sombre, la fièvre des premières heures soit d'une douceur idéale, comme on voit les plus brillantes aurores aux journées de grand orage.

Pendant les sept premiers jours de cette décade, — ou comme on disait alors, de primidi-seigle à septidi-concombre — le temps se passa en fêtes. Bernard-Émile, auquel Paul Crassus se joignait souvent, ne quittait guère ses deux belles protégées. Il les accompagnait partout où l'usage d'alors poussait les bourgeois jacobins et les citoyennes leurs filles à chercher de l'amusement. Elles le menaient à la Convention, à l'assemblée qui avait lieu chaque soir à l'Hôtel de ville, ou aux Jacobins, et le quintidi, à la Section ; au Tribunal Révolutionnaire, aux abords de la Commission Populaire — qui était une récréation nouvelle,— ou sur le passage des charrettes qui, vers cinq heures conduisaient les ennemis du peuple à la guillotine.

Bernard ne surprenait aucun signe de commisération dans les yeux de ses compagnes à l'aspect de ces jeunes filles ou de ces matrones vénérables, de ces infirmes, de ces pauvres paysans, de ces vieillards, que des jurés, des hommes, connus de tout Paris pour être ignobles, condamnaient à mort, rien que sur l'appel de leur nom, avec une iniquité évidente et une violence révoltante. Lise et Émilie paraissaient regarder les charrettes funèbres sans plus d'impression que les exercices du citoyen Franconi, au cirque d'Astley, faubourg du Temple, où l'on se rendait à

cinq heures et demie après le défilé des condamnés.

Elles étaient aussi insouciantes dans les tribunes soit du grand Club, soit de la Municipalité, où l'on étouffait au milieu des odeurs les plus répugnantes, des chansons immondes, des cris cyniques, à côté des plus ignobles drôlesses et des sans-culottes les plus grossiers. Pendant que les Jacobins ou les membres de la Commune débitaient lès inepties les plus effrontément brutales, les plus grotesquement tyranniques, quand le jeune officier, malgré son ardeur patriotique, se sentait humilié, révolté, elles écoutaient patiemment. Jamais, malgré la causticité qu'Émilie montrait dans beaucoup de ses jugements, et la liberté exceptionnelle dont elle prétendait jouir à titre d'amie des Duplay et de fille d'un Montagnard, jamais, malgré la légèreté étourdie du lieutenant des grenadiers-gendarmes, il ne les entendit railler les plus bouffonnes de ces exhibitions du peuple souverain. Jamais non plus, malgré la gracieuse sensibilité que respirait toute sa nature, Lise n'avait dit un mot de protestation contre les plus brutales de ces manifestations.

Il se demandait quelle était cette puissance stupéfiante qui enlevait la vivacité à l'esprit, la bienveillance à l'âme, tout bon sens au cerveau, même leur délicatesse aux organes. Quand une voix, qui venait du fond de sa conscience, essayait de lui dire : cette puissance abrutissante, c'est la Révolution, il ne voulait pas écouter, pas réfléchir. Il croyait qu'il allait devenir

fou et il s'indignait de ce blasphème contre son idole.

Quand il sortait de ces lieux empestés, de ces spectacles cruels, il ne se sentait guère plus heureux, les théâtres irritaient son goût, exaspéraient son esprit lancé sur cette voie d'observation critique. L'Opéra-Comique lui montrait l'*Homme vertueux*, qui était un fantoche; le Théâtre de la République, les *Mœurs de l'ancien régime*, étudiées par un gargotier de banlieue; le Théâtre-Lyrique, la *Matinée républicaine;* le Vaudeville, la *Nourrice républicaine ;* le théâtre de la rue Feydeau, la *Papesse Jeanne;* le théâtre de la Cité, l'*Epoux républicain*. Ici c'est *les Vrais Sans-Culottes ;* là, *les Capucins aux frontières*. Tout cela est grossier, faux, nauséabond, ennuyeux. Il se demandait ce qu'étaient devenus l'art, l'histoire, l'esprit français.

Heureusement, la Révolution n'avait pas supprimé, pour tout le monde, le soleil, le grand air, et elle accordait à quelques-uns de ses favoris le droit d'aller et de venir dans un espace restreint. Une après-midi qu'il passa aux Prés-Saint-Gervais, une visite qu'il fit aux Porcherons, lancèrent dans ses idées un peu d'air pur et de fraîcheur.

Émilie, tout entière à son amour, trouvait charmant ce qui répugnait tant à son ami. Elle ne voyait que lui dans les tribunes fumeuses, elle n'entendait que lui dans ces pièces de théâtre ridicules. Tout lui parlait tendresse, tout enflammait sa passion, tout lui était prétexte pour un sourire amoureux, pour une pression du bras, pour un regard pénétrant. Dans la

charrette même des condamnés, elle trouva une étincelle du feu qui brûlait son âme : elle vit un jeune homme et une jeune fille, elle ne songea pas qu'ils allaient mourir et qu'on les assassinait ; ils se regardaient ; elle crut qu'ils se regardaient tendrement, et elle dit d'une voix émue : qu'ils sont heureux !

Bernard-Emile, troublé par ses pensées inquiètes, goûtait de moins en moins, on le devine, le charme de ce cœur enfiévré. Bientôt même, il succomba à son trouble. Vers la fin de la décade, il se sentit tout assombri.

L'octidi, il ne vint pas au rendez-vous donné la veille, et il envoya ses excuses. Émilie, en recevant ce message, pâlit tellement que Paul qui attendait, assis à côté d'elle, la venue du jeune officier, se sentit fort ému.

— Où vas-tu donc, belle cousine ? demanda-t-il en la voyant se diriger vers la porte.

— Je vais savoir ce qu'il a, répondit-elle d'une voix sèche. Je suis sûre qu'il est malade.

Paul fixa sur elle sa vive prunelle qu'adoucissait une expression de pitié :

— Tu ne sais pas où il est. Tu ne le trouveras pas. Il n'est pas malade. Ecoute-moi, belle cousine. Je suis un étourdi, c'est entendu ; mais je t'aime comme un frère et je vois clair. Cet homme-là ne t'aime pas.

Elle fit un bond, se précipita vers Paul, et, le regardant avec une expression de fureur qui lui fit baisser les yeux, elle s'écria d'une voix rauque :

— Va-t'en ! tu es un méchant et un sot. Va-t'en ! si

tu ne veux pas que je te tue. Tu ne sais ce que tu dis. Va-t'en, va-t'en sans ajouter un mot !

Il s'éloigna, tout effrayé. Mais le coup avait porté. Émilie alla s'enfermer dans sa chambre, où elle resta sombre et réfléchie pendant plusieurs heures. Puis un sourire revint animer son visage.

— Il ne m'aime pas assez, cela est vrai, pensa-t-elle. Mais c'est qu'il ne sait pas combien je l'aime. Je maudis toutes ces hypocrisies du temps du fanatisme qui m'ont retenue jusqu'ici. Ne sont-ce pas ces prêtres dont mon père, dont Robespierre, dont les patriotes les plus zélés ont constaté la scélératesse et détruit l'empire, ne sont-ce pas eux qui prêchaient, quoi donc ? La modestie, la réserve, les convenances. Tout cela n'est-il pas contraire à la sincérité républicaine ? Ne répète-t-on point partout, aux Jacobins, à la Convention, dans tous les journaux, dans tous les théâtres, que c'est la Nature qui a remplacé l'infâme hypocrisie des religions ? Lui, qui est un bon et ferme républicain, hésite à m'aimer parce qu'il me croit encore sous la domination de ces vains préjugés d'Ancien Régime. Eh bien ! je vais lui montrer combien je l'aime.

La pauvre enfant, avec sa nature passionnée, avec son esprit troublé par les déclamations qui, depuis cinq années, résonnaient à ses oreilles, n'avait pas trouvé d'autres raisons pour expliquer la froideur de Bernard. Elle ne savait plus ce que c'était que la dignité, elle ne pouvait plus croire à la vertu. Elle était convaincue, par les théories matérialistes du

Jacobinisme triomphant, qu'on gagne un noble amour par une ignoble faiblesse.

Elle écrivit quelques lignes qu'elle envoya à la demeure du commandant, rue de Sèvres, par Domingo. Elle suppliait Bernard-Émile de venir rue de Chartres le lendemain nonidi. Il la trouverait seule à deux heures. Elle assurait qu'elle avait pris toutes précautions pour avoir avec lui une longue conversation, sans craindre aucun dérangement.

Ce billet dérida l'imagination de Bernard, fort assombrie, nous l'avons dit. Il la sentit tout brusquement allégée et réjouie, non pas, ainsi qu'on pourrait croire, par la perspective de passer quelques heures avec une jeune fille, avec une fiancée très aimante et très belle, mais à la suite d'un raisonnement subtil, assez difficile à formuler et toutefois, pour lui, absolument convaincant : si Émilie avait besoin de lui parler, c'est que tout n'était pas dit; si tout n'était pas dit, c'est qu'il n'était pas engagé avec elle; dès lors, pourquoi se tourmenterait-il à la perspective d'avoir pour épouse une femme dont les idées ardentes et la nature indisciplinée avaient été absolument déchaînées par... Il ne dit pas le mot, sa pensée s'arrêta brusquement, et il rougit en voyant combien il avait été près de reconnaître que c'était la Révolution qui avait surtout corrompu le cerveau de la belle Émilie.

Cette divinité qui tournait à la diablerie; ce culte qui se laissait aller au doute et au blasphème; cette Révolution pour laquelle il avait vécu jusqu'ici et qui

avait été, avec ses grands mots de liberté, de patrie et de fraternité, toute la religion de sa jeunesse, cette Révolution qu'il avait adorée comme le représentant de l'honneur et de la dignité humaine, et qui était elle-même représentée par ce qu'il y avait de plus vil en France ; toute cette série de pensées et d'observations qu'il faisait en ce sens depuis huit jours, c'était la seconde de ses angoisses. Eh bien ! était-il plus fiancé à la démocratie qu'à Émilie Crassus ? Parce qu'il avait donné à l'une quelques années de sa jeunesse, à l'autre quelques heures de sa courtoisie, était-il leur esclave à toujours !

D'ailleurs, maintenant que, dégagé envers Émilie, il était tenu à moins de réserve, il pouvait aller causer librement avec son respectable voisin Dubois-Joli. C'était un des pères, un des docteurs de la Révolution, un homme de grande science et de vertu, un des êtres qui honoraient le plus la démocratie et que la démocratie vénérait le plus. Il irait, dès le lendemain, se confier à lui. Il lui soumettrait ses doutes, ses angoisses, comme un néophyte inquiet qui va confesser ses incertitudes au grand-prêtre de sa religion.

Il releva ses yeux, rendus joyeux par une pensée cachée derrière toutes celles qu'il venait de remuer en un instant, par une pensée très vague et qui lui laissait espérer un tête-à-tête non pas avec Émilie, mais avec Lise. Il avait oublié Domingo, qui regardait autour de lui avec une curiosité effrontée :

— C'est très bien, grenadier-gendarme, dit La

Raison. Vous répondrez tout simplement : « C'est bien. »

Il ne voulait pas écrire, de crainte de ne pas trouver une formule qui fût suffisamment polie et qui ne fût pas trop tendre. Le nègre ne s'en allait pas. Il frappa du pied avec une colère subite et très comique.

— Moi vouloir savoir à qui appartient cette maison ?

— Mais c'est à Madelon Salomon, ma nourrice, que vous avez vue en entrant ici.

— Ça pas possible, citoyen commandant ; toi savoir vieille Madelon pas riche assez pour acheter grande maison et grand jardin avec. Toi vouloir moquer pauvre noir ; mais moi plus pauvre nègue, moi républicain, et moi savoir à qui cette maison.

— Laissez cela, mon ami, dit Bernard avec un grave sourire, et ne vous mêlez pas des affaires des autres, vous pourriez rencontrer plus fort que vous.

— Plus fort que moi ! s'écria Domingo en redoublant de colère. Pas plus fort que moi ! moi ami de bon nègre républicain Nicolas, li ami de citoyen monsieur de Robespierre, le maître des maîtres ; moi plus fort que tout. Moi plus noir, moi républicain. Républicain plus fort que tout. Pif, paf ! tout tuer, tout pendre, tout fouetter. Sorcier La Bussière plus fort que moi, mais moi li jouer tour, si pouvoir. Li déjà pas savoir li être surveillé.

Il se sauva en grondant et en menaçant. Quand il

fut dans la rue il se retourna, le poing tendu, vers la maison du commandant :

—Toi pas savoir non plus être surveillé ! moi savoir toi aller chaque nuit au Comité de Sûreté. Toi, vertueux Dubois, pas non plus savoir toi être surveillé (il montrait le poing à la maison du juge de paix). Monsieur citoyen Robespierre surveiller tout. Républicain plus fort que tout.

III

VISITE AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Les dernières paroles du nègre avaient frappé La Raison. Il se trouvait peut-être d'autant mieux disposé envers La Bussière qu'il se promettait de voir le lendemain Lise dans l'intimité.

Il se décida à se rendre au pavillon de Flore, ou de l'Egalité.

Il y pénétra par la grande entrée de gauche, celle qui était jadis connue sous le nom de porte des Princes, et au commencement de la Révolution, jusqu'au 10 août, sous la désignation de porte des Appartements de la Reine, parce qu'elle donnait sur la cour du même nom. La porte était gardée comme l'entrée d'une place de guerre, avec du canon, par des sectionnaires mêlés aux grenadiers de la Convention et

aux canonniers de la garde nationale. En invoquant le nom du lieutenant Crassus, il parvint à entrer. Il monta le bel escalier des Princes, s'arrêta au grand vestibule d'où cet escalier redescendait de l'autre côté du palais, vers le jardin. Quelques huissiers, en bonnet de peau de chien, étaient assis sur un grand coffre dans ce vestibule.

La Raison, peu effrayé de leur physionomie sombre, s'approcha d'eux, et voyant attachée à la boutonnière de leur carmagnole une plaque où était écrit : *Comité de Salut public*, il leur demanda où il pourrait trouver le citoyen La Bussière. Après lui avoir jeté un regard dur et inquisiteur, l'un d'eux lui montra silencieusement un petit escalier qui menait au second étage.

La Raison monta ; il vit une grande porte sur laquelle était écrit : *Police générale*. Il renouvela sa demande à un autre huissier, qui, après l'avoir observé de la même façon rude et défiante, lui dit d'une voix dure et contenue.

— Va par là, aux *Bureaux des détenus*. Il y en a quatre, c'est celui de l'*Enregistrement*, au milieu. Passe vite et ne fais pas de bruit ; car le citoyen éminemment sensible et vertueux, l'auguste représentant Robespierre, vient ici chaque jour, et il travaille en ce moment dans son propre bureau, à côté de celui des *Dénonciations*.

Bernard arriva enfin devant une porte sur laquelle était collée une pancarte renfermant, au milieu de plusieurs autres, le nom de La Bussière. Charles était

seul dans une petite pièce qui avait servi jadis d'antichambre à l'appartement de l'une des dames de Mme Elisabeth, et sur laquelle donnaient plusieurs portes en ce moment fermées.

En entendant quelqu'un entrer, La Bussière se retourna brusquement. Bernard fut surpris et attristé de voir s'épaissir sur ses traits cette expression sombre qui l'avait tellement frappée en un homme qu'on lui avait donné comme le type de la gaieté folle, de la fougue irréfléchie, comme l'un des plus joyeux et des plus fous de cette classe de mystificateurs que les premières extravagances de la Révolution avaient fait naître. Cette fois, et depuis dix jours, cette expression sombre s'était nuancée d'inquiétude. L'œil, si largement, si franchement ouvert de l'aimable garçon, avait décidément cette dureté effarée d'un homme qui a pris une résolution désespérée.

Il se leva en voyant le commandant et lui donna, avec grande effusion, une accolade — car la poignée de main anglaise ne faisait que commencer à entrer dans les usages et à remplacer l'embrassade. — Bernard rougit quelque peu; il ne se sentait pas la conscience absolument tranquille à l'égard du fiancé de Lise.

— Je suis toujours heureux de te voir, citoyen commandant, dit Charles à voix haute; comment t'es-tu porté depuis que je t'ai aperçu offrant la main, dans le Jardin-Égalité, puis au Lycée-des-Arts, aux belles citoyennes Éléonore Duplay et Émilie Crassus?

Un sourire railleur, vague souvenir de son ancienne jovialité, traversa ses prunelles. Il fit une grimace en tordant comiquement son grand nez, il alla mettre son œil au trou de la serrure de l'une des quatre portes closes. Il se releva.

— Il n'y a personne, dit-il. Nous sommes libres. De ce côté-là — il montrait les trois autres portes, — rien à craindre. Ce sont, comme moi, d'honnêtes gens et des esclaves. Là, c'est un bureau où vient souvent Thuillier, l'agent et l'ami de Saint-Just. Quand il n'y vient pas, il y envoie quelqu'un de ses affidés, qui est notre espion. Je suis content de voir votre figure ouverte et franche. Dès le premier moment que je vous vis, je crus qu'elle ne cachait pas une âme de traître et de dénonciateur, quoiqu'on soit souvent bien trompé, et que le plus clair résultat de tout ceci est d'avoir fait de chaque Français l'ennemi, le bourreau de chacun de ses voisins, de ses amis, voire de ses parents. Après tout, il arrivera ce qui pourra, conclut-il en reprenant tout le sombre de son expression, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Je lutterai jusqu'au bout — et il montrait le poing à la porte de Thuillier, — mais je ne puis résister à dire parfois quelqu'une des vérités qui m'étouffent. Ah ! les ignobles scélérats ! C'est bien ici qu'on le voit.

Il frappait du poing son bureau.

— Vous pouvez parler en toute franchise, citoyen La Bussière, dit gravement La Raison. Je suis arrivé à Paris avec la foi farouche d'un néophyte. Mainte-

nant j'observe, j'écoute, je conclus avec la mâle clairvoyance d'un homme intelligent.

— Ah ! nous en sommes à la période critique. Eh ! nous avons tous passé par là : l'enthousiasme de 89, le doute de 93 et la lâcheté, mêlée d'indignation désespérée, de 94.

Il alla, tout en murmurant ces paroles et au grand étonnement de Bernard, ouvrir la porte d'entrée et toutes les autres portes. Puis il s'approcha vivement et dit à voix très basse :

— Il n'y a pas de danger, mais, pour le cher Rossignolet, dix précautions valent mieux qu'une. Ne me dites pas un mot d'elle ni de son père. Je peux bien risquer ma vie et... la vôtre, mais pas la sienne. Venez vous asseoir là de façon à avoir l'œil sur cette pièce ; parlons du ton que je prends maintenant, c'est-à-dire de façon à ne pas être entendus de très loin et pourtant à ne pas vouloir paraître dissimuler notre conversation. J'ai été ouvrir toutes les portes. Quand nous sommes seuls, nous les pouvons tenir fermées ; quand il vient quelqu'un, il nous est ordonné de les ouvrir, sans quoi nous serions accusés de conspirer.

— Mais il n'y a pas d'esclaves qui soient tenus à des ruses et à des précautions pareilles.

— Hein ? Eh bien ! c'est le seul endroit de France où il y ait encore quelque liberté. Je vous en supplie, devisons un peu. Mon cerveau étouffe, mon esprit tourne à la folie au milieu de ce silence effroyable. Il y a des moments où je songe à payer du prix de ma

vie le bonheur infini d'entrer chez un des limonadiers du Jardin-Égalité, de monter sur une chaise et de dire, pendant un quart d'heure, ce que j'ai sur le cœur. Devisons, le voulez-vous bien? Vous me direz ensuite quel est le but de votre visite.

La Raison s'inclina, après avoir regardé son compagnon avec son demi-sourire grave et bienveillant.

— Il n'y a, du reste, comme je vous disais, que peu de danger ici. Oui, c'est ici qu'on se réfugie pour échapper aux certificats de civisme, aux dénonciations, aux suspicions, à la tyrannie des sans-culottes qui dirigent aujourd'hui les destinées de la France. Car, voyez-vous, commandant, ces braves gens ont plus d'appétit que d'estomac, ils sont aussi imbéciles que féroces, et aussi ignares que grotesques. Ils ont bien compris la manière de battre monnaie, comme dit Cambon, sur la place de la Révolution. Saint-Just et Robespierre n'ont pas eu de peine à leur persuader que c'est un devoir pour la Révolution que d'assassiner un riche, puisqu'elle confisque ses biens pour le profit du patriotisme et des sans-culottes. Mais toute leur science se borne à cela : couper les cous, abattre les monuments, maudire les ennemis et piller les voisins. Cela ne suffit pas pour administrer une grande machine comme le gouvernement de la France. Savez-vous ce qui arrive? C'est que les administrations politiques sont remplies de suspects, de nobles. Il y en a *six mille*, reconnus comme tels, qui ont reçu des *lettres de passe*, c'est-à-dire des permissions de séjour à Paris. Ce sont les employés de tous les ministères

ou des comités et commissions qui tiennent la place de ces ministères. Vous voyez d'ici la rage impuissante de ces brutes des comités révolutionnaires, de ces ignares Jacobins...

Le commandant ne put retenir un geste en entendant ainsi profaner ce mot sacré.

— Ah ! laissez-moi parler. Mais la nécessité est là. Il faut bien des gens qui sachent écrire et compter. Tenez, voulez-vous avoir un spectacle bien fait pour réjouir une âme révolutionnaire? Venez aux portes du Palais-National, le matin, vers neuf heures, vous verrez plusieurs personnages y entrer comme chez eux, des personnages escortés pourtant par la gendarmerie, comme des scélérats. Le citoyen Cambon, qui dirige les finances de la France, a sous lui deux agents principaux qui sont comme des sous-lieutenants-généraux des finances : l'un est le citoyen Lhermina, vous le verrez arriver tous les matins en blouse, en bonnet rouge et en sabots — lui, c'est un pur ; — l'autre est le citoyen Turpin, agent-général du trésor ; c'est un aristocrate, il a un gendarme qui ne le quitte ni jour ni nuit, qui l'amène au ministère et qui l'en ramène. Voilà comment l'on est ici en sûreté, sous l'œil d'un gendarme ; car si nous sommes presque tous des Turpin, nous avons tous notre Lhermina. Ah ! n'oubliez pas, au premier bruit que vous entendrez dans cette pièce, là, de vous rappeler que vous êtes venu me raconter — en me tutoyant — les merveilles créées à l'armée du Nord par le patriotisme du représentant Saint-Just. Maintenant, je suis

bien à vos ordres, si c'est un service que vous me faites l'honneur de venir me demander, après celui que vous m'avez rendu et dont je pourrai, un jour, j'espère, vous faire comprendre toute l'importance.

— Eh bien! j'aurai moi-même un jour tellement besoin de votre amitié, répondit Bernard avec un de ces gracieux et irrésistibles sourires qui illuminaient de temps en temps son grave visage, que je n'ai pas fait assez pour la mériter. C'est un nouveau service que je me permets de vouloir vous rendre. Je viens, continua-t-il à voix basse, vous avertir que vous êtes surveillé.

Charles devint très rouge.

— Je ne le croyais pas, murmura-t-il d'une voix altérée.

Il laissa tomber son front dans ses mains; quand il releva la tête, Bernard crut voir qu'il avait les yeux humides.

— Eh bien! voilà le moment de montrer son héroïsme, dit-il en s'efforçant de sourire. Cher Rossignolet mignon! Je vous remercie. Je ne vous demande pas comment vous êtes renseigné. Je le devine. Mais qu'importe. N'en parlons plus. Je travaillerai doublement jusqu'à ce que je reçoive le coup. Laissons tout cela. Je vous ai vu regarder curieusement autour de vous en entrant ici, j'en ai conclu que vous êtes un homme... curieux. Ne suis-je pas une merveille de logique. J'ai vu que vous vous demandiez ce que je faisais. Eh bien! je fais un métier d'araignée, je suis au centre de la toile que tissent tous les citoyens des

bureaux voisins. Chacun de ces bureaux reçoit les ordres du cabinet de police que Robespierre et Saint-Just ont établi ici, au Comité de Salut public. Ils nous envoient les dénonciations, là, dans le bureau de notre Lhermina. Celui-ci, quand Robespierre a jugé que ces dénonciations sont assez convaincantes, ou quand le personnage dénoncé le gêne, envoie les mandats d'arrêt qui sont signés d'abord par Maximilien puis par deux autres membres du Comité de Salut public, qui signent sans lire et sur la responsabilité du premier signataire. Ensuite les papiers des détenus viennent dans ces bureaux où on les classe. C'est alors qu'ils passent sous mes yeux, car je suis l'employé chargé de les enregistrer. Je les remets au menuisier Trinchard ou au tisserand bossu Subleyras ou au garçon jardinier Guinnaud, les deux premiers présidents, et le troisième secrétaire de la Commission Populaire, siégeant au Louvre et chargée de revoir toutes les accusations avant de les transmettre à Fouquier-Tinville.

— Mais, dit le commandant en souriant, savez-vous que vous êtes un homme dont l'amitié est précieuse et qu'il ne dépend que de vous de sauver bien des gens, en ne remettant pas leurs dossiers à la Commission Populaire.

La Bussière le regarda fixement et secoua la tête en disant :

— Si vous apprenez jamais que je suis à la Conciergerie, tâchez d'obtenir du Comité de Sûreté générale la permission de me voir. Je vous dévoilerai

quelques mystères. Mais chut ! voici l'ami de Saint-Just et notre Lhermina. Ah ! citoyen Thuillier, continua-t-il en s'adressant au nouveau venu, que je regrette que tu ne sois pas arrivé plus tôt. Les larmes de la sensibilité inondent encore mes paupières, Le vaillant commandant La Raison me racontait avec quelle énergie le grand citoyen Saint-Just, ton ami et notre directeur, a su mettre au pas tous ces généraux aristocrates qui n'ont pas encore su apprécier le génie de la Révolution.

— Ah ! c'est le commandant La Raison, dit Thuillier d'une voix âpre.

Il fixa sur l'officier un regard dur et profond et il passa sans plus parler.

La Raison se leva.

La Bussière le conduisit jusqu'au bout du corridor.

Là, après avoir regardé attentivement autour de lui, il dit à mi-voix :

— Je n'ai pas encore vu votre nom dans les dénonciations, citoyen commandant ; du reste le citoyen Thuillier les garde assez soigneusement. Mais je connais les regards de ce citoyen, et je vous jure qu'il a beaucoup entendu parler de vous, que vous lui êtes suspect, qu'il a des limiers sur votre piste. Défendez-vous. Moi je n'y essayerai même pas. Ce n'est pas pour moi que je regrette la vie. Mais j'ai des... protégés. Que deviendront-ils? Ah bah ! Croyez-vous à l'Être suprême ?

— Fermement et pieusement, répondit le comman-

dant avec l'austérité que son visage reprenait chaque fois que la conversation revenait sur le patriotisme, la philosophie et la religion.

— Eh bien ! moi, j'ai grand'peine. Imaginez que c'est moi qui ai inventé ces jolis sobriquets : *Gilles César* pour désigner La Fayette, et *Cornélie Copeau* pour peindre Éléonore Duplay. Eh bien ! dis-je, c'est Mirabeau qui a eu la gloire du premier et Dubois-Crancé l'honneur du second. Et vous voulez que je croie à la justice divine !

Il retourna brusquement vers son bureau en laissant Bernard, un peu ébahi, continuer son chemin et sortir du pavillon de Flore.

Charles, aussitôt revenu devant son pupitre, écrivit une lettre et appela Pierre, son garçon de bureau, pour la porter à la petite poste.

La petite poste marchait fort bien depuis quelque cinquante ans. Mais on ne s'en servait sous la Révolution que pour les lettres absolument insignifiantes. Les lettres étaient ouvertes fort effrontément ; il y avait même des employés nommés pour lire tout billet adressé à un personnage suspect, toute missive ayant une apparence équivoque ou venant d'un individu d'un civisme peu brûlant. La Bussière savait que Pierre, très honnête homme, mais bon sans-culotte, commencerait par porter la lettre au bureau de Guérin, l'espion en chef de Robespierre.

Il ne tarda pas à quitter son bureau en chantonnant des airs patriotiques. Il se rendit au faubourg Antoine, chez Mareux, assister aux répétitions des

Contre-révolutionnaires jugés par eux-mêmes, comédie en trois actes du citoyen Dorvo et où il devait jouer, le soir même de ce nonidi.

IV

FÊTE DE LA DÉCADE

Le lendemain matin, Lise reçut une lettre. C'était un événement, en ce mois de messidor an II, que de recevoir une lettre, et il était aussi dangereux parfois d'en lire que d'en écrire. Toute la science de la vie bourgeoise consistait à ne rien voir et à n'être pas vu, à ne rien entendre et à ne pas parler. Lise, quoiqu'elle appartînt à la classe gouvernante, hésita à garder la lettre. Mais elle avait cru reconnaître l'écriture de Charles. Elle ouvrit la missive.

Elle était bien de lui, et c'était le plus inexplicable billet :

« Citoyenne et cousine,

« Nos parents avaient décidé que nous devions unir notre sort par les liens de l'hyménée. Mais vous avez pu observer que je ne suis pas à la hauteur du patriotisme du citoyen Dubois-Joli, votre vénérable

père. Comme vous avez adopté, avec un grand enthousiasme civique, la passion de l'intérêt du peuple qui dévore l'âme sensible du vertueux Dubois, j'ai compris qu'il n'y avait nulle félicité à attendre d'une union mal assortie entre une jeune vierge qui honorerait les plus beaux temps de la République romaine et un jeune citoyen qui n'est pas sans tiédeur. J'ai déjà cessé depuis longtemps de fréquenter cet asile des vertus patriotiques qui vous sert de demeure. Reprenez donc votre liberté et considérez tout lien désormais rompu entre nous.

« Salut et fraternité.

« Charles La Bussière. »

— Qu'est-ce que cela veut dire, se demanda Lise. Il faut que je porte cela à mon père.

— Ah ! s'écria le vertueux Dubois quand il eut lu cette lettre, que l'Être suprême, cher à l'auguste Maximilien, soit béni par nos lèvres pures. Voilà — si ce n'est pas un blasphème contre la respectable Commission Révolutionnaire que de le dire — voilà un vrai certificat de civisme que nous pourrons montrer à tous ceux qui douteraient de mon patriotisme parce que je parle latin. Il faut garder ce précieux billet pour le placer, avec solennité, dans les archives de famille et le montrer à vos petits-enfants au lieu de ces vains hochets de la féodalité qu'on nomme des arbres généalogiques. Vous le voyez, ma fille, nous

sommes victimes de notre passion pour la Révolution. Mais nous ne sommes plus à compter nos actes d'héroïsme. Vous savez, quoiqu'il vaille mieux n'en jamais ouvrir les lèvres, que je devais toute ma fortune à Duval d'Espréménil, et pourtant qui a, plus bruyamment que moi, applaudi quand le glaive national l'a frappé! Vous savez que son épouse, la citoyenne Santuaré était ma protectrice et mon amie; pourtant il y a dix jours, le 30 prairial dernier, ne vous ai-je pas menée la voir passer dans l'auguste charrette qui la conduisait au lieu où elle a satisfait à la justice du peuple? C'est ainsi, ma fille, qu'en méprisant ces vains préjugés de la reconnaissance et de l'affection, on forme les générations fortes et patriotiques. Allez, ma fille. Non seulement je vous défends de penser désormais à cet infâme modérantiste, mais je porterai ce billet à la Section pour témoigner que nous maudissons cet ennemi de la Liberté.

Le vertueux Dubois était le plus heureux des hommes. Il avait, depuis quelques jours déjà, trouvé moyen d'accorder l'obligation à lui imposée par une partie du peuple souverain, de parler plus souvent latin, avec la défense, faite par une autre partie de cette même puissance souveraine, d'user désormais de citations. Il avait décidé de ne plus offrir à ses auditeurs que du petit latin, des citations banales, comme *nitimur in vetitum* et autres maximes ressassées et bien faites pour des humanistes de petite catégorie. Ce billet mettait le comble à sa joie.

Lise aimait réellement Charles. Elle l'avait toujours

estimé et chéri comme un bon et joyeux frère, facile à vivre. Pourtant, — elle s'en fit bien un peu honte, mais elle ne put se vaincre, — elle se sentait toute gaie. Il lui semblait qu'elle avait été enchaînée jusqu'ici dans un lieu obscur et froid. Elle bondit dans le jardin, légère comme un oiseau qui se sauve de la cage, et, ce qui ne lui était pas arrivé depuis quelques jours, elle retrouva sur ses lèvres quelqu'une de ses naïves et antiques romances.

J'ay un grand voyage à faire,
Je ne sçais qui le fera.
Rossignol, si tu t'envoles,
La violette doublera,
La violette double, double,
La violette doublera.

Elle s'arrêta tout brusquement. Ses joues rougirent vivement. Elle tomba sur un banc et il lui sembla que, pour la première fois de sa vie, elle allait s'évanouir. Bernard, de l'autre côté du mur, continuait cette *berceuse* qui avait endormi tous les enfants de la France d'alors.

Rossignol s'est envolé,
Au château d'Amour s'en va.
Rossignol, si tu t'envoles,
La violette doublera,
La violette double, double,
La violette doublera.

Le cœur jusque-là si calme de Lise était sous une

telle impression de fièvre et d'exaltation, qu'elle crut trouver dans ce couplet non seulement une déclaration d'amour de la part de Bernard, mais un conseil mystérieux, presque surnaturel, qui lui ordonnait d'aimer. En ce premier moment, elle ne songea pas à Émilie. Elle se sauva, en rougissant, dans la maison. Elle n'y trouva pas son père.

Le vertueux Dubois venait justement de sortir pour aller engager le respectable jeune homme, son voisin, à assister avec lui et sa fille à la fête décadaire. Il avait hâte, nous devons l'avouer, de communiquer à Bernard le billet de La Bussière, car il avait entendu quelques mots au sujet de la parenté du commandant avec un membre du Comité de Sûreté.

Bernard lut le billet avec des sentiments divers, mais où la joie dominait.

Une heure plus tard, il vint prendre le juge de paix et sa fille, pour les accompagner à la ci-devant église de l'Abbaye-aux-Bois, où les citoyens et citoyennes de la section du Bonnet-Rouge se réunissaient chaque décade. Lise avait retrouvé son calme habituel. Elle jeta sur l'officier un regard franc et ouvert. C'est la première fois qu'elle voyait en lui un un homme qui eût pu l'aimer.

La fête se célébra comme à l'habitude. Au milieu d'une foule grouillante et hurlante, Ballière, le président du Comité Révolutionnaire, lut le bulletin des armées et les décrets de la semaine. Le juge de paix récita les Droits de l'homme et du citoyen. Un citoyen chanta ces Droits mis en vers et en musique

par le citoyen Mantelle. L'assemblée hurla le *Ça ira* et le *Chant du départ* — la *Marseillaise*, nous l'avons dit, était taxée de modérantisme ; — puis des danses s'organisèrent dans l'église et dans la cour.

Le galant vidangeur Requain vint offrir le bras à Lise, qui eût bien voulu refuser. Mais c'était impossible. Une vieille marchande de merluche, à la voix éraillée, aux yeux chassieux, aux lèvres velues et suintantes, au nez gluant et empesté de tabac gros râpé, vint saisir La Raison par le bras.

— Allons, à nous deux, cadet ! T'auras un baiser, un vrai bec, là, par-dessus le marché.

Le commandant dit sèchement qu'il ne dansait pas. La mégère se mit aux injures les plus obscènes. Toute l'assemblée prit parti pour elle. Bernard avait déjà reçu quelques bourrades au milieu de cris : « A la Section ! à mort ! à la guillotine ! » lorsque Lise accourut.

— Mais, citoyens ! cria-t-elle, comment voulez-vous qu'il danse ? Il est couvert de blessures qu'il a reçues pour le salut de la patrie. C'est le brave commandant La Raison, qui a raconté la prise d'Ypres à la Convention, primidi dernier.

— Au diable les commandants, les braves et la prise d'Ypres ! hurla la vieille Merluchon. Qu'est-ce que ça nous fait à nous, citoyennes du Bonnet-Rouge ? S'il s'avait agi de sauter avec toi, effrontée muscadine, il n'aurait pas été blessé, hein ! et ce n'est pas Ypres qu'il aurait pris. Mais il est temps de se débarrasser de ces petites pimbèches-là ! La Ré-

volution n'est qu'à moitié faite. Le temps va venir pour les citoyennes pures et vertueuses comme moi. Ça sera les femmes comme nous qui choisira les beaux maris et les belles maisons ; et vous autres, avec vos mœurs de ci-devantes, vous serez nos domestiques. Alors on pourra dire que c'est vraiment la Révolution, et que la Convention aime le peuple, qui travaille, et les teints hâlés et les femmes d'expérience.

La majorité applaudit. Le vertueux Dubois, courbé sous ce jugement de l'opinion publique, ne trouvait pas un mot à dire pour défendre sa fille. Heureusement l'habile Piget intervint. Il chuchota à toutes les oreilles que le commandant était le fils d'un commissaire de la Sûreté générale. Renaud, le happe-chair, vint haranguer la vieille Merluchon. L'on poussa un peu vivement dehors Bernard, qui, pour la première fois, se sentait irrité contre le peuple souverain. Quant au vertueux Dubois, il retrouva son sang-froid en voyant la vieille femme s'éloigner pour aller boire une chopine avec le sage Piget, et il déclara que sa fille resterait jusqu'à la fin des danses pour prouver combien on l'avait calomnié, lui, en disant qu'il était le père d'une muscadine.

Quand l'heure du dîner de midi approcha, les danses cessèrent. La pauvre Lise était morte de fatigue.

— Voyez, ma fille, dit le juge de paix, comme cet adorable peuple est généreux et bon. C'est un sentiment de naturelle générosité républicaine qui poussait la vieille Merluchon à vouloir avoir le plus beau

danseur de la société, et vous voyez combien l'on m'a applaudi quand je me suis écrié que vous étiez à la disposition de tous les sans-culottes pour danser autant qu'il leur plairait. Oui, la Révolution a aboli cette antique maxime : *Vitia erunt, donec homines.* Il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus que des républicains, par conséquent plus de vices.

Lise ne répondit rien. Elle baissait la tête et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— J'admire votre patriotique enthousiasme et la hauteur de votre civisme, dit Bernard, qui n'avait pas voulu quitter les abords de l'église et qui avait rejoint ses deux voisins. Je vous demanderai l'autorisation de venir parfois réchauffer à sa chaleur mon zèle démocratique et proposer les doutes qui me sont venus.

— Citoyen commandant, dit le juge de paix avec précipitation et en lançant ce regard craintif, sournois et circulaire, qui tranchait si brusquement avec la majesté habituelle de sa prestance, c'est un crime abominable et digne de tous les supplices que de concevoir même des doutes sur les vertus et l'infaillibilité de la démocratie, Mais je suis heureux de vous voir constater la chaleur de mon enthousiasme révolutionnaire.

On se quitta à la porte du juge de paix. Lise salua le commandant en lui jetant un regard timide que nul n'avait jusqu'ici vu dans ses yeux candidement effrontés et joyeusement mutins.

— Mon père, dit-elle quand ils furent rentrés

chez eux, faut-il donc, parce que je suis la fille du juge de paix de la Section, que je danse avec tous les balayeurs du quartier, avec tant de gens qui sentent mauvais, qui me crachent au visage, qui me serrent et me disent des choses dont le peu que je comprends est bien vilain ?

— Ma fille, dit vivement le vertueux Dubois, je vous engage à prononcer ce mot *balayeur* avec plus de respect. Ils sont nombreux. Maintenant, pour répondre à votre question : oui, c'est votre devoir de vous faire d'autant plus humble que votre position pourrait vous rendre suspecte d'aristocratie. Vous devez travailler sans cesse pour conserver à l'auteur de vos jours ces épithètes de *vertueux* et de *sensible* qui sont son honneur et sa sauvegarde. N'oubliez jamais que, grâce aux bienfaits de l'auguste Révolution, il n'y a plus d'hommes qui sentent mauvais ou qui disent des paroles grossières, il n'y a que des citoyens. Viens dîner, ma fille !

— J'ai le cœur si serré, mon père, et l'esprit si troublé que je n'ai aucune faim.

Le vertueux Dubois la regarda avec effroi.

— Aucune faim, un jour de décade ! Mais, malheureuse enfant, ne vois-tu pas qu'on t'accusera de regretter le dimanche? Viens, te dis-je, et au contraire, pour bien prouver que nous célébrons le décadi, nous boirons une bouteille de ce vieux vin de Cahors, tiens, justement, qui m'avait été donné par la citoyenne Santuaré, lors de mon mariage avec la citoyenne ma défunte épouse.

Rossignolet fit peu d'honneur au vin de Mme d'Espréménil, qui lui parut avoir une couleur de sang. Mais elle se garda bien d'indiquer cette pensée et la chassa promptement ; son esprit était d'ailleurs envahi par d'autres préoccupations.

— Mon père, dit-elle, quand le dîner fut terminé, qu'est-ce que le mariage ?

— Ma fille, l'infâme catéchisme, inventé par ces êtres immondes qu'on nommait prêtres et qui exploitaient la crédulité publique en maintenant l'homme dans les marais infects de la superstition, disait que c'est un sacrement qui bénit l'alliance de l'homme et de la femme pour la rendre indissoluble. L'humanité, éclairée par le flambeau de la philosophie et par les torches vengeresses de la Révolution, sait maintenant que c'est un lien contracté pour donner des serviteurs à la République, sans autre loi que l'impulsion de la nature, sans consulter ces hideuses pratiques de l'Ancien Régime qui unissaient deux situations plus que deux cœurs, un lien sans autre devoir que celui que veulent s'imposer, sous l'œil du règlement social, deux êtres également libres.

— C'est-à-dire, mon père, qu'on doit consulter uniquement l'impulsion naturelle, obéir à son cœur et suivre l'amour qu'on éprouve.

— Cela est conforme aux principes, comme aime à le dire mon illustre ami, l'auguste législateur Maximilien Robespierre.

— Mais si celui que vous aimez et qui vous aime est déjà un peu, pas beaucoup, engagé avec une autre

personne, qui est peut-être votre amie, avez-vous le droit de laisser voir que vous aimez autant qu'elle et que vous seriez heureuse d'être aimée plus qu'elle ne l'est. Il me semble que c'est bien mal cela, bien effronté, bien peu délicat?

— Effronterie, délicatesse sont des mots aristocrates, mon enfant, ne l'oubliez pas et ne les prononcez jamais, La démocratie les a en horreur, et ils suffisent à rendre suspect. Je vous réponds qu'en principe nul droit naturel n'empêche une jeune fille d'enlever un fiancé à son amie ; en droit social il faut considérer...

— Mon père, dit vivement Lise, est-ce ainsi que ma chère mère m'eût répondu, si elle eût vécu!

— J'espère que oui, mon enfant, car elle m'aimait et me respectait. Elle n'eût pas plus que vous résisté à mes efforts pour déraciner de vos âmes les racines des préjugés et les fondements de la superstition. En résumé, ma fille, suivez les impulsions de votre cœur, à moins que vous ne supposiez que ces impulsions soient contraires aux vues de la démocratie. Voilà tout ce qui doit guider deux êtres raisonnables et libres.

V

DOUBLE CRISE D'AMOUR.

Bernard-Emile se rendit rue de Chartres à l'heure indiquée. On l'introduisit dans une partie de l'appartement qu'il ne connaissait pas encore, aussi richement meublée que la portion ouverte aux frères et amis était démocratiquement froide et nue.

Il entra dans le boudoir d'Émilie. Un clavecin, une guitare et quelques dessins d'aquarelle prouvaient que la maîtresse de céans était, comme on disait alors, une femme à talents ; et les meubles en bois d'acajou, les murailles tapissées en papiers peints montraient qu'elle tenait à suivre de très près la mode qui devenait rebelle aux bois dorés, aux vernis, aux Boules et aux tapisseries de haute like.

La jeune fille entra presque aussitôt que lui. Elle avait le visage un peu défait et l'éclat sec de ses prunelles laissait soupçonner le tumulte des pensées qui agitaient son âme. Il y eut un moment de silence. Émilie hésitait entre dix phrases qui répondaient toutes à la fièvre de ses idées, et Bernard sentait instinctivement qu'il devait se tenir sur la défensive.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-elle d'une voix qui essayait vainement d'être calme. J'ai à vous parler. Vous savez que je suis riche, très riche. Vous savez quel est mon père et quels sont ses amis. Vous me trouvez belle, n'est-ce pas?

— Très belle, répondit Bernard en s'inclinant.

— Ah! n'est-ce pas? Oui, c'est bien ce que je pensais, dit la jeune fille avec une vivacité fébrile. Vous n'avez pas osé me demander à mon père. Car vous avez bien vu que je vous aime.

Bernard, fort combattu entre la sincérité et la délicatesse qui étaient également grandes en lui et qu'il s'accusait d'avoir un peu oubliées dans ses relations avec Émilie, resta un moment sans répondre.

— Eh bien! n'hésitez plus. Osez. Oui, il est vrai que je vous aime. On nous répète, depuis quatre ans, que nous avons été élevées dans l'erreur et l'hypocrisie. On nous a appris que la Révolution a été faite pour remettre toute chose en l'état naturel; que la plus grande vertu de la démocratie, ce n'est pas, comme sous l'Ancien Régime, l'honneur, comme sous la Féodalité, la religion, mais que c'est la vérité et la sincérité. Eh bien! je veux vous prouver que, avec une apparence coquette et légère, je suis une franche républicaine, digne d'être l'amie d'un vrai patriote comme vous êtes. Eh bien donc! dans mon cœur, je suis votre épouse. Soyez mon époux.

Bernard, plus embarrassé que jamais, sentait qu'il avait, avec sa réserve glaciale en face de cette violence de passion, l'air d'un sot. Il ne trouvait pas encore la

phrase, à la fois ferme et gracieuse, qu'il voulait.

Emilie se leva brusquement. Elle était devenue pâle. Elle n'était pas aimée. Elle le comprit cette fois. Ses narines ouvertes, ses lèvres serrées et ses yeux qui se remplissaient de colère, lui donnaient un aspect effrayant qui rendit à Bernard son sang-froid.

— Ecoutez-moi à votre tour, mademoiselle, dit-il de sa voix calme et sonore.

— Vous écouter ! vous écouter ! des paroles ! mais vous devriez être à mes pieds, ivre de bonheur ! Sont-ce des discours que je vous demande ?

Elle retomba assise et serra son front entre ses mains d'un geste saccadé. Puis elle redressa la tête.

— Parlez ! dit-elle d'une voix rauque. Que je sache la cause de cette insulte, de ce mépris !

— Il n'y a nul mépris, mademoiselle, mais une imprudence de ma part, une faiblesse, la première que j'aie à me reprocher et dont je me repens amèrement. J'eusse dû me faire mieux connaître dès l'heure où je vous vis. Mais je vous trouvai belle et gracieuse. Sur mon honneur, je n'eus jamais envie d'abuser de la bienveillance que vous daigniez me montrer.

Emilie haussa les épaules avec un geste de mépris.

— Je me laissai aller au charme de votre compagnie et je pensai que ma conduite grave, réservée, quoique cordiale, vous laisserait supposer que je ne songeais pas à ambitionner le titre de votre époux.

— Le misérable poltron ! murmura la jeune fille dont la colère croissait encore.

Bernard salua et fit un pas pour s'éloigner. Emilie s'écria :

— Vous m'avez dit que vous vouliez me parler. Expliquez-vous, je l'exige. Je jure que j'écouterai patiemment.

Le jeune officier hésita.

— Soit, dit-il, quoique je craigne bien que vous ne me compreniez pas. Je jure, moi aussi, que je préférerais me trouver seul en face d'un bataillon autrichien. Mais je dois expier l'imprudence de ma conduite. Je sais que tout ce que j'ai à vous dire, vous le trouverez ridicule. — Allons, courage ! — Oui, dès le premier jour que je vis que vous m'aviez distingué, je voulais vous dire que je suis un homme bizarre. Je ne suis pas le pauvre officier de fortune que je parais. J'ai été élevé soigneusement. Ma mère, qui est restée l'objet de tout mon culte, était sage et pieuse ; mon père était un des plus fervents disciples de Rousseau, et mon précepteur, un savant tout imbu de la philosophie de Voltaire et de l'Encyclopédie. Je suis l'homme de ces trois influences, plein d'enthousiasme comme ma sainte mère, de tendresse pour la démocratie comme mon père, et d'idées de scepticisme comme mon précepteur. Tout cela est insensé. Mais je suis resté fier, sincère et austère. Ma vie a été toute donnée à la philosophie et à la réflexion. Je n'ai rien voulu devoir qu'à moi. J'ai quitté le nom de mon père, abandonné sa fortune et fui sa protection,

comme si, au lieu d'être l'homme puissant qu'il est aujourd'hui, il eût été un galérien. J'ai voulu suivre ma carrière sans aide.

Il s'arrêta un instant, comme si ce qu'il avait encore à dire lui coûtait davantage. Il conclut brusquement :

— J'ai bien vu, dès l'abord, que je ne comprenais pas l'amour comme vous. J'eusse dû vous dire que je choisirais pour épouse une femme que ma mère eût choisie si elle eût vécu.

— Et c'est tout! Est-ce que je vous demandais ce sermon ridicule? Mais c'est bien tout, n'est-ce pas? Je vous dis que vous êtes un hypocrite et un menteur. Car si vous aviez été vraiment le révolutionnaire ardent que vous disiez, le démocrate sincère que vous paraissez, vous auriez pensé à ces grandes vérités que la Révolution a découvertes et qu'elle impose, sous peine de mort, à notre croyance. Vous auriez pensé, — ah! je puis prêcher, moi aussi, — que le peuple a tout bouleversé pour mettre en honneur et en action les lois de la pure et sainte nature. Est-ce que je n'entends pas cela répété chaque jour par toutes les voix qui s'élèvent autour de moi? Vous mentez, oui! La vérité, c'est que vous ne m'avez trouvée ni belle ni aimable, sans quoi vous vous fussiez dit que justement la Révolution avait créé le divorce pour nous permettre de reprendre notre liberté dans quelques années, dans quelques mois, dans quelques semaines, si nous cessions de nous plaire.

— Est-ce donc là, pensa Bernard, qu'en sont tombées les jeunes filles républicaines?

Et l'expression de son visage exprimait sans doute ce sentiment d'étonnement et presque de dégoût, car la colère d'Émilie devint de la fureur.

— Partez, misérable et hypocrite aristocrate ! Ah ! vous n'avez pas voulu de moi pour épouse ! Je vous verrai revenir ici et vous traîner à mes pieds comme un esclave ! Vous ne savez pas ce que je suis, ce que je puis et ce que je veux.

Un sourire de dédain traversa le regard du commandant. C'en était trop pour la jeune fille. Elle se précipita vers lui et le souffleta. Puis elle se sauva dans une autre pièce en murmurant :

— Il ment ! il ment ! C'est qu'il aime une autre femme. Au moins, cela, je ne le lui ai pas dit. Il eût pris ses précautions. Eh bien ! je suis contente de l'avoir souffleté. Mais ce n'est que le commencement. Oui, je le verrai se traîner à mes pieds ! Car je connais celle qu'il aime.

Elle appela Domingo.

— Tu vas suivre le citoyen La Raison, dit-elle. Je suis sûr qu'il se rend chez le citoyen Dubois-Joli. Tu reviendras me rendre compte.

— Moi pas suivre, répondit le nègre. Moi ci-devant noir fort malin, et savoir bien espionner. Moi précéder. Moi aller cacher nègue devant la maison du citoyen vertueux Dubois et voir si li, La Raison, venir là. Moi savoir li, La Raison, espionné et savoir li, La Raison, aller tous les soirs au Comité de Sûreté générale. Moi avoir promis à Nicolas savoir plus.

Émilie n'écoutait plus. Elle venait de glisser sur le

sol. Elle était en proie à une violente attaque de nerfs. Le nègre se sauva en appelant au secours.

Bernard était resté un instant étourdi après l'insulte que la jeune fille lui avait faite, puis il était parti comme un trait. Il se dirigea vers le Palais-National. Là, à la Convention, — car la Convention siégeait le décadi comme les autres jours, — on lui répondit que le député Crassus était au Comité dont il faisait partie, au Comité de la Marine et des Colonies, rue Honoré, maison ci-devant Noailles. Il courut jusque-là, le député fut introuvable.

Bernard alla à la caserne des grenadiers-gendarmes, demander Paul Crassus. Paul était parti à Vitry-près-Choisy pour voir la mère du représentant Durand de Maillane, laquelle, à titre de ci-devant noble, était exilée et internée dans ce petit village. Son fils, quoique l'un des chefs de ce groupe nombreux de députés qu'on nommait la Plaine, n'osait se rendre auprès d'elle. Paul, téméraire et généreux, allait voir la vieille dame, sa parente, pour lors assez malade.

Bernard tira ce récit d'un soldat bourru qui servait de domestique au lieutenant. Sa colère avait eu le temps de s'apaiser: il se fit honte de ses méchantes pensées. Il se dit qu'il était vraiment fou et méchant de vouloir tuer ce brave garçon pour une offense dont celui-ci était absolument innocent, et au moment où Paul risquait sa vie pour remplir un devoir d'affection et de bienfaisance.

Il se promena pendant quelques heures, jetant des

regards assez sombres sur le Paris de la Terreur. Il traversait des rues, des quartiers où tout était morne. Il entrait dans d'autres rues retentissantes de hurlements. Il croyait voir une de ces cités des contes arabes dont un enchantement a endormi tous les habitants, sauf ceux qui sont épileptiques.

Il n'observait plus sur ces faces si intelligentes et si ouvertes du peuple français que deux expressions : la lâcheté et l'insolence. Etait-ce donc là le dernier mot de la société révolutionnaire : une petite troupe de brutes violentes menant, à force de coups, le reste de la nation vers la bassesse, la férocité, la stupidité ? Pourtant il ne se rendait pas encore. Il avait tant aimé la Révolution ! tant espéré de la démocratie ! Il se rappelait, avec cette impression de joie pure qui reste attachée aux souvenirs de l'enthousiasme juvénile, cette magique fièvre des premiers jours de 1789 !

Il se dit qu'il serait aussi injuste de juger la Révolution par les folies de quelques Parisiens que de condamner toutes les jeunes républicaines en souvenir d'Émilie Crassus.

Il se rappela qu'il s'était promis d'aller soumettre ses doutes et ses angoisses démocratiques au sage Dubois, qui pouvait bien passer pour l'Aristide de la République française.

Après la grande secousse qu'il venait d'éprouver, Bernard, qui dissimulait une grande sensibilité derrière sa gravité habituelle, sentait un extrême besoin de croire et d'aimer. Les idées sombres et critiques que

ses observations récentes et la conduite d'Émilie avaient mises dans son esprit gênaient son âme enthousiaste et bienveillante, comme des taches de boue désolent un homme habitué à une propreté méticuleuse.

Il voyait aussi, à côté de la digne et imposante figure de l'austère bourgeois révolutionnaire, le gracieux et riant visage de la gentille Lise ; et il hâtait le pas vers la rue de Sèvres..

Le père et la fille étaient seuls. Bernard fut reçu par le père avec l'empressement cordial qu'il n'avait cessé de lui témoigner, et par la fille avec un regard et un sourire qui le firent tressaillir. Il lui semblait bien, en effet, qu'il y avait dans ce sourire un peu plus de coquetterie, dans ce regard un peu plus de friponnerie mutine qu'elle ne lui en avait encore montré. Mais son imagination était tournée aux graves pensées.

— Je ne vous cacherai pas, digne et vertueux citoyen, que je viens auprès de vous comme le jeune Anacharsis se rendant auprès de l'un des sept Sages de la Grèce pour étudier la philosophie. S'il y a sept sages dans la démocratie parisienne, vous êtes l'un, le plus respecté, le plus chéri. Je me dis que la République devrait songer à vous présenter aux nations étrangères et ennemies pour les éblouir de la grandeur morale qu'elle sait créer dans les âmes, pour leur montrer quels autels et quel culte elle sait élever aux citoyens qu'elle honore. Ainsi les réduirait-elle toutes, par l'exemple de vos vertus et de votre gloire,

bien plus que par les armes, à souhaiter passionnément le règne de la démocratie et le triomphe de la Révolution.

Le vertueux Dubois rejeta solennellement sa tête en arrière et sourit avec condescendance :

— *Dum laudatur, Dis æqua potestas;* comme l'a dit l'ennemi des tyrans, Juvénal ; (car à vous, ô jeune citoyen de si grande espérance ! on peut citer des maximes qui ne courent point les rues) ; oui, lorsqu'on le loue, l'homme puissant se croit égal aux dieux. J'accepte vos éloges, pour l'amour de la Révolution qui veut bien m'honorer comme un père et me chérir comme un fils favori. Que puis-je pour vous ? Parlez vite, de crainte que je ne me rappelle ce vers d'une illustre victime des tyrans, du gracieux Ovide : *Non vos decipiant blanda mendacia linguæ !* Que les mensonges des langues flatteuses ne vous séduisent point, ô ma fille !

— Eh bien ! je ne veux pas vous le dissimuler, ô le meilleur et le plus sage des républicains, j'ai vu bien des choses qui ont ébranlé ma foi dans la Révolution.

Le vertueux Dubois fit un bond. Il lança autour de lui ce regard effaré et sournois qui étonnait toujours Bernard et il s'écria avec une sorte de fureur, en considérant les fenêtres voisines, dont quelques-unes étaient ouvertes :

— Lorsqu'une puissante et belliqueuse nation, effaçant avec courage quatorze siècles d'ignominie, de dégradation et de servitude, a défendu, par une énergie

prononcée, la sublime Déclaration des Droits, elle a élargi par son héroïsme la sphère des connaissances. Et signalant, avec la rapidité de l'éclair, par une prompte régénération, les hautes destinées d'un peuple brisant l'hydre des préjugés, brisant le talisman de la superstition et le monstre de la tyrannie, elle a marqué, du sceau de la réprobation et de la vindicte générales, la chute précipitée des fléaux et des oppresseurs du genre humain. Voilà ce que j'ai à vous répondre comme philosophe. Maintenant, comme citoyen, j'ai un grand devoir à remplir, c'est de vous dénoncer, à cause des paroles que vous venez de prononcer, comme un antirévolutionnaire, agent hypocrite de Pitt et Cobourg ; et j'y vais de ce pas.

Bernard le regardait avec stupéfaction. Lise, très pâle, se précipita vers le juge de paix :

— Mon père, vous ne ferez pas cela, dit-elle avec une énergie qui la fit paraître plus ravissante encore aux yeux du jeune officier. Vous n'oublierez pas qu'il a sauvé la vie de votre fille et de votre sœur. Si vous l'oubliez, moi je ne l'oublierai pas et j'irai au Tribunal Révolutionnaire avec lui pour le défendre.

Dubois sortit de la maison en grommelant.

— Il faut pardonner à mon père, citoyen La Raison, dit la jeune fille avec embarras. Il doit tant à la République, il est tellement regardé par tout le peuple comme une des colonnes de la démocratie, comme l'honneur de la Révolution, qu'il en a acquis la fierté civique d'un Brutus. Ainsi, il nous quitte en ce moment, non pour vous dénoncer, du moins je ne le

crois pas, mais pour assister à une réunion des citoyens boueurs de Paris, parce qu'une députation est venue lui dire que la fête ne serait pas belle, si elle n'était pas illustrée de la présence d'un vertueux et auguste citoyen comme lui, le père de la Révolution.

— Je lui pardonne bien volontiers. Mais me voici forcé, mademoiselle, de vous prier de me garder quelque temps encore auprès de vous. Je ne voudrais pas paraître fuir et aller me cacher.

Lise lui lança un nouveau sourire, un de ces sourires agressivement coquets, qu'il n'avait jamais, avant aujourd'hui, vus sur les lèvres de la jeune fille. Mais ce fut un éclair ; elle reprit bien vite sa physionomie joyeusement ouverte et son regard d'enfant, tantôt franchement mutin, tantôt si gentiment grave :

— Si vous voulez, citoyen, m'accepter pour précepteur en place de mon père, je crois que vous ne vous apercevrez pas trop de la différence. Je vis depuis cinq ans au milieu de tant de discussions, que je puis être nommée professeur de sciences révolutionnaires. Voyez-vous, tout se résume en un mot : le salut du peuple.

— Mais en quoi le salut du peuple est-il intéressé à la plupart des choses que nous voyons ? Votre esprit, votre conscience, votre sensibilité, tout votre être, tout ce qui constitue l'essence de la nature humaine, ne se sentent-ils pas révoltés, hors d'eux-mêmes, quand ils voient, par exemple, qu'à Nantes on fait passer des enfants de huit ans, de cinq ans même, devant le Tribunal Révolutionnaire ? Mais sur-

tout voyez l'aspect de Paris, de la France, de la Société française ! Avez-vous rêvé, dans les plus horribles cauchemars, une bassesse, une sottise, une tyrannie pareilles à ce que nous voyons ?

Il tomba assis et prit fiévreusement son front entre ses mains. Lise le toucha du doigt. Il releva la tête.

— Oui, dit-elle avec une froideur qui le blessa, j'ai eu du mal à m'habituer à tout cela. Mais mon père m'a dit qu'il n'y faut pas songer, ni chercher à rien expliquer. Il n'y a plus d'autre divinité ici-bas que le peuple qui, étant souverain et infaillible, ne peut faire le mal ni l'injustice. Il ne peut rien voler, puisque tout est à lui ; il ne peut pas assassiner, puisque toutes les vies lui appartiennent. Si parfois nous voyons des choses qui nous étonnent et nous répugnent, nous devons penser que c'est pour le bien futur de l'humanité. Voilà ce que je me suis dit et je suis tranquille.

— Tranquille devant l'injustice, tranquille devant la scélératesse, tranquille devant l'ineptie, devant le despotisme, devant le vice triomphant, tranquille devant l'ignorance qui prêche et la bassesse qui gouverne !

— Il n'y faut pas songer, comme me l'a dit mon père. Il vaut mieux penser, continua-t-elle en baissant les yeux et en rougissant fortement, au bien que la Révolution a fait, à ces lois nouvelles que la République a mises en honneur, qui ont détruit toutes les fausseté de l'Ancien Régime, à cette religion nouvelle

qui permet à chacun de nous de choisir son amoureux selon son cœur, sans obéir à d'autres règles que les purs conseils de notre mère la Nature.

Bernard se leva brusquement.

— Vous, vous aussi ! s'écria-t-il d'une voix indignée, vous dont j'ai tant de fois admiré l'âme candide et fière ! Vous, si délicate, dont j'eusse voulu regarder le cœur comme on admire le cristal limpide d'une fontaine ! Vous aussi ! Ah ! cette fois je maudis, oui, je maudis cette société infâme qui corrompt froidement la jeunesse et qui vous a mis, vous, l'idole de mon vertueux enthousiasme, sur le bord de l'abîme du vice.

Il lança à la jeune fille, épouvantée de cette exaltation, en ce premier instant, inexplicable pour elle, un regard de mépris qui n'était pas sans un mélange de haine, et il s'éloigna désespéré.

Lise, hébétée, resta longtemps les yeux fixés sur la porte par où il était parti. Puis elle éclata en sanglots, et, répétant mille fois la dernière phrase dite par son ami, elle pleura sans cesser jusqu'au soir.

VI

L'ARRESTATION.

A la nuit, on ramena le vertueux Dubois. Il était ivre-mort. On l'avait tellement porté en triomphe, on avait tellement bu à sa santé et il avait dû tant de fois trinquer avec le peuple souverain en délire, qu'il ne lui restait plus la force de prononcer un mot.

Quand elle eut reçu beaucoup de baisers de boueurs ivres et couché son père, Lise monta à sa chambre et elle se jeta à genoux.

— Ma mère, murmura-t-elle avec des sanglots, qu'eussiez-vous dit de votre fille si vous aviez lu dans son âme depuis deux jours? Ah! que j'ai bien oublié vos doux et saints conseils! Que j'ai bien vite oublié le bon La Bussière, et que j'ai agi vilainement, en essayant de me faire aimer de l'homme qu'Émilie adore! Demain, j'irai lui avouer ma faute et lui demander pardon. Je n'aime pas beaucoup Charles. Je le lui dirai, et il voudra bien peut-être ne pas m'épouser. Chère mère, j'ai bien oublié vos dernières paroles : « Je te laisse sous la protection d'une mère

plus puissante et aussi aimante que moi. Ne néglige pas de la prier chaque jour, si tu veux rester mon chaste et gentil Rossignol. »

Elle alla, avec beaucoup de précaution, soulever une planche sous son lit. Elle ouvrit une cachette. Elle en retira une statuette de la sainte Vierge. Elle s'agenouilla et pria en pleurant, jusqu'à ce que le sommeil la saisît et abaissât sa tête mignonne sur la table où elle avait posé la petite statue.

Elle se réveilla sous les caresses du soleil levant. Le rayon qui la touchait tombait sur la face blanche de la Vierge qu'il faisait resplendir. Elle garda longtemps les regards fixés sur cette douce et grave physionomie qui lui rappelait tant de souvenirs de sa première enfance. Ses larmes coulèrent de nouveau, mais cette fois sans angoisse, bienfaisantes et pour ainsi dire toutes claires : la première pluie de la douleur avait lavé cette âme naïve que le mal n'avait guère encore salie.

Elle se releva. Un brusque et franc sourire dérida son visage, car son vif et candide esprit ne pouvait, sans grande cause, rester longtemps en brouille avec la gaieté : elle pensait que si depuis des mois elle ne s'était pas agenouillée, au moins elle était restée à genoux assez longtemps pour faire la compensation. Elle se coucha, après avoir caché de nouveau la relique maternelle. Elle s'endormit, en murmurant quelques airs de cantiques qu'elle trouvait à grand'peine et par lambeaux, comme ensevelis dans sa mémoire sous des monceaux de chansons patriotiques ou

cyniques que le vertueux Dubois lui avait fait chanter pour plaire au peuple souverain.

Il était tard quand elle se leva. Elle prit à peine le temps d'embrasser son père qui la voulait retenir pour lui raconter son triomphe de la veille. Elle courut littéralement jusqu'à la rue de Chartres. Elle avait hâte de confesser à Émilie l'accès de coquetterie qu'elle avait eu la veille. Émilie n'y était pas. Lise attendit deux heures. On lui vint dire que la citoyenne Crassus était chez les Duplay et qu'elle ne rentrerait pas pour dîner.

Elle reprit le chemin de la rue de Sèvres. En y entrant, elle remarqua que la rue était bien bruyante et remplie d'une masse de peuple qui paraissait agitée par quelque événement extraordinaire. Mais les événements extraordinaires étaient devenus si ordinaires, le peuple était si aisément agité et bruyant, qu'elle ne s'en inquiéta pas. Pourtant elle eut un léger serrement de cœur quand elle vit que la foule était plus dense aux environs de sa demeure. Elle hâta le pas et entra, sans guère écouter ou regarder autour d'elle.

Le jardin était occupé par un peloton de Sectionnaires. Son cœur commença à battre vivement. Elle s'avança vers la maison.

— Où est mon père, le vertueux Dubois? demanda-t-elle à Piget-Villars qui se tenait sur le seuil.

— Ton père, le vertueux Dubois, est un hideux scélérat, un anti-révolutionnaire hypocrite, un de ces riches égoïstes qui serpentent dans les voies obliques

d'un rusé sans-culottisme. Mais l'auguste Comité qui préside aux destinées du salut public a saisi le fil de ses trames impures. Il y a deux heures, la Section a reçu l'ordre de l'arrêter. Il est déjà au secret dans la maison d'arrêt de la Section. Il ne tardera pas à être transféré à Lazare, pour aller bientôt après mettre la tête à la chatière afin de voir si Pitt et Cobourg accourent le délivrer.

Le coup était tellement inattendu, même en ce temps où rien n'était surprenant et où la fantaisie furieuse et insensée de la classe dirigeante avait habitué les esprits à un flegme merveilleux; le juge de paix était si prudent, si soumis à tous les caprices des sans-culottes, si sincèrement dévoué d'ailleurs à la Révolution, que cette arrestation parut à Lise absolument impossible et ridicule. L'injustice et la sottise du fait la saisirent tout d'abord plus que tout le reste.

— Allons, citoyen Piget, vous savez bien que c'est impossible et qu'il y a là quelque erreur, quelque malentendu.

Elle entra vivement dans la maison.

— Halte-là, coquine ! s'écria la voix rude du président Ballière, lequel, accompagné de Requain, posait les scellés dans le cabinet du juge. Je savais bien que ça finirait comme ça, et ce scélérat-là ne m'a jamais trompé.

C'était donc vrai ! c'était donc sérieux ! En ce moment Lise se sentit suffoquée. Elle avait songé jusqu'ici au ridicule de l'accusation. Tout brusquement, elle

se dit que nulle accusation n'était ridicule pour ces brutes féroces.

En un instant, elle vit se renverser tout cet échafaudage de paradoxes par où on soutenait depuis quatre années toutes les folies du Jacobinisme. Elle se rappela que cent mille individus aussi innocents que son père, avaient été emprisonnés, et que les arguments qui avaient servi à guillotiner des milliers d'êtres, — le salut du peuple, la volonté du peuple, l'infaillibilité du peuple, la sagesse du peuple, — pouvaient également servir à guillotiner son père. Elle comprit, en cet instant, toute l'iniquité, l'ineptie des représentants de ce peuple, aussi bien des commissaires de la Section que des jurés et des juges. Elle le comprit, parce que mille preuves, plus convaincantes les unes que les autres, de l'innocence de son père saisirent son cerveau, et que pourtant elle eut aussi la conviction que nulle de ces preuves irréfragables n'aurait aucune vertu auprès de l'opinion, auprès des sectionnaires, auprès des Comités, auprès des jurés. Elle le comprit, parce que toutes les phrases vagues à l'aide desquelles on condamnait, chaque jour, à mort les premiers venus, pouvaient aussi bien s'appliquer à son père qu'à n'importe quel autre de ces accusés! Pourtant elle voulut résister encore à cette évidence.

— Mais citoyens, je ne trouve que cela à vous dire : c'est impossible. Vous connaissez mon père, je le connais bien aussi aussi peut-être. Vous savez qu'il est le plus franc Montagnard, le plus dévoué

des révolutionnaires. N'est-il pas un des plus anciens, un des pères de la Révolution? Ne lui a-t-il pas tout donné, obéi en tout? Quand avez-vous entendu un mot ou un signe qui ne fût pas d'un esclave du peuple? Vous le portiez hier en triomphe. Moi qui ai vu toutes ses pensées, je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que jamais un être n'a aimé la République avec une ferveur aussi magnanime. Quelles raisons, je vous le demande, pouvez-vous trouver pour commettre le crime d'arrêter un bon patriote?

— Prends garde à toi, péronnelle. Dis encore un mot, et je te clos le bec en t'envoyant à la geôle. Des raisons! Prends-tu les sans-culottes pour des donneurs de raisons? A quoi donc servirait la souveraineté du peuple s'il lui fallait donner des raisons? La raison, la voici : ordre du Comité de Salut public, signé Robespierre, Couthon et Barère. Des raisons, c'est Fouquier-Tinville qui est chargé d'en donner, et encore c'est inutile : le rasoir national doit être le seul raisonneur.

Lise était vaillante, et malgré la corruption révolutionnaire que son père travaillait depuis tant d'années à lui inoculer, elle avait conservé de la justesse d'esprit. Elle comprit qu'elle devait, dans l'intérêt même de son père, garder la liberté de ses mouvements. Elle pensa à sa cousine Émilie, à son amie Éléonore Duplay, qui obtiendraient bien aisément la liberté du prisonnier, eût-il commis cent fois plus de crimes antipatriotiques qu'il n'était possible de le supposer.

— Citoyen Ballière, dit-elle froidement, tu n'es pas aujourd'hui en meilleure situation patriotique que le vertueux Dubois n'était hier, et si l'on t'arrête demain, on pourra te donner les mêmes raisons que tu donnes aujourd'hui. Les trouveras-tu bonnes?

— Allons, dit Requain, dont la galanterie avait fort baissé depuis le mandat d'arrêt, mais qui était moins foncièrement corrompu que ses compagnons, ne te fâche pas, Ballière. On ne peut pas demander à une jolie citoyenne les vertus d'un Brutus, qui eût vu guillotiner son père en criant : Vivent les sans-culottes ! Viens avec nous, citoyenne. Puisque tu n'es pas encore arrêtée, il est juste que tu conserves ta chambre ; nous allons voir s'il n'y a rien de suspect et nous n'y mettrons pas les scellés.

Lise pensa à la petite statuette et à bien d'autres objets compromettants qui se trouvaient dans la cachette. Mais l'examen fut fait superficiellement par le gracieux vidangeur.

Les scellés mis, une dizaine d'individus se présentèrent. Ils appartenaient à cette corporation nouvelle que la Révolution avait créée, en utilisant les aboyeurs, les débauchés de chaque section ; à cette corporation de garnisaires, chargés de surveiller la personne et les biens des suspects, qui les payaient pour recevoir les insultes, pour les voir dévorer les provisions et s'enivrer en hurlant les chansons patriotiques.

Le président Ballière, ayant écouté l'énumération des actes de brutalité qu'ils appelaient des preuves

de civisme, choisit les deux plus purs de la troupe, et la bande de sectionnaires quitta la maison.

Lise, après l'effort qu'elle avait fait pour cacher de son mieux ses angoisses, sentit que ses forces étaient à bout. Les deux gardiens étaient allés visiter la cuisine et la cave. Elle se sauva dans le jardin, comme si elle eût voulu demander conseil et consolation à ces lieux tout remplis de ses chansons, à ce brillant soleil, à cette ombre fraîche, à ces fleurs, à ces oiseaux, les compagnons habituels de ses heures joyeuses. Mais tout était devenu obscur dans son esprit. Elle ne pouvait croire à une telle injustice. Elle ne parvenait pas à trouver une cause pour un si brusque et inexplicable malheur.

Elle se rappela douloureusement de quelle haine, de quelle solitude étaient punis tous ceux que la justice révolutionnaire touchait, et par cela seul qu'elle les touchait. L'enthousiasme des uns, la lâcheté des autres, la férocité et l'imbécillité générales les traitaient, dès l'heure de l'arrestation, comme des lépreux et des excommuniés. Ces amies sur lesquelles elle avait compté, voudraient-elles l'aider, voudraient-elles même la recevoir?

Un grand bruit qui se fit à la porte la réveilla de la torpeur où la jetaient ces désolantes idées. Bientôt le bruit se fit tumulte. Mille clameurs d'injure et de malédictions contre son père s'élevèrent. Les pierres commencèrent à voler dans le jardin au-dessus de la muraille de la rue. De temps en temps on entendait la voix aiguë de la vieille marchande de mer-

luche qui demandait qu'on mît le feu à la maison pour y faire rôtir la mijaurée d'aristocrate.

Lise vit bientôt paraître sur la crête du petit mur la tête d'un homme qui sauta dans le jardin. Elle reconnut Paul Crassus, qui courut vers elle.

— J'ai su l'accident, dit-il vivement. Je me doutais qu'on voudrait vous faire du mal. Ces gueux-là deviennent vraiment trop insolents. Mon uniforme ne m'a pas protégé quand j'ai essayé de les haranguer. Voyez, ils m'ont mis en loques. Heureusement mon sabre est intact. Ma foi, je dauberais sur les sans-culottes avec une satisfaction que je n'eusse pas soupçonnée. Venez nous enfermer dans la maison. Nous y tiendrons quelque temps contre le peuple souverain.

Mais, tout subitement, le silence s'était fait. Un autre individu s'était hissé sur le mur de la rue. C'était Requain, orné de son cordon de commissaire.

— Citoyens et citoyennes ! cria-t-il en s'asseyant au milieu d'une brèche... Allons, toi, vieille coquine, je te connais bien ; si tu ne te tais, je t'envoie en prison. Je te dis que tu es une vieille aristocrate qui vends de la merluche pourrie pour obéir à Pitt et Cobourg et affaiblir le sang pur des braves et pauvres sans-culottes. Je vous dis à tous : Allez-vous-en au au diable ! ou bien je vous fais traiter révolutionnairement. Qu'est-ce qui m'a bâti des scélérats pareils, qui cherchent à détruire les biens de la nation? Ah ! mais. Est-ce que ce vil aristocrate de Dubois n'est pas arrêté par ordre du Comité? Avez-vous

jamais vu un scélérat, arrêté par ordre du Comité, échapper au rasoir national ? Alors, qu'est-ce qui arrive ? C'est que la nation hérite des contre-révolutionnaires qu'elle a punis. Vous comprenez. Cette maison va appartenir à la Patrie, d'ici à trois ou quatre jours. Par ainsi, le premier qui y touche et qui jette une pierre contre elle, est un conspirateur et un traître. Détalez plus vite que ça. Je vous inspecte, au nom de la nation.

Au bout de quelques instants, le calme était revenu. Requain disparut. Lise regarda Paul Crassus.

— Vous l'avez entendu, dit-elle d'une voix étranglée. Ils regardent mon pauvre père comme déjà condamné. N'est-ce pas effroyable !

— Par le bonnet de la Liberté ! c'est vrai. Les sans-culottes vont un peu vite en besogne. Et c'est d'autant plus désagréable, que quand on voit traquer du gibier comme ce grave et sincère patriote, on ne trouve réellement aucune raison pour échapper soi-même ! Mais, où allez-vous donc ?

— Je vais voir votre oncle, votre cousine, les Duplay, Robespierre, que sais-je ! Vous comprenez bien que c'est impossible, que c'est un horrible malentendu. C'est la jalousie de ces vilaines gens. C'est une trame des aristocrates qui ont surpris la signature des augustes chefs du Gouvernement. Oui, c'est cela, conclut-elle en bondissant ; que je suis sotte de n'y avoir point pensé !

Les yeux du jeune officier prirent une expression attristée, si différente de la joyeuse insouciance qui

lui était habituelle, que Lise s'arrêta brusquement.

— Que voulez-vous me dire? demanda-t-elle.

— Ne m'interrogez pas, mais croyez-moi. Je ne vous ai jamais trop fait la cour, mais je vous aime bien, et surtout je vous respecte fort. N'allez voir ni mon oncle, ni ma cousine, ni les Duplay, ni Robespierre. Ne m'en demandez pas plus.

Lise fixa sur lui un regard effrayé.

— Et si vous voulez garder quelque espoir, un espoir bien vague, de faire sortir votre père de prison, croyez-moi, ah! croyez-moi, ne revoyez jamais le commandant La Raison.

Une vive rougeur envahit les joues de la jeune fille, car c'est à lui qu'elle songeait en ce moment même, comme à l'homme intelligent, fort et dévoué à qui elle voudrait demander le salut de son père. Elle laissa tomber de nouveau son front entre ses mains, et Paul vit les larmes glisser le long de ses jolis doigts. Il était aussi bon qu'étourdi, il se sentit vivement touché.

— Du diable, si je ne suis pas prêt à aller tordre le cou à Robespierre et à tous ces gueux-là! Ils sont vraiment trop tyranniques et il n'y a pas moyen de vivre dans un tel esclavage. Car, voyez, dit-il tout haut avec un juron, je suis prêt à donner ma vie pour sécher vos larmes. Et je ne puis rien, rien! C'est un état intolérable. Laissez-moi le temps de la réflexion. Mais, en attendant que je trouve le moyen d'assassiner toute la Convention, — sauf mon oncle, — car je vois que c'est le seul moyen de sortir de cet infernal esclavage,

n'y a-t-il personne qui ait une tête moins folle que la mienne et qui puisse vous guider et vous conseiller? Ah! La Bussière. Il connait tous les détours de cet enfer. Voulez-vous que je vous l'envoie ?

Rossignolet rougit encore. Elle avait bien pensé à lui, mais elle se sentait coupable à son égard, si la lettre qu'il avait écrite était une ruse, comme elle commençait à le soupçonner. Elle fit un signe affirmatif. Paul s'éloigna. Puis il s'arrêta tout brusquement. Il réfléchit pendant cinq minutes, et il revint près de la jeune fille :

— Décidément c'est un jour bien extraordinaire. Savez-vous ce que je viens de faire ? Je viens de penser pendant deux minutes de suite à la même chose. Eh bien ! j'ai découvert ceci : au fond, la France est gouvernée par deux pouvoirs qui se balancent, le pouvoir de Requain qui sort de la vidange, et le pouvoir de cette vieille Merluchon qui y est encore. Or, est-ce un gouvernement dont la France doive être bien fière, et que des gens comme moi, conclut-il à voix basse, doivent défendre au risque de leur vie et de la vôtre, charmante Lise ? En tout cas, si jamais ils songeaient à mettre la main sur vous, je veux que Domingo devienne président de la Convention si je ne mets pas le feu à la tanière des Duplay. Voulez-vous me laisser vous embrasser. C'est la dernière folie que je fais et la dernière fois que je viens vous voir, — on est homme discret, — jusqu'à ce que je rapporte le vertueux Dubois sur mes épaules. Il me semble qu'il y a quelque part, dans l'histoire, un fils

qui en fait autant de son père. J'ai vu la gravure ; le père était fort décolleté. Allons, que je vous voie sourire avant de partir. Tout n'est pas perdu. Je vais continuer de réfléchir à la figure que ferait Cornélie Copeau si elle était reine de France, comme elle espère le devenir.

Il s'éloigna en sifflotant. Lise retomba bientôt au fond de son angoisse. Elle souffrait non seulement dans sa tendresse filiale, qui était grande, mais aussi de cette incertitude, de cette impossibilité d'agir qui est, pour les âmes franches et résolues, le pire des supplices.

Elle se sentait impuissante, impuissante non seulement à sauver son père, mais même à travailler à son salut, et cela, — elle le voyait avec une évidence saisissante, — à cause des odieux et vils sentiments qui régnaient. Elle cherchait tous ceux des amis politiques de son père qu'elle pourrait essayer d'intéresser à son sort, et elle n'en trouvait pas un seul à qui elle osât se fier.

— Celui-ci me chassera comme une pestiférée, pensait-elle. Celui-là jurera que mon vertueux père a mérité son sort et qu'il l'avait toujours soupçonné. Cet autre même me dénoncera pour faire sa cour à ceux qui ont fait emprisonner mon père.

Elle resta ainsi pendant plusieurs heures à regarder, avec une terrible perspicacité, le fond de l'âme de la Terreur. On eut dit qu'une lumière nouvelle et surnaturelle venait de jeter dans son cerveau un rayon qui éclairait tout cet amas d'observations

qu'elle entassait, d'une façon inconsciente, dans son esprit depuis quatre années.

Le soleil commençait à décliner. Elle ne sentait ni la fatigue, ni la faim. Parfois, un souffle d'air, qui lui apportait le parfum de ses roses, la faisait tressaillir ; parfois elle se surprenait à écouter un chant d'oiseau et à oublier combien elle était malheureuse. Mais bientôt l'étreinte lui serrait plus violemment le cœur. Elle reprenait cette fièvre de vaines pensées et de réflexions aboutissant toutes à lui faire constater qu'elle était impuissante à tenter utilement un effort pour sauver du supplice un innocent. Et cet innocent était son père, et, hier encore, il était l'homme le plus entouré d'honneurs, de respects et d'amis !

Elle ne doutait pas de ce que lui avait dit Paul, dont elle appréciait la franchise. Elle ne comprenait pas bien, sans doute, comment Émilie, le représentant Crassus, les Duplay et Robespierre étaient devenus ses ennemis ; mais pourquoi ne le seraient-ils pas ? Est-ce que quelque chose était impossible en fait de méchanceté et de folie dans ce temps ?

Alors elle reçut comme un coup qui lui ôta la raison pour un instant et qui fut le plus triste de cette journée d'angoisse :

— Est-ce que mon père, dit une voix au fond de sa conscience, une voix qu'elle essaya de faire taire, mais qui parla plus haut que tous ses efforts, est-ce que mon père n'a pas applaudi au supplice de M. d'Espréménil, son protecteur ? Est-ce que, hier encore, il ne m'a pas menée voir passer, comme en un spectacle

ravissant, la charrette qui menait Mme d'Espréménil, sa bienfaitrice, à la guillotine? Et ce bienfaiteur et cette protectrice n'étaient pas condamnés par d'autres gens, pour d'autres causes, que ceux qui vont condamner, qui vont faire condamner mon père ! Ils étaient aussi innocents que lui. Mais alors mon père ! mon père ! Mais cette Révolution en a fait un monstre ! et c'est la justice de Dieu qui le punit justement. Mais moi qui ai cru tout cela, moi qui ai applaudi à ces atroces et barbares exécutions, mais je suis aussi un monstre couvert du sang des innocents ! Et si on guillotine mon père, on lui appliquera uniquement la loi qu'il a faite, qu'il a applaudie !

Elle se leva tout debout, comme poussée par un ressort, ses yeux s'ouvrirent démesurément, et elle tomba évanouie sur le sol.

Quand elle revint à elle, elle vit Bernard agenouillé à côté d'elle et qui essayait de la soulever. Elle le repoussa violemment et se releva. Elle le regarda avec des yeux qui avaient quelque chose d'égaré, et lui dit d'une voix haletante :

— Eloignez-vous. Je suis un être méprisable. Ah ! j'ai vu couler avec indifférence tant de sang innocent ! j'ai entendu, sans rougir, tant de vilaines choses, sans m'indigner, tant d'odieuses maximes ! Mais c'est vous qui m'avez rendue la plus coupable. Car tout le reste, je le faisais sans savoir. Mais on ne reste pas longtemps dans la boue sans être salie ! Et, hier, bien méchammment, bien coquettement! — Ah ! ma chère mère, comme vos doux yeux si purs ont dû

pleurer dans le ciel! — je vous ai montré que je vous aimais. Bernard tressaillit. Mais il était lui-même fort ému de l'arrestation de Dubois, fort irrité de l'injustice qu'on faisait à ce généreux patriote, et porté à se demander, avec un redoublement de colère, s'il n'était pas pour quelque chose dans cette persécution. Il se tut quoiqu'il sentît son cœur se dilater, par un mouvement mystérieux d'une douceur inexprimable, en entendant l'aveu naïf de cet amour.

— Ah ! je sais bien que c'est mal, et je le savais alors que je le faisais. J'ai pleuré toute cette nuit. Et vous voyez comme je suis punie. Je vous dis que c'est nous, que c'est moi, que c'est vous, qui sommes la cause du malheur qui frappe mon père. Ah ! j'aime mieux croire cela que de supposer qu'il l'a mérité, en applaudissant au malheur des autres. Ah ! que c'est cruel ! Pourquoi ces misérables nous punissent-ils ? Si c'était Dieu que nous avons oublié, les prêtres que nous avons maudits, les aristocrates que nous avons persécutés, si c'étaient eux qui nous punissaient, je le comprendrais ; mais les sans-culottes, dont nous nous sommes faits les amis ! Tenez, écoutez-les là, dans cette cuisine : Ils chantent. Voilà les rois du jour. Moi, je n'ose pas même entrer dans ma maison, parce qu'ils la gardent au nom de la République. Ici, au moins, je suis libre, jusqu'à ce qu'il leur plaise de me forcer à rentrer pour entendre leurs chansons et pour leur verser à boire.

— Mais c'est impossible et infâme, s'écria Bernard en s'avançant vers la maison.

— Allez le leur dire, et demain mon père et moi, et vous, nous aurons le cou coupé pour nous être faits les ennemis du peuple. C'est le mot qui suffit à tout. Oui, et si je leur dis qu'ils ont assez bu, on me condamnera comme ayant insulté à la majesté des sans-culottes et m'être faite ennemie du peuple.

— C'est horrible, murmura Bernard d'un ton sombre. Mais je vous l'ai dit, je ne suis pas dépourvu d'autorité. Je suis venu me mettre à vos ordres.

Lise fixa sur lui ce même regard exalté, sec et presque dur :

— Autrefois, on nous disait que les jeunes filles devaient surtout être modestes. Puis on nous a dit que c'étaient des préjugés, que la religion, qui nous prêchait cela, était une comédie, que les prêtres sont des scélérats hypocrites, et qu'il n'y a plus que la nature et la franchise. C'est pour cela que j'ai été hier coquette et effrontée.

— Mais, mademoiselle...

— Ne dites pas un mot, si vous ne voulez me couvrir de honte. Autrefois aussi, on parlait aux hommes de l'honneur, maintenant on ne leur parle plus que de république ; et voilà ce que c'est. (Elle indiquait les deux sans-culottes qui hurlaient dans la maison.) Êtes-vous, vous, un républicain ou un homme d'honneur? Si vous êtes un sans-culotte, allez boire avec ces gens-là. Si vous êtes un homme d'honneur...

— J'ai peut-être mérité cette injure par mon sot enthousiasme, mademoiselle. Pourtant je n'ai jamais songé qu'à l'honneur en aimant la Révolution, et

quand j'aurai à choisir entre l'un et l'autre, et le temps s'en approche, ce ne sera pas l'honneur que je sacrifierai.

— Jurez-moi donc sur l'honneur que vous ne vous mêlerez plus de nous, que vous ne viendrez plus ici, que vous ne chercherez en aucune façon à agir en faveur de mon père.

— Mais, mademoiselle, que me demandez-vous là? quand au contraire...

Lise frappa du pied avec colère :

— De quel droit vous occupez-vous de nous, et pourquoi serais-je forcée d'accepter votre protection? Si c'est là cette délicatesse...

— Arrêtez-vous, je vous en supplie. Ne m'injuriez pas, même des lèvres, de vos lèvres souffrantes et bien justement affligées. Ce me serait une trop grande douleur. Je jure donc, bien que je ne vous comprenne pas, de vous obéir... jusqu'au moment, reprit-il, où vous-même serez en danger; rien alors, quand ce serait la ruine de la République, ne m'arrêtera pour vous sauver. Car si vous m'avez montré que vous m'aimiez, moi je jure devant l'Être suprême que je vous adore.

Il leva son beau visage vers le ciel. Un rayon rouge du soleil couchant entoura son front d'une auréole resplendissante. Lise ferma ses yeux, brûlés par le reflet de cette flamme qui lui paraissait une réponse divine à l'appel que le jeune homme venait de faire au Seigneur et un témoignage céleste de la noblesse de son amour.

Bernard s'inclina silencieusement, et après avoir jeté un regard sombre dans la direction de la maison où les deux sans-culottes se renvoyaient, dans un mode alterné, comme des bergers de Virgile, les refrains des idylles jacobines, il quitta le jardin.

Rossignolet eut grand'peine à continuer désormais de pleurer et de penser à son père. Elle s'assit sur son banc, que l'ombre du crépuscule couvrait déjà. Malgré elle, son imagination répétait lentement et cent fois de suite chaque mot des dernières phrases prononcées par Bernard, quand celui-ci rentra :

— Allez-vous donc rester ainsi seule, sans défense? demanda-t-il vivement.

— Seule ! oui. Ne savez-vous donc pas qu'il n'y a plus dans cette France généreuse, comme on disait, dans cette noble capitale, comme on disait, dans cette nation sensible et bienfaisante, comme on disait, qu'il n'y a plus un seul être qui oserait montrer de la compassion à son ami, si le plus méprisable des gens qui commandent maintenant a déclaré cet ami suspect. Mais si je suis seule, je ne suis pas sans défense.

— Et qui avez-vous donc pour vous défendre ?

— Moi. D'ailleurs je suis peut-être injuste, au moins pour un individu. J'attends le bon La Bussière.

— Votre fiancé, mademoiselle ? demanda vivement Bernard.

— Mon cousin, répondit-elle, après une seconde d'hésitation.

Et cette fois Bernard partit d'un pas leste, après avoir jeté à Lise un regard qui lui fit battre le cœur.

Mais le soir tomba. Les tristes pensées chassèrent toutes les autres. La Bussière n'arrivait pas. La pauvre Lise se prit à douter de lui aussi. Il lui sembla que cette douleur mettait le comble à sa désolation et que, pour le coup, elle se trouvait absolument seule en ce vaste monde.

On avait frappé à la porte sans qu'elle y fît grande attention, tant elle était ensevelie dans ses pensées et tant la stupidité, qui fut le plus grand et le plus mystérieux effet de la Terreur, commençait à succéder en elle à la fièvre des premières heures.

Un de ses gardiens, qui avait besoin de prendre l'air, s'en vint ouvrir. Un grand vieillard à la longue houppelande, dont les longs cheveux gris étaient couverts d'un sale bonnet, et dont la main s'appuyait en tremblant sur un formidable bâton, tourna vers le garnisaire ses larges besicles et demanda d'une voix chevrottante la citoyenne Dubois.

— Et qu'est-ce que tu lui veux, à la citoyenne? La République nous l'a donnée à garder, tu comprends.

— Hé ! hé ! tu es un gardien vigilant, mon garçon, mais un citoyen curieux. Je sais bien que la première vertu républicaine est la défiance, comme l'a dit le grand général Kellermann avant de devenir suspect. Mais tu connais bien ça?

Il lui montra un papier dont le gardien, qui du

reste ne savait pas lire, put, à cause de l'obscurité qui gagnait, distinguer uniquement la forme. Mais il vit fort bien un cachet, le cachet très connu du Comité de Salut public. Il s'inclina révérencieusement.

— Bon? je vois que tu es un patriote éclairé par le génie de la Liberté, reprit le vieillard. J'ai quelques mots à dire à la citoyenne. Le Comité voudrait saisir le fil des trames qui ont procuré au citoyen Dubois l'avantage de coucher en prison. Il faut savoir si la citoyenne a trempé dans ces trames.

— Bon ! tu peux t'en fier à nous. Nous allons la forcer à boire à la santé de la patrie, tant qu'elle aura perdu la boussole. Alors nous la ferons dégoiser sa petite affaire.

— Garde-toi de la tourmenter. Je te dis que c'est une amie des Duplay. Il faut y aller en douceur, et c'est pourquoi on a envoyé un vieillard vénérable. Maintenant détale, et si tu veux ignorer, pour quelque temps encore, les douceurs qu'on éprouve à éternuer dans le sac, garde-toi de nous troubler.

Le garnisaire, sans oser regarder derrière lui, regagna la maison. Le vieillard s'approcha de Lise et lui dit à mi-voix :

— Rossignolet gentil, ne laisse pas échapper un cri, parle à voix basse, et écoute, en parlant le moins possible.

— Ah ! mon bon, mon cher Charles !

— Oui. J'ai bien tardé ; mais je n'étais pas à mon bureau quand Paul Crassus y vint. Puis il me fallut

courir faubourg Antoine, chez Mareux, pour me déguiser. Je n'ai pas le temps de chercher à te consoler. Car je cours grand risque avec ce déguisement, tout au plus propre à tromper un obscur sans-culotte. Mais je n'avais pas le choix. Donne-moi ta chère main, elle me répondra. Je n'ai pas été aussi étonné que tu l'as pu croire de ce qui arrive. D'abord cette imbécile Terreur est destinée à dévorer la plupart de ses enfants. C'est la logique et c'est la punition. Puis, il est temps que je t'explique et ma lettre et mon absence, et toute ma conduite, bien brièvement. Tu sais que j'ai pour fonction d'enregistrer les dossiers des détenus et de les donner à Subléras et à Trinchard, présidents de la Commission populaire, qui les envoie à Fouquier-Tinville. Depuis que je fais ce métier et que je vois de près l'ineptie, l'iniquité des arguments invoquées pour procurer tant d'assassinats, j'ai pris la Révolution en haine. Je me suis juré de risquer ma vie pour en diminuer un peu les crimes. Je la risque chaque jour ; mais j'ai déjà soustrait et détruit neuf cents dossiers, c'est-à-dire sauvé la vie à neuf cents personnes.

Lise serra avec énergie la main qu'elle tenait.

— Oui, Rossignolet, vous êtes la cousine d'un héros inconnu. Voici comment j'agis : Je soustrais un dossier, deux dossiers, trois dossiers, sur chaque dizaine. Je choisis ceux des pères ou des mères de famille ou des illustres savants, ou des toute jeunes filles. Je les mets dans un seau d'eau. La nuit venue, je vais au Comité, Je fais une pâte de ces papiers et je vais

la jeter à la Seine. Dame ! c'est un métier qui ne pourra pas durer longtemps ; mais j'espère que mon Rossignolet me pleurera. Pas maintenant, mignonne.

Je n'ai pas le département des dénonciations, que Robespierre classe lui-même et qu'il confie à Thuillier. Mais un jour, il y en a quinze environ, je trouvai dans un dossier une feuille qui n'y appartenait pas. Cette feuille contenait une dénonciation contre ton père. Ne m'interromps pas. Je n'eus pas de cesse que je ne fusse devenu voleur avec effraction. J'y parvins, et j'enlevai du bureau de Thuillier tout le dossier Dubois. Je suppose que Robespierre voulait le garder en cas de besoin. J'en devins suspect, ou plutôt soupçonné. Je pus épouvanter le nègre Domingo, en lui disant que je le savais chargé d'espionner beaucoup de gens, les Crassus, entre autres, et ton père. Je fus assez heureux pour lui enlever le récit, qu'il portait à Nicolas, d'une aventure qui m'était arrivée une nuit au Palais-National, mais me sachant surveillé, je me décidai à ne plus te voir, à t'écrire même cette lettre de rupture, afin de ne pas vous compromettre.

— Bon, cher, admirable Charles, murmura Lise, en baisant et en couvrant de larmes la main qu'elle tenait. Mais alors, comment expliquer qu'on ait arrêté mon père, puisque tu avais soustrait les papiers ?

— Il y a là un mystère que nous éclaircirons.

— Mais que pouvait-on donc reprocher à un patriote aussi prudent, aussi brûlant de l'amour de la République ?

— Cent niaiseries. On lui reprochait d'être un robinocrate, un ami de l'infâme d'Espréménil, d'être riche, d'être savant, de parler latin, de ne pas parler latin, d'avoir une maison bien propre, de ne pas recrépir ses murailles pour laisser croire que la République c'est la misère ; d'être un des pères de la Révolution et de s'en vanter pour humilier les simples sans-culottes ; de porter la carmagnole par hypocrisie, et de la brosser pour insulter à la misère des gens qui n'ont pas le temps de s'amidonner ; d'avoir une fille et d'en être content, parce que si c'était des fils, il serait forcé de les envoyer aux frontières ; et tout ainsi, Mais adieu !... Ne t'étonnes pas de me voir rarement et toujours déguisé.

— Attends encore un instant. Dis-moi ce que tu peux faire pour sauver mon père chéri.

— Rien, si quelque puissant démocrate tient à le supprimer ; tout, si son affaire est commune et banale. Car, jusqu'à ce que je sois pris moi-même, je puis garder son dossier par devers moi et ne pas le remettre à mon ami Subléras, que je me réjouis — allons ! mignon Rossignolet, ris un peu avant de me quitter — que je me réjouis d'appeler Subléreins, si bien que le nom lui en est resté et que son compagnon, le menuisier Trinchard, lui a dit hier : « Qu'est-ce que tu as donc là, citoyen Subléreins ? » Or, comme Subléras est affreusement bossu, tu vois d'ici la joie universelle. Ils n'ont compris ni l'un ni l'autre, et ce sont ces deux bouffons-là qui, à titre de présidents de la Commission Populaire, sont les grands chanceliers de

France, ou plutôt qui composent à eux deux la cour de Cassation révolutionnaire. Mais ris donc !

Lise pleurait plus fort que jamais.

— Ah ! s'écria-t-elle, comme j'ai été méchante et vilaine contre toi. Mais je puis encore réparer le mal. Tu es si bon, si brave.

— Que veux-tu dire, cousine ? demanda Charles d'une voix émue.

— Je te le dirai la veille de notre mariage.

TROISIÈME PARTIE

A TRAVERS PARIS, EN MESSIDOR

I

PREMIÈRES ANGOISSES, PREMIÈRES COURSES.

Lise Dubois-Joli était bien la jeune bourgeoise, parisienne telle que nous la présente l'Ancien Régime, avec un esprit très fin, mais qui ne songeait jamais à dépasser un étroit horizon, avec une intelligence très aiguisée, dans le terre à terre, avec une âme fort active, mais habituée, par des influences séculaires, à *respecter le respect*, à aimer la tradition, à trouver ses fêtes, ses distractions, son échappement dans la douce tyrannie des antiques usages.

Ainsi alerte et usagée, vive et docile, très rompue à la piété, très amoureuse des distractions, mais les trouvant régulièrement échelonnées devant elle, la

bourgeoise parisienne montrait ce curieux mélange de coquetterie et de candeur qui frappait tous les voyageurs.

En rangeant son cœur mobile sous la discipline d'une vie religieusement méthodique, la femme française économisait ce trésor d'énergie qu'elle dépensa pendant la Révolution et qui la fit — il faut le reconnaître — moralement supérieure à l'homme de cette époque.

Lise devait à sa situation particulière, ou plutôt devait à son père, au caractère et à la position de celui-ci, d'être restée exceptionnellement candide.

Si sa mère eût vécu, celle-ci eût sans doute, comme la presque unanimité des honnêtes femmes, pris parti contre la Révolution ; au moins eût-elle fait part de ses doutes, de ses angoisses à sa fille, ou discuté, avec cette grave et respectueuse dignité que montrait la matrone bourgeoise, les opinions de son époux. L'esprit de la fillette se fût éveillé, son bon sens eût été mis en garde. Mais à côté d'un père qu'elle aimait doublement, dont elle ressentait toute la tendre bonté, dont elle entendait sans cesse vanter la sensibilité, la délicatesse, la probité, la charité, et qui proclamait lui-même, avec une infatigable conviction, les merveilles de sa propre intelligence, à côté d'un protecteur que nulle des angoisses, nul des désastres de la Révolution n'avait touché, elle était restée joyeuse et coquette, confiante et naïve, une enfant irréfléchie.

Elle entendait le vertueux Dubois-Joli affirmer que

tout était excellent et beau sous la République. Il disait éloquemment que ce sang qui coulait à flot était le sang des plus hypocrites scélérats qu'on pût rêver ; que la France n'avait jamais été plus héroïque, plus glorieuse ; que les gênes que l'on ressentait dans le développement de la vie actuelle, si différente de la bonne vie bourgeoise d'autrefois, étaient le résultat des efforts de ces hypocrites scélérats. La tyrannie évidente qui pesait sur tous était, selon lui, un ennui très momentané qui allait procurer à tous le paradis terrestre de la fraternité et de la bienfaisante égalité. Lise blâmait, comme une insolence présomptueuse, ou comme un crime contre l'amour filial, tout ce qui, dans sa conscience, essayait de dire que cette tyrannie était féroce, que cette vie était laide et insupportable.

C'est ainsi, disons-nous, qu'au moment où toute honnête fille de France devenait femme pour la raison et l'énergie, où toute femme sentait ses pensées s'assombrir, son âme grandir et s'indigner, Lise était encore Lisette, le gentil Rossignolet dont le cœur sans défiance, l'esprit sans préoccupation et les lèvres rieuses livraient les chansons joyeuses aux échos répétés de la guillotine.

Elle en était restée à ce bon temps doux et facile où l'on vivait à la claire lumière du foyer domestique chaud et clos, et où, sans grandes angoisses, sans grands rêves, l'imagination dégustait finement les petites joies de chaque jour en songeant à ces insondables félicités de la robe nouvelle pour la haute messe

de Pâques, de la danse à la fête de Bezons, de l'offrande solennelle du pain bénit, de la noce de la cousine pour le prochain carnaval, et de l'arrivée, pour l'année d'ensuite, du jeune parent du Lyonnais ou de la Picardie,

On comprend quel trouble se fit dans ce cerveau d'enfant quand, le soir où nous l'avons laissée, après cette écrasante et stupéfiante journée, elle se trouva seule.

Elle pensa d'abord beaucoup à Charles. Sans nul doute, s'il eût pu rester avec elle, s'il eût pu revenir fréquemment et librement la voir et la guider, elle était si effarée, elle était, comme un petit oiseau tombé de son nid, si désireuse de trouver, après avoir perdu l'appui de l'aile paternelle, un refuge sous n'importe quelle aile chaude et sûre, sans nul doute elle se fût attachée vivement et définitivement à lui. Il était le seul dont elle ne pût se défier, en ce moment où une âpre et nouvelle vue de la vie humaine lui arrivait si douloureusement.

Mais elle sentit bientôt que la pensée de Charles n'emplissait pas assez son cœur pour l'empêcher de sentir la grande solitude où elle se trouvait. Elle chassa, avec une impatience nerveuse et très colère, l'idée de Bernard-Émile qui se présentait à elle. Il lui paraissait *sentir la Révolution* — elle ne trouvait d'autre manière d'exprimer son impression, — sentir comme tous ces vilains personnages de la Section qui étaient venus arrêter son père et la tourmenter elle-même si injustement. Elle pensa plus complai-

samment à Paul Crassus, qui lui avait paru si sincère et si affectueux quand il lui avait conseillé de ne pas recourir à Émilie Crassus. Quelle étrange vivacité il avait montrée en lui disant cela ! Quel sentiment pouvait donc le pousser ? Mais qu'importe ! C'était un garçon bien léger ; et n'était-il pas, lui aussi, l'ami des tyrans !

Alors s'ouvrit cette réserve de larmes qui ne devait pas tarir de longtemps. Elle éclata d'abord en sanglots d'attendrissement. Elle songeait qu'elle n'avait fait de mal à personne, qu'elle était pourtant tout abandonnée, et si malheureuse au milieu de ce jardin où elle avait chanté de si joyeuses chansons ! Elle ne les chanterait jamais plus, et, encore une fois, quel crime avait-elle commis pour être, si jeune, privée de toute joie !

Tout à coup ses larmes s'arrêtèrent un instant, mais brusquement. Elle poussa un petit cri : elle revoyait, dans son imagination, passer ces charrettes que son père lui montrait, avec son enthousiasme révolutionnaire, sortant du Palais de Justice. Il y avait là-dedans des hommes et des femmes qui laissaient sans doute des filles abandonnées comme elle, abandonnées aussi injustement... et plus injustement... car *son père avait pactisé avec les tyrans !!* Mais ce ne fut, pour cette fois encore, qu'une pensée vague.

Ses pleurs recommencèrent à couler avec indignation : elle entendait ses gardiens chanter d'une voix hoquetante, et elle se disait qu'elle était à deux pas

de sa maison et qu'elle n'osait y entrer. Puis elle pensa à celui qui n'y était plus, qui y avait été si charitable pour tous, si caressant pour elle. Où était-il maintenant ? Combien il devait souffrir, et être indigné de l'injustice, et défier la tyrannie, et se promettre de la combattre, et reconnaître combien il avait été trompé ! Maintenant il souffrait loin d'elle, le pauvre père, et il se demandait ce que devenait sa pauvre petite mignonne Rossignolet. Ah ! pauvre Rossignol qui ne chante plus !

Alors les larmes roulaient à flots, mais doucement, sans sanglots, sans colère.

La nuit s'avançait. Les hurlements — c'était tout le bruit nocturne des rues de Paris qui étaient, nous l'avons dit, ou mornes ou hurlantes — avaient cessé partout. Les deux gardiens s'étaient tus, eux aussi, Lise se leva délibérément.

Elle se disait qu'après tout elle n'était pas si abandonnée qu'elle l'avait cru au premier moment. A défaut des Crassus, des Duplay et de Robespierre, son père avait beaucoup d'amis. Tout ce qui était puissant sous la République n'était-il pas son ami, non seulement à la Section, mais au conseil-général de la Commune, mais au Tribunal Révolutionnaire, mais à la Convention !

Dès le lendemain, elle chercherait à savoir dans quelle prison il était renfermé. Elle le verrait. Elle se concerterait avec lui pour les démarches à faire, pour dissiper le ridicule malentendu qui l'avait mené là.

Elle entra dans la maison. Les deux gardiens étaient dans la salle à manger. L'un était étendu sur le sol, au milieu d'ordures, et il ronflait bruyamment. L'autre, un peu moins ivre, oscillait sur sa chaise, les yeux à demi clos, en tendant vers une chandelle fumeuse une main tremblante qui portait une pipe cassée. Il entr'ouvrit les yeux en entendant du bruit. Il essaya de se lever.

— Ah ! te voilà, enfin, vile aristocrate. Tu te décides à venir trinquer avec les aimables sans-culottes. C'est ça. Tiens, allume ma pipe et je t'embrasserai pour la peine.

Mais l'effort qu'il avait fait dérangea l'équilibre ; il tomba sur son compagnon et y resta. Lise prit la chandelle. Sur le pied de l'escalier, elle vit sa vieille domestique couchée et ronflant, elle aussi, d'une façon désordonnée. Elle était, bien évidemment, ivre comme les deux sans-culottes. La jeune fille se sentit épouvantée. Elle bondit, monta l'escalier en courant comme une folle, ferma la porte de la chambre à double tour, poussa contre cette porte plusieurs chaises et tomba à genoux en disant :

— Jê suis donc en enfer !

Margoton était une vieille servante, grave, dévouée, qui avait élevé la mère de Lise. Elle était sans doute un peu bornée, mais si sûre ! Et jusqu'à son âge de plus de soixante ans, elle avait été la plus sobre des femmes.

Lise passa cette nuit, comme la précédente, agenouillée, pleurant, priant, jusqu'à ce que ses yeux se

fermassent malgré elle et que sa jolie tête pâlie s'affaissât sur le bord de son lit. Elle fut réveillée en sursaut, avant que l'aube ne parût, par des coups frappés doucement à la porte. Elle bondit. Elle prit un petit couteau et s'avança résolûment.

— Qui est-ce qui est là ? Qu'est-ce que l'on me veut ?

— Ah ! citoyenne, ah ! Lise, chère Lise ! J'étais si malheureuse quand je ne vous ai pas trouvée dans le jardin. Ouvrez-moi, il faut que je vous parle.

— Comment ! Ah ! Margoton ! Qui est-ce qui aurait cru ça ! Est-ce que je sais dans quel état vous êtes et si vous êtes encore... Ah ! à qui se fier maintenant !

— Lise, ma fille, dit la vieille femme avec énergie, ouvre-moi, si tu ne veux pas que j'aille me jeter dans le puits. Ah ! s'écria-t-elle en saisissant, dès que la porte fut ouverte, la main de sa maîtresse, je n'aurais jamais pu dormir si je ne t'avais fait ma confession. Les scélérats, ils m'ont soûlée malgré moi, et pourtant de mon plein gré. Ils me disaient que si je ne buvais pas à la prospérité de la République, puis à la confusion de ses ennemis, puis à la ruine des despotes coalisés, puis au succès des braves républicains, et à la santé des sans-culottes, puis des Montagnards, puis de Robespierre, puis du comité révolutionnaire de la Section, puis de la Commune, et tout et tout, c'est que j'étais une aristocrate, une contre-révolutionnaire, une fanatique, une robinocrate, et tout et tout, et que si j'étais tout ça, c'est que vous, Lise, l'étiez aussi, et qu'on le voyait bien,

puisque vous fuyiez la société des sans-culottes, et qu'ils vous dénonceraient le lendemain. Alors je buvais et encore, et tant et tant, pour toi et pour le citoyen Dubois, pour prouver ton civisme et le sien. Et il faudra que ce soir je me soûle encore, et demain, et toujours et toujours. Mais, patience. Tout ça ne durera pas, et ces deux brigands-là ne le porteront pas en paradis. Maintenant, couche-toi. Moi, je vais me mettre contre la porte, et j'ai apporté le grand couteau de cuisine.

La matinée du primidi 11 messidor fut consacrée par Lise à la recherche de son père. Dès la première heure, les deux gardiens étaient venus frapper à sa porte, en menaçant de l'enfoncer si on ne la leur ouvrait immédiatement. La jeune fille, heureusement, était habillée.

Les sans-culottes venaient lui présenter un ordre de la Section qui obligeait la citoyenne à payer à chacun des deux garnisaires six livres par j[illegible]. La vieille Margoton, qui était accourue en les entendant monter, répliqua que ce n'était pas possible, puisque la loi déclarait que les gardiens des scellés ne devaient recevoir qu'une journée et demie de travail, c'est-à-dire trois livres.

Mais la Section, ripostèrent les deux républicains, avait décidé que la loi ne traitait pas assez généreusement les patriotes qui remplissaient ces fonctions. Leurs âmes pures ne s'indignaient-elles pas de vivre ainsi dans des lieux infectés d'aristocratie. Il fallait donc récompenser des citoyens que leur zèle poussait

à respirer l'air impur des maisons des suspects, tandis que leurs frères s'enivraient de l'atmosphère salubre qu'on respirait dans les asiles de la Liberté, comme les clubs, les corps de garde, les tribunes des assemblées sectionnaires et autres. Et cet argent devait être payé avant toute chose. Et l'on devait vendre tout, les meubles, les effets, au moindre retard. Combien de temps devaient durer ces scellés et cette garde ? Aussi longtemps que ce scélérat hypocrite de juge de paix resterait en prison. L'un des gardiens racontait qu'il venait de rester six mois chez la femme d'un détenu, et il n'avait quitté que quand celle-ci, ne pouvant plus payer les six livres, et ayant tout vendu, avait été menée en prison. De sorte que la jeune citoyenne devait faire des vœux pour que les deux sans-culottes restassent le plus longtemps possible, parce qu'aussitôt que l'auteur infâme de ses jours aurait éternué dans le sac, ses biens seraient confisqués au profit de la patrie, et le mieux qui pourrait arriver à la fille d'un tel scélérat serait d'être réduite à la mendicité.

Lise avait bien envie de pleurer en entendant tout cela. Mais son petit cœur commençait à se fortifier par l'indignation. Elle était, du reste, pleine d'espoir de faire bientôt reconnaître l'innocence de son père. Elle paya, mangea en hâte un petit morceau de pain bien dur, c'était tout ce qui restait dans la maison. Elle recommanda à Margoton d'aller faire les queues du boulanger et de l'épicier — ce n'était pas le jour du boucher — et elle sortit.

Elle voulait naturellement et avant tout savoir dans laquelle des quarante-huit prisons de Paris son père avait été mené. Elle espérait qu'on lui annoncerait qu'il était chez Belhomme. Elle était fort renseignée sur les us et coutumes de la Révolution, dont le vertueux Dubois aimait à causer pour les admirer entre amis ou les faire admirer à sa fille. Elle savait que cette maison Belhomme, au faubourg Saint-Antoine, était une maison de santé organisée et gardée comme une prison, où les suspects qui avaient des amis secrets dans les Comités étaient envoyés et où l'on oubliait volontiers les gens, Fouquier-Tinville ayant reçu l'ordre de ne jeter que rarement son terrible regard dans cette direction.

Elle arriva à la Section, au carrefour de la Croix-Rouge. On n'y avait pas encore perdu toute considération pour elle, qui avait toujours été si charitable, si respectée. On ne la maltraita pas. On se contenta de lui répondre sèchement que le citoyen Dubois, la veille, après quelques minutes d'attente dans la geôle de la Section, avait été envoyé, avec dix autres scélérats, à pied, sous l'escorte de cent hommes armés, à la prison de la Bourbe.

Son cœur se serra en entendant ce nom. Elle se rappela aussi qu'elle avait vu souvent, — car c'était un des spectacles fréquents des rues de Paris — ces petites bandes de suspects traversant la ville entre une double haie de factionnaires, et assaillis d'injures, de coups et de projectiles.

Le greffier du Comité révolutionnaire, qui lui don-

nait ces renseignements, ajouta qu'il avait entendu dire qu'on n'avait pas reçu ces brigands à la Bourbe, qui était pleine, et qu'on les avait promenés de porte de prison en porte de prison avant de leur trouver place.

Cela était vrai. Lise fut renvoyée de la Bourbe (ancien Port-Royal, rue du Faubourg-Saint-Jacques) aux Dames Anglaises (faubourg Saint-Marceau) ; de là, rue de Provence, à l'ancien hôtel du Dreneuc, de là à Picpus, de là à la prison de Saint-Lazare. Ici, enfin, elle apprit que le vertueux Dubois y était définitivement entré, après avoir été présenté devant chacune des quatre autres maisons de détention.

On introduisit la jeune fille devant deux individus en casquette de peau et en carmagnole qui étaient attablés en face d'un broc de vin.

C'étaient les deux princes absolus de ce sombre royaume, Bergot, administrateur de police, délégué auprès de la maison Lazare, et Semé, concierge provisoire. Dans la famille révolutionnaire, ces deux personnages ne représentaient point particulièrement le libertinage et la férocité, mais plutôt la rapine et l'escroquerie. Ils reçurent Lise sans trop d'injures ni d'obscénités.

— Dubois-Joli ! dit Semé. Est-ce que tu crois que je connais le nom de tous les scélérats qui entrent ici ? Ça vaut-il la peine, je te le demande, citoyen administrateur, de se salir la mémoire à retenir les noms d'aristocrates qui sont destinés à monter, demain peut-être, sur madame (la guillotine) !

Il cria. Un geôlier à la face sombre et à la barbe hérissée entra, suivi d'un dogue. Le chien s'avança gravement vers la jeune fille, la flaira attentivement, et, reconnaissant que ce n'était pas un des individus qu'on lui avait donnés à garder, il revint se coucher auprès de son maître.

— As-tu ici, demanda Semé, un coquin nommé Dubois-Joli?

— Oui, arrivé hier.

— Ah! je vous en supplie, s'écria Lise, dites-moi comment il se trouve.

Le geôlier lui jeta un regard morne et quitta la pièce sans dire un mot, sans faire un geste.

— Ah! citoyens, je vous en supplie! s'écria-t-elle en joignant les mains, mon cher père, faites que je le voie. Il est innocent. Ah! que je lui parle! que je sache au moins comment il va!

— Citoyenne, dit Bergot, la République n'est pas si noire qu'on le dit. Une jolie fille comme toi a toujours le moyen d'attendrir un franc sans-culotte. Il y a moyen et moyen, tu sais. Mais tu es peut-être mijaurée. Alors c'est autre chose, et si tu as des moyens, car tu as l'air pas mal nippée... tu entends. Vois-tu, nous ne pouvons rien te dire. Mais la police donne, quand on sait bien les demander, des permissions pour visiter les détenus et leur apporter des douceurs. Va donc au Palais de Justice, à la Mairie, tu demanderas, au bureau des administrateurs de police, tu demanderas l'administrateur et conseiller municipal Wiltcherich. Je ne sais trop ce qu'il est, Suisse, Alle-

mand, Juif ou Polonais, mais c'est un vrai Français, ami des mœurs comme moi ; c'est à peine si lui ou moi nous te demanderons un baiser pour notre peine. Mais, tu sais, ça coûtera gros. Avec sa permission tu reviendras ici et tu pourras embrasser ton coquin d'auteur. Tu diras à Wiltcherich que c'est Bergot qui t'envoie.

Lise se précipita hors de la pièce, et quand on lui eut ouvert la prison, elle descendit en courant la rue du faubourg: elle ne sentait pas la chaleur, ni la fatigue, ni la faim.

Elle arriva à cette partie du Palais de Justice où logeait jadis le premier président du Parlement et qu'on appelait la Mairie, parce qu'elle servait actuellement d'habitation au maire de Paris. Wiltcherich était bien au bureau des administrateurs. Le cœur de la jeune fille battit de grand aise. Elle oubliait toute angoisse, toute appréhension. Il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à craindre et qu'elle avait tout gagné en recevant la permission qu'on allait lui accorder de voir et de consoler son père.

Elle arriva, après une série de rebuffades et d'injures qu'elle n'entendit même pas, devant un grand homme épais, qui se rengorgeait de la façon la plus bouffonne et dont la physionomie inepte et grossière n'était pas sans quelque bonhomie. Comment avait-on choisi ce savetier étranger, absolument imbécile, point remarquablement féroce ni exceptionnellement voleur, pour administrer la police de la capitale de la France? C'était un des miracles du suffrage univer-

sel et de la Révolution qui fut féconde en ce genre de merveilles!

Lise lui présenta sa requête. L'administrateur jeta sur elle un regard vague.

— Tipois-Choli, répondit-il! C'est bien vacheux! Che ne puis rien recefoir. Nein! Nein! Robespierre ne blaisante bas quand il s'achit de ses ennemis. Foui, foui, che le gonnais, ce Tipois-Choli. C'être un scélérat hypogrite qui afait l'insolence de se vaire nommer le sensiple et fertueux Tipois, gomme le sensiple et fertueux Maximilien, gomme si il boufait y afoir deux citoyens sensiples et fertueux dans eine répiblique. Nein, nein, Robespierre, gomme te chuste, il feut être seul. Ce Tipois est un scélérat hypogrite. Il est au gachot, au segret. On ne beut pas le foir, bour rien au monte.

C'était un rude coup et une rude désillusion. Le cœur de Lise, malgré son courage, ne put le supporter, et, quoiqu'elle fût honteuse de montrer sa faiblesse devant ce grossier personnage, elle ne put retenir ses larmes.

— Che te tis, bétite trôlesse, que c'est pien inutile de fenir blairnicher ici, Tu gomprends pien que si che poufais tonner eine bermission che la tonnerais, bisque les bermissions nous les tonnons à prix d'archent. Pourquoi ce Tipois est-il assez pête et assez scélérat bour se faire mettre en segret. C'est moi qui tois blairer et être firieux gontre lui pisqu'il me brive de mon gain léchitime. Va-t'en au tiaple, betite trôlesse, et carte tes larmes pour eine meillere oggasion. Moi

che suis pas méchant. Les larmes d'eine femme m'attentriraient si ch'étais dans mon bays, mais en Vrance, chamais ! Ch'y suis hapitué. Il en a goulé ici te quoi mettre la maison à la nache.

Lise essuya ses yeux avec un geste d'une grâce si naturelle et si triste, que l'âme grossière du savetier éprouva une légère émotion.

— Allons, gonsole-toi. Tu tois pien safoir qu'il vaut que tous les riches, les safants, les honnêtes chens, les arisdogrates, en ein mot, ils soient guillotinés. Un pé blus tôt, un pé blus tard. Che fais te tire eine chose. Ton scélérat te bère, il n'est pas trop mal au segret, il est tans un gachot pien frais, sur te la ponne paille couché ; on n'ouplie chamais, plus te teux chours de suite, d'abborter du pain aux brisonniers et gomme l'eau goule le long tes murs te son gachot, il ne mourra chamais te soif.

Après avoir ainsi consolé de son mieux la jeune fille, la colère lui revint, et songeant à l'injustice que ce Tipois avait commise envers Wiltcherich, en se faisant mettre au secret et en privant ce dernier du prix de plus en plus considérable qu'on retirait des autorisations de visiter les détenus, il prit Lise par le bras et la jeta à la porte en l'accablant d'injures.

La pauvre fille resta un instant comme étourdie. Elle retrouva un moment d'espoir en se disant que les gardiens de Saint-Lazare n'avaient pas été trop malveillants et que peut-être elle parviendrait à les attendrir et à les acheter. Elle se rappela avoir entendu

nommer Bergot comme un homme relativement modéré.

Elle reprit sa marche d'un pas lourd, car l'après-midi s'avançait et la jeune fille marchait sans guère s'arrêter et avec un cœur bien lourd, depuis le matin.

— Ah ! te voilà, lui dit Semé, voyons ta permission. Tu sais bien que ce n'est pas tout et qu'il faut t'exécuter, si tu veux qu'on la trouve en règle cette permission. On y laisse toujours quelques petites irrégularités, continua-t-il en ricanant, afin que tous les bons républicains puissent satisfaire la chaleur de leur patriotisme en dépouillant l'infâme aristocratie...

Bergot, qui entra brusquement, interrompit la phrase.

— Comment, te revoilà, vipère ! s'écria-t-il en lançant à Lise un regard furieux. Tu viens essayer de renouer les fils de la conspiration brisée entre les mains de l'infâme auteur de tes jours. Veux-tu te sauver, ou je te fais dévorer par nos dogues. Je viens de recevoir un message d'Herman, continua-t-il en s'adressant à Semé, d'Herman qui n'est pas seulement notre chef comme directeur de la Commission des Administrations civiles, police et tribunaux, la première des douze Commissions Exécutives de la République française, mais qui est l'ami intime de l'éminent citoyen Robespierre. Il paraît que ce monstre de Dubois, le père de cette hideuse coquine, est à la tête d'une conspiration pour avilir la démo-

cratie, c'est un de ces vils Dantoniens qui se font les ennemis du vertueux Robespierre. Ah ! je t'en apprendrai de belles. Imagine-toi qu'il s'est servi de cette immonde prostituée que tu vois ici pour nouer une conspiration militaire et que la trame effroyable a été dénoncée par un vertueux noir, ami de notre ami Nicolas. Fuis, monstre exécrable, ta vue souille les yeux d'un intègre sans-culotte, et ton haleine empeste les lieux où il respire.

Sans permettre à Lise un mot de protestation, il la lança dehors à coups de poing et de pied, la poussa jusqu'à la porte de la rue et la jeta dans le ruisseau.

Il n'y avait pas à se plaindre, pas à gémir. Elle se releva, s'appuya contre la muraille et resta là pendant un temps assez long, non pas à maudire le sort, mais à réfléchir sur ce que lui avaient dit Wiltcherich et Bergot. Elle essayait de voir clair au milieu de ces phrases confuses et de recueillir, parmi ces injures, quelques mots nets et précis, quelques lambeaux de vérité sur la cause réelle de l'emprisonnement de son père. Elle ne découvrit rien autre chose que ceci : Robespierre, pour une raison inconnue, inexplicable, s'était pris d'une jalousie furieuse, d'une haine mortelle contre son père.

II

LA DEMANDE EN MARIAGE

Le soir tombait. Lise reprit le chemin de la maison. Elle marchait lentement, elle se sentait bien lasse, sa tête lui paraissait lourde et son cœur, après avoir reçu tant de coups, était comme sans vie. Elle arriva enfin rue de Sèvres.

En face de sa maison, de l'autre côté de la rue très obscure — car bien des lanternes laissaient voir plutôt des cordes cassées, des verres en morceaux et des bras tordus que des lampes allumées, — elle aperçut un homme qui paraissait faire le guet. Elle crut bien que c'était le commandant La Raison. Mais elle était si lasse que tout lui était indifférent. Son cœur était comme son estomac, celui-ci n'avait plus faim à force d'avoir souffert de la faim pendant cette journée qu'elle avait passé sans manger, et l'autre avait tellement souffert que la vue même de Bernard-Emile ne la fit pas tressaillir.

Ce ne fut pas Margoton qui ouvrit, mais un des gardiens. Il n'était pas complétement ivre. Il raconta d'un ton solennel que la vieille était un monstre d'aristocratie, qui n'avait pas voulu boire à la Patrie et à ses braves défenseurs, ni à la confusion des

agents de Pitt et Cobourg. Elle avait injurié les représentants de la loi, de la Section, des scellés et de la Révolution, si bien que lui, qui était ce représentant, avait fait saisir la vieille fanatique. On l'avait emprisonnée dans la maison d'arrêt de la Section.

Cette nouvelle n'étonna même pas Lise.

Les deux sans-culottes avaient dévoré naturellement les quelques menues provisions que la bonne Margoton avait recueillies, après plusieurs heures de queue. Il n'y avait rien à manger dans la maison. La jeune fille monta à sa chambre, s'y barricada et tomba lourdement sur son lit où elle s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, le bruit d'une grande querelle qui avait lieu dans le jardin, la réveilla sur le tard. Elle s'habilla à la hâte et descendit. Les deux gardiens étaient occupés à charger d'injures une grande femme maigre qui leur répondait avec énergie. Lise reconnut la vieille domestique de la maison voisine.

L'étrangère s'avança vers elle d'un pas grave. C'était une paysanne des Cévennes, qui fixa froidement ses yeux gris sur la jeune fille, en lui tendant un morceau de pain.

— Je sais, dit-elle avec austérité, qu'on vous a enlevé votre vieille nourrice. On m'a ordonné de partager avec vous le pain que j'ai eu à la queue. Je le fais volontiers parce que vous êtes bonne et honnête, quoique folle.

Elle se retourna brusquement vers les sans-culottes qui voulaient saisir le morceau de pain, et elle leur

dit avec une énergie que soulignaient les intonations très scandées de sa parole méridionale.

— Pour vous, laissez-moi, je vous y engage. Je ne me mêle pas de vos affaires. Mais si vous vous mêlez des miennes, vous trouverez que vous avez mis le doigt dans le four.

La nature brutale des bons sectionnaires sentit qu'il y avait dans ces paroles autre chose qu'une vaine menace. Ils comprirent qu'ils avaient affaire à plus forte qu'eux. Quoi? Comment? Cela n'importait pas. Tout était au plus fort. La raison, le bon sens, le bon droit ne présentaient plus d'idées ni d'arguments en ce temps-là, et l'on se courbait devant le plus méchant comme devant le maître légitime. Ils s'éloignèrent avec d'humbles saluts.

Lise reconduisit la vieille femme jusqu'à la porte du jardin. Elle fixa sur elle, pendant un instant, son clair et vif regard et, au moment de parler, elle s'arrêta brusquement. Elle se sentait rougir. En effet, un nuage rose, charmant et froid comme le rayon vermeil qui illumine l'horizon à l'aube d'une matinée de mai, courut sur ses joues bien pâlies depuis ces deux journées de souffrance. Pourquoi rougir? elle n'avait jamais rougi jusqu'ici et son gentil cœur d'enfant, son cœur hardi, tout innocent, tout ouvert, n'avait jamais su ce que c'était que l'hésitation, ou la dissimulation. Qu'avait-elle donc de si terrible à dire à la vieille femme? Rien que ceci : Vous remercierez celui qui vous a envoyé.

Elle le dit enfin et rougit plus encore.

C'est qu'en effet elle s'était remise à penser plus que jamais à celui-là, et qu'elle y songeait davantage encore depuis qu'elle s'était promis formellement d'épouser le bon et dévoué La Bussière.

La vieille montagnarde Cévénole salua avec raideur et s'éloigna en haussant les épaules. Elle soupçonnait que tout cela finirait mal et que c'était le diable qui avait mené son *fils* dans le voisinage de cette *petiote*.

Celle-ci grignota son pain de bon appétit. Elle avait le cœur plus léger et l'âme remplie d'heureux pressentiments. Elle faisait dans sa mémoire une liste des personnages importants qui s'étaient montrés les amis dévoués du vertueux Dubois. Elle en trouvait une vingtaine tous plus puissants l'un que l'autre. Elle se promit qu'elle ne reviendrait pas sans son père.

Elle revint, dans le courant de l'après-midi, seule et, cette fois, désespérée.

Elle ne voulut pas entrer dans sa maison. Elle entendait qu'on y chantait avec plus de violence encore qu'à l'ordinaire et elle crut distinguer des voix plus nombreuses aussi que la veille.

Elle gagna, dans le jardin, ce bosquet, sous le grand cerisier, où nous l'avons vue si heureuse au commencement de ce récit. C'était là qu'elle eût voulu demeurer toujours, aussi loin que possible de ces méchants hommes, entourée de toutes ces grâces harmonieuses et fleuries à chacune desquelles elle avait avait attaché une petite âme qui l'aimait.

Peut-être aussi pensait-elle qu'elle était là bien

près de celui dont la noble et fière figure venait remplacer dans son souvenir chacune des ignobles et lâches ou furieuses mines qu'elle rencontrait dans ses courses. Mais le désespoir était trop grand et ce noble visage lui-même, si aimant qu'il se voulût montrer, était impuissant à la consoler.

A peine assise sur le petit banc, sous la pluie des rayons de soleil tamisés par les feuilles de l'arbre — elle aimait tant jadis à s'agiter là, comme un oiseau dans la poussière d'or qui semble descendre du ciel avec les rais lumineux, — elle se laissa glisser sur le sol. Elle se mit à pleurer silencieusement, abondamment, sans cesser. On eût dit que la pauvre enfant, dans chaque maison à la porte de laquelle elle avait frappé, avait été recueillir une provision de désespoir qui maintenant tombait à flots pressés de ses yeux.

Cette journée-ci avait été bien plus rude encore que la veille. Hier elle n'avait rencontré que des brutes, mais c'étaient des geôliers, elle n'avait reçu que des injures, mais c'était dans les prisons. Aujourd'hui elle avait visité tout ce qu'elle avait appris à admirer comme l'émanation exquise de la noble et sainte Révolution. C'était, en effet, la fleur parfumée de la nouvelle société française, et elle avait rencontré une lâcheté plus répugnante que chez les geôliers, une brutalité plus effrontée que dans les prisons.

Parmi les vingt personnes qu'elle avait cherché à visiter, la moitié, qui connaissait l'arrestation de Dubois, ne l'avait pas voulu recevoir. Des autres, la

plus grande partie l'avait, dès les premiers mots, chassée avec colère. Le reste l'avait, avec des tremblements d'effroi, priée de ne plus mettre les pieds céans. Elle se rappelait, non sans un serrement de cœur, cette phrase que répétait, avec un si majestueux contentement, le vertueux Dubois : « Il faut arriver à un état de société où tous ceux qui seront suspects, même d'aimer tièdement la République, seront traités comme des lépreux. » Elle se demandait — et c'était la plus poignante de ses angoisses, — si la fille d'un homme qui avait pensé cela, n'était pas justement traitée, quand on la maltraitait.

Elle recommençait dans son esprit le douloureux voyage qu'elle avait fait pendant cette journée. Elle revoyait surtout deux personnages, Durand de Maillane et Dorat-Cubières.

Le premier, homme intelligent, grave et bon, jurisconsulte éminent, un vrai sage, comme on disait alors pour désigner le type idéal de l'humanité, était un des trois chefs de la *Plaine* qui représentait la majorité de la Convention, laquelle représentait la Nation, c'est-à-dire l'infaillibilité et la toute-puissance. Il avait reçu la jeune fille avec la politesse affable et les protestations de dévouement qui lui étaient habituelles. Puis tout à coup, dès les premiers mots de la requête, il s'était levé et, avec une austérité qui dissimulait mal le léger tremblement de la voix, il lui avait dit : — « Que me demandez-vous, citoyenne ! Ma mère, le seul être que j'adore en ce monde, ma propre mère est en exil à Vitry-sur-Seine à deux lieues de Paris. De-

puis le mois de germinal qu'elle y est *internée*, je n'ai pas cru pouvoir aller la voir ; elle-même n'a pas le droit de quitter les limites de la commune. Je sais que les officiers municipaux lui font jeter des pierres, sous le prétexte qu'elle a quelque ressemblance avec la feue veuve Capet. Notez, continua-t-il, en baissant la voix, que si on voulait faire pis, je ne pourrais pas m'y opposer davantage, et pourtant ma mère n'a rien à se reprocher que cette espèce de ressemblance.

Il la conduisit jusqu'à la porte en la suppliant instamment de ne plus le forcer à constater ainsi son impuissance.

Des bureaux de la Convention où elle avait été voir le député, elle courut à la place de Grève à l'Hôtel-de-ville. Dorat-Cubières, secrétaire-greffier, était, après Fleuriot-Lescot, maire et président, et après le maître d'école Charlemagne, vice-président, le plus important membre du conseil général de la Commune de Paris, laquelle gouvernait la capitale avec une autorité dictatoriale.

Cet ex-chevalier de Cubières était un poète qui s'était toujours montré fort galant pour la belle Lise. Il lui avait même dédié quelqu'une de ses mauvaises pièces. Il se précipita vers elle, dès l'entrée, et lui baisa la main avec une idolâtrie évidente. Mais quand elle lui eut appris que son père venait d'être arrêté comme suspect, tout brusquement il entra en fureur, accabla la jeune fille des épithètes les plus flétrissantes, l'accusa, oui, elle, *d'être payée par ses ennemis* pour le faire regarder comme un ami des conspira-

teurs. Il la fit littéralement jeter à la porte par ses commis.

Toute l'odyssée de la matinée tournait autour de cette double lâcheté, inerte ou active, basse ou forcenée. Chacune des dix autres personnes qu'elle avait vues représentait une nuance de cette vertu nouvelle du citoyen français.

Tandis qu'elle repassait douloureusement ces scènes dans sa mémoire, sa pensée fut momentanément distraite par la vue d'un grand diable de sans-culotte qui, après avoir ouvert, sans cérémonie, la porte de la rue, traversait le jardin, les épaules un peu courbées et la jambe légèrement traînante.

Elle crut bien qu'il avait parcouru le jardin d'un regard vif, et ce qu'elle avait pu saisir de ce regard l'avait frappée. Mais il avait passé trop loin d'elle pour qu'il lui fût facile de distinguer nettement les traits du nouveau venu. Que lui importait d'ailleurs? C'était sans doute quelqu'un de ces camarades que les gardiens, ennuyés de leur faction, engageaient à venir boire, chanter, fumer, maudire les aristocrates et en particulier, l'infâme Dubois-Joli. Elle reprit le cours de ses sombres réflexions.

Elle avait essayé toutes les chances du salut, sauf deux : le Comité de Sûreté Générale qui avait été jusqu'à ces derniers temps et qu'elle croyait encore être le directeur omnipotent de la police; et Émilie Crassus, dont elle connaissait les puissantes relations. Mais elle éprouvait une véritable répugnance à s'adresser à celle-ci, répugnance à la fois vague et énergique

comme tous les sentiments plus instinctifs que raisonnés. Lise était, en effet, convaincue que c'était pour obéir aux conseils de Paul Crassus qu'elle hésitait à aller se jeter dans le sein d'Émilie, et elle eût été fort étonnée d'apprendre que cette hésitation venait surtout de la passion folle témoignée par la belle créole au commandant La Raison.

Le grand sans-culotte boiteux qui venait d'entrer s'était sans hésitation dirigé vers l'endroit d'où il entendait sortir les chants patriotiques.

Il avait trouvé les deux gardiens dans la salle à manger, hurlant des variantes du *Ça ira*, en compagnie de Requain. Le galant commissaire était venu voir ce qui se passait dans la maison de la jolie citoyenne, conduit par les ailes de l'amour, comme il le dit en clignant de l'œil à ses compagnons, et, de fait, il avait en tête, comme nous le verrons tout à l'heure, le plus aimable des projets.

Le nouveau venu n'avait pu retenir un geste de contrariété en apercevant le commissaire. Il eût évidemment préféré traiter de l'affaire qui l'amenait en dehors de ce notable. Puis un sourire fugitif traversa son visage grimaçant, comme s'il se fût dit qu'il était bien bon de se préoccuper d'un imbécile comme celui-là. Il tendit tout brusquement la main gauche vers les trois sectionnaires et leur montra dans la paume de cette main un petit carré de carton sur lequel était dessiné un œil au milieu duquel était écrit le mot *surveillance*.

— Tiens, dit Requain d'une voix quelque peu trou-

blée, c'est le signe des employés du Comité de Sûreté Générale. Est-ce qu'il y aurait ici?...

— Il y a d'abord, répondit d'une voix rauque le nouveau venu, comme vous savez, le droit de se taire, et défense absolue de dire un mot de ma présence ici à qui que ce soit, pas même au Comité révolutionnaire de la Section, vous entendez, sous peine d'être suspect de vouloir mettre des entraves au gouvernement révolutionnaire. Maintenant donne-moi un peu de cette liqueur vermeille qui se trouve là dans cette bouteille.

On s'empressa de remplir un verre avec le vin du vertueux Dubois et on l'offrit à l'agent du Comité. Celui-ci, tout en buvant à petits coups et en claquant la langue, se mit à deviser. Il annonça — ce que Requain seul savait et qu'il croyait être un petit secret connu des seuls commissaires de la Section — que le surlendemain quintidi, dans l'après-midi, on devait venir lever les sellés ici, l'affaire étant d'importance et y ayant de grands personnages désireux de la faire marcher vite, bien vite. Puis il causa des hommes influents de la Section et de Requain lui-même de façon à effrayer le commissaire et ses deux statellites, en leur prouvant que le Bonnet-Rouge était soumis à une surveillance sévère, et qu'il était, lui, un des hommes initiés aux dénonciations.

Quand il eut ainsi éloigné toute chance de soupçons, il conclut avec gravité :

— Mais les bons citoyens comme vous n'ont rien à craindre de nous. Vous comprenez bien qu'on ne

choisit pas les *observateurs de l'esprit public* parmi les citoyens sans discernement. Je vous demande seulement le secret. Mais le secret sur quoi? Ah! voilà. Il paraît que le scélérat qui a été arrêté ici tient les fils de beaucoup de trames. Mais il est entêté, et l'amour de la patrie, qui lui tend ses bras gémissants pour essayer de fondre son cœur hideux, ne peut triompher de sa monstrueuse scélératesse. Sa fille est-elle oui ou non initiée à ces fils contre-révolutionnaires? C'est une question. Vous comprenez que si nous commençons par l'emprisonner, elle se taira. Si nous commençons par lui couper le sifflet, elle se taira encore mieux. Il faut donc l'entretenir doucement. C'est ma mission. Il me faut un prétexte qui lui inspire confiance. Voyons, lui connaissez-vous quelque ami, là, vous comprenez?

— Tu pourrais peut-être, dit Requain, lui dire que tu viens de la part de la vieille servante qui était ici et que nous avons bouclée à la Détention de la Section, pour avoir le champ libre.

— Tu es un malin, toi. Cela prouve ton civisme. C'est le génie de la Patrie qui t'illumine. Et elle s'appelle?...

— Margoton, je crois bien.

— Assez. Reste ici en paix. Je suppose que c'est la citoyenne que j'ai vue assise dans le jardin. Ne me dérangez pas, sous peine de mort. Je ne serai pas long.

Il sortit, traversa le jardin et arriva près de Lise qui le voyait venir avec un mélange d'effroi et de dégoût.

— Rossignolet, dit-il à mi-voix, ne bouge pas.

Malgré l'avertissement, elle ne put retenir un geste. Oui, c'était bien Charles La Bussière, mais admirablement déguisé, comme il convenait, du reste, à un homme qui était le plus habile comédien de la troupe d'artistes-amateurs qui jouait presque chaque soir chez Mareux. Il représentait parfaitement un homme de la plus basse, c'est-à-dire de la plus enthousiaste et de la plus puissante classe des sans-culottes. Il avait le bonnet rouge graisseux sur une de ces perruques noires aux poils longs, emmêlés, tombant sur le front, les sourcils et les joues, et qu'on nommait perruques à la jacobine; une grosse chemise de toile rousse, sans cravate, ouverte au col et couverte d'une carmagnole en loques; un pantalon rapiécé découvrant le bas des jambes nues et les pieds également nus dans des sabots de bois.

Chose bizarre, la première impression que Lise éprouva en voyant auprès d'elle, si abandonnée, un ami, un fiancé, le plus dévoué des amants, fut presque répulsive. Ce costume lui était devenu tellement odieux, il était celui de ses persécuteurs, et elle avait reçu tant d'injures, tant de douleurs par le fait d'hommes portant ce costume, que sa première pensée fut d'en vouloir à Charles de l'avoir pris. Elle le trouva répugnant.

— Ah ! que tu es laid et repoussant, lui dit-elle tout d'abord.

Charles riait de ce bon rire d'un acteur satisfait et glorieux. Lise s'en fâcha.

— Eh bien ! je ne sais pas ce que pensent les hommes. Mais moi, j'aimerais mieux mourir et faire mourir mon amant avec moi que de me présenter devant celui que j'aime sous l'apparence d'un être ignoble et sale, sous l'aspect d'un de ses persécuteurs.

— Tu es une enfant, gentil Rossignolet.

— Je l'étais il y a huit jours. Je ne suis plus une enfant, Charles. Oui, à ta place, je viendrais franchement, vaillamment près de ma fiancée malheureuse pour partager son sort. Il me semble que c'est là l'amour d'un homme, l'amour noble et héroïque.

— Mais nous ne sommes plus des hommes, répondit-il toujours en souriant, nous sommes des révolutionnaires, et j'aime mieux vivre pour sauver mon amie que mourir avec elle.

— Dis-moi franchement, Charles, reprit-elle après un court instant de silence, est-ce seulement pour me sauver la vie que tu ruses ainsi, que tu te grimes, que tu mens?

— Pour sauver la vie à toi d'abord, et à beaucoup d'autres. Et puis cela distrait.

Cette réponse qui rappelait presque exactement ce que Charles lui avait raconté deux jours auparavant et qui avait développé en elle une estime si tendre pour ce courageux garçon, émut, cette fois, dans son cœur, un sentiment absolument contraire. Il lui sembla qu'un voile se déchirait; et comme on aperçoit, dans la nuit très sombre, à la lueur des éclairs, les vagues profils d'un horizon lointain, elle entrevit pour la première fois le caractère de cet ami d'enfance.

Elle comprit qu'il était, sans doute, charitable, généreux, bon, capable de dévouement, mais plus fou encore que tout cela, c'est-à-dire qu'il avait besoin par-dessus tout d'un grand mouvement extérieur, qu'il faisait le bien comme il eût fait le mal, par besoin d'activité plutôt que par héroïsme naturel, et qu'il lui fallait une mise en scène ou des accessoires pittoresques pour pratiquer la vertu. Elle devina qu'il n'avait pas cette concentration de sentiments d'où sort la grande passion, ni cette unité d'impressions nécessaire à la paix du foyer domestique.

Toutefois, comme cette électricité lumineuse que ce grand orage de sa vie avait développée dans son esprit était une chose nouvelle pour le gentil Rossignolet, la profondeur ou la subtilité de cette observation l'effraya instinctivement, et ainsi qu'un petit enfant qui s'endort tout brusquement après avoir vu un spectacle brillant, son gracieux cœur retomba dans la paisible banalité de ses pensées ordinaires. Elle sourit à Charles et lui dit :

— Pardonnez-moi, mon cousin. Je vois tant de vilaines gens et j'ai tant souffert depuis trois jours que je suis devenue méchante et taquine. Parlez-moi de mon cher père.

— Je n'en ai pas encore de nouvelles. Il est très-exactement au secret. Pourquoi ce supplément de rigueur ou plutôt cette haine contre lui ? Il y a là un mystère pour moi. Je connais les dénonciations qui ont été faites contre lui avant son arrestation. Elles ne sortent pas de la forme ordinaire. On n'y relève rien

de particulier, et comme les trois quarts de la France sont ainsi dénoncés par l'autre, tu comprends, gentil Rossignolet, que cela n'explique pas chez nos tyrans une fureur exceptionnelle Il doit y avoir autre chose.

— Et, demanda Lise avec une curiosité qui n'était peut-être pas due toute entière à l'amour filial, avez-vous découvert cette autre chose?

— Je sais bien, continua Charles en réfléchissant, que Robespierre doit avoir contre lui la haine spéciale, l'envie furieuse qu'il a toujours montrées contre tous ceux qui se vantent trop hautement d'être les pères de la Révolution, contre tous ceux qui pourraient, par leur vertu, leur sensibilité, leur dévouement désintéressé, parvenir à être ses rivaux dans le respect et les tendresses de la démocratie, car il sait que la faveur populaire n'a ni règle ni mesure. Il n'ignore pas qu'il y a peu de temps, il n'était pas plus avancé dans l'estime publique que n'est aujourd'hui le vertueux Dubois. Il a toujours l'œil sur ces petits chefs du peuple qu'une fantaisie de la populace pourrait porter en haut. Mais comme ton père n'avait montré ni une activité ni des capacités singulières, j'eusse deviné qu'il voulût le supprimer tout simplement. Tandis qu'il y a là la marque d'une haine spéciale. Voyons, cousine, dit-il vivement, n'as-tu pas connaissance de quelque fait qui puisse expliquer cette brusque colère de quelqu'un de nos maîtres contre ton père?

Lise avait écouté avec un grand sang-froid cette espèce de délibération que Charles tenait entre ses pensées et qui avait pour but final d'établir les chan-

ces de salut du juge de paix. Ce n'est pas qu'elle n'aimât son père avec une véritable passion. Mais c'est qu'alors la mort était si naturellement l'enjeu de toutes les actions, même les plus communes, qu'elle n'inspirait plus cette répulsion et n'excitait plus cette sensibilité que son souvenir ou sa menace développent dans les époques normales.

Lise se sentit un peu plus agitée à la question de Labussière, elle rougit légèrement. Mais après un moment de réflexion, elle répondit très sincèrement :

— Je ne vois réellement rien, cousin, que je puisse raisonnablement et sans méchanceté, sans injustice, indiquer pour expliquer un sentiment de haine contre mon père, si bon, si prudent, si sage, si sincère en son attachement à la Révolution.

Charles la regarda fixement.

— Rien? dit-il. Ton père n'a pas refusé la main de mon gentil Rossignolet à quelqu'un de ces misérables qui nous gouvernent? Non. Alors je chercherai encore. Mais il faut que je te quitte. Je suis venu pour te dire ceci : En détruisant le premier dossier de ton père, je les ai mis dans un grand embarras. J'ai si bien pris mes précautions que je n'ai pas été soupçonné. Mais Thuillier a pris, lui aussi, des précautions, si bien que je n'ai pu mettre la main sur le nouveau dossier qu'on forme avant de faire passer mon oncle au Tribunal Révolutionnaire. Comme c'est un patriote renommé et qu'on ne paraît réellement avoir à lui faire que des reproches absurdes, on veut y dépenser un peu plus de soin que s'il s'agissait de

tout autre animal choisi dans le troupeau d'aristocrates qu'on mène chaque jour à la boucherie. J'ai donc, en imposant la nécessité de fabriquer un nouvel acte d'accusation et de chercher de nouveaux prétextes — car ils ne diront pas le vrai motif, — prolongé la vie du vertueux, et, continua-t-il à voix plus basse, comme cette folie ignoble, comme cette inhumanité monstrueuse, cette grossière bêtise ne peuvent durer longtemps, prolonger la vie c'est la sauver. Il faut donc que tu sois bien prudente, que tu te montres une vraie sans-culotte Montagnarde, comme ils disent en leur imbécile et puant jargon. Par exemple, va demain à la queue du pain et exhibe ton joli visage au milieu de toutes ces furies, de toutes ces servantes; pense que ce sont les princesses du temps nouveau et comble-les de mignons sourires. Enfin après-demain, on viendra lever les scellés dans l'après-midi. Ne quitte pas de l'œil les commissaires et leurs agents, car, pour eux, c'est témoigner leur amour envers la patrie que de fourrer des papiers compromettants dans le secrétaire d'un homme suspect. Au revoir, cher Rossignolet. Tu me reverras et bien mieux déguisé encore que je ne suis.

Il s'en alla réjoindre les trois sectionnaires.

— J'ai eu beau retourner cette fille de toutes les façons, je n'ai pu rien lui faire avouer. Je serai sans doute exposé à venir encore.

Requain le considérait attentivement. Il n'osait pas se laisser aller à la défiance contre un citoyen qui prenait le titre d'observateur de l'esprit public; pourtant

il avait regardé par la fenêtre, pendant qu'il causait dans le jardin avec la jeune fille, et il avait saisi des gestes dont l'aisance lui avait paru indiquer l'abandon de l'intimité.

— Dis donc, citoyen observateur, s'écria-t-il tout brusquement, ça y est, je me décide. Tu vas revenir avec moi et m'appuyer. J'ai quelque chose d'agréable à dire à la jeune fille.

Charles, guidé par le commissaire-vidangeur revint près de Lise.

— Jeune et aimable citoyenne, dit Requain en arrondissant ses bras avec grâce, y a longtemps, je peux le dire, que ça me demange, mais pour ci et pour ça je me disais : Voyons encore. Maintenant voilà le moment. Veux-tu m'écouter comme les dévotes écoutaient leurs confesseurs du temps des calotins, c'est-à-dire avec le respect et l'amitié que mérite un jeune citoyen qui oublie ses titres de commissaire et les lauriers de la Section pour songer aux myrtes ?

Lise fixa sur lui son regard doux et ferme et fit un signe de tête qui encouragea le galant vidangeur.

— C'est d'abord pour te présenter mon témoin que voici, le citoyen mouchard, Guérin cadet. Du temps des préjugés, il y en a eu contre ces patriotes. Mais aujourd'hui que le général Kellermann a proclamé que la première vertu républicaine est la défiance, aujourd'hui que la Constitution recommande à tous les citoyens de s'espionner et de se dénoncer, on doit regarder les citoyens mouchards comme les évêques du

temps du fanatisme. C'est les frères aînés de la Patrie. Tu dois donc suivre ses conseils. Moi, je te dis qu'il y a longtemps que je t'ai distinguée comme un joli brin de fille et aimable et bonne citoyenne ; et puis ça ne se commande pas. Je viens donc te dire que si tu veux être mon épouse, moi ça m'irait assez.

Lise rougit violemment. Mais elle serra les lèvres et ne dit rien. Le crépuscule qui arrivait cacha sa rougeur. Requain, plus occupé à chercher ses phrases et à les admirer qu'à considérer la jeune fille, ne vit pas cette émotion.

— Je me dis, continua-t-il complaisamment, que le beau-père a un joli magot. Je veux bien lui pardonner d'avoir été du Parlement ; d'ailleurs, ça n'est pas ta faute, et ta position m'attendrit. Moi, je ne suis pas sans le sou et je ne mettrai plus longtemps la main à la besogne. Comme on dit, il est juste que les sans-culottes, qui ont fait la Révolution, en profitent, et je puis dire qu'il y a plus de cent jeunes citoyennes de la section qui me reluquent ; et ça se comprend. On est le principal du quartier, le coq du village. Mais je ne suis pas ici pour me vanter. Donne-moi un coup de main, cadet, que je reprenne ma salive.

La physionomie de La Bussière respirait une gaieté qu'il avait une peine extrême à dissimuler et qui blessa Lise. Lui ne voyait que le côté comique de cette scène, et ce vidangeur qui croyait se sacrifier en épousant la plus jolie, la plus ravissante fille de la haute bourgeoisie parisienne, lui paraissait absolument grotesque. Lise, au contraire, qui constatait la

bonne foi de cet ignoble drôle, et dont l'imagination bondissait de la basse mine de ce coquin, voleur et débauché, à la belle physionomie du commandant La Raison, Lise était révoltée.

Elle lança un regard de colère à Charles dont les yeux pétillaient, et elle ne put s'empêcher de penser que cet homme, décidément léger, devait avoir des sentiments peu profonds et peut-être peu délicats.

— Le citoyen a raison, dit La Bussière avec une gravité de ton que démentait toute sa physionomie. Je suis sûr qu'on y regarderait à deux fois avant de nuire au beau-père d'un membre du Comité révolutionnaire du Bonnet-Rouge.

— Sans compter, reprit celui-ci en clignant de l'œil, que la citoyenne elle-même n'est pas bien en sûreté, et qu'elle a des chances d'être arrêtée comme complice, si son père est décidément reconnu pour un conspirateur contre-révolutionnaire.

Cette pensée qui présentait des perspectives vraisemblables, amena Charles au sérieux de la situation. Il fit un signe énergique à Lise qui répondit sèchement :

— Puisque votre ami, dont j'ai pu apprécier tout à l'heure la gravité, m'y pousse, je vais songer à votre proposition, citoyen commissaire. Mais je demande, comme marque de votre bonne volonté, qu'on me rende ma vieille servante et amie. Cela vous est facile, puisqu'elle est encore dans les prisons de la Section.

— Sans doute. Mais tu vas me laisser prendre cinq ou six baisers de fiançailles,

— J'aimerais mieux, dit Lise en se levant...

— Citoyen, dit Charles avec austérité, n'oublie pas que la pudeur est à l'ordre du jour. Pense aussi qu'elle va être ta femme! Veux-tu la laisser seule dans une maison déserte!

— Allons soit; demain ou après-demain, je lui rendrai sa vieille servante. Mais malheur à elle si elle ne reçoit pas mes vœux au grand galop. Je n'aime pas à attendre, moi, et ce n'est pas pour recevoir des refus d'une fille de suspect que je suis membre du Comité Révolutionnaire.

Il s'éloigna, après avoir salué Lise en fronçant le sourcil, et, accompagné de Charles, il quitta le jardin en grommelant des menaces que celui-ci ne put comprendre. Requain proposa d'entrer un instant à la Section où il y avait toujours quelque chose à boire. La Bussière refusa en prétextant du compte qu'il avait à rendre de sa visite.

— Tu diras au Comité de Sûreté que Requain n'a pas la moindre envie de servir ce vieil hypocrite de Dubois. Pas si bête que de me donner la charge d'un beau-père. Seulement, il faut que j'épouse avant qu'on n'ait fait son affaire; sans ça, tu comprends, les biens seraient confisqués. Pour la petite, je vais lui rendre la vie dure, afin qu'elle soit tout heureuse de venir se jeter à mes pieds. Alors, nous verrons, c'est peut-être moi qui ferai le difficile. J'ai trois ou quatre filles de suspects en vue. Tâche donc de

savoir au juste si Dubois a beaucoup de bien en province.

III

LE COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE

Le lendemain, quartidi, Lise se leva de grand matin ; elle garda sa camisole de nuit, mit un mauvais jupon, se coiffa d'un mouchoir de couleur, et toute fière de penser que la vieille marchande de merluche, dont elle adoptait le costume, allait la prendre sous sa protection, elle se dirigea vers la *queue du pain*.

Elle comptait beaucoup sur cette démarche. Elle avait souvent entendu son père vanter la bonté et la générosité du peuple, affirmer qu'au fond, il a toujours raison, que quand il paraît avoir tort, c'est qu'on ne le comprend pas, et qu'en surplus, une démarche confiante le désarme toujours, même en ses plus grandes fureurs.

Quand elle arriva devant la maison du boulanger, quoiqu'il ne fût guère plus de six heures, la queue était déjà considérable. Elle prit sa place, après avoir envoyé un sourire à quelques femmes qu'elle reconnut. On ne lui rendit pas ses saluts, et chacun

la regarda avec une curiosité qui devint bientôt hargneuse et malveillante. Elle entendit qu'on murmurait quelques mots sur l'insolence de cette aristocrate qui osait se présenter devant le peuple et venir prendre, à la queue, une place qui ferait perdre cinq minutes de plus à une honnête républicaine, mère de famille. Bientôt, les injures se mêlèrent aux murmures.

Elle était, nous l'avons dit, fort courageuse. Elle essaya de répondre en souriant et avec bonne grâce. Les mots grossiers, les épithètes obscènes se mirent de la partie. Elle se tut. Le bon peuple, exaspéré de son silence, et croyant voir là une marque de mépris pour le langage cynique et pour celles qui le parlaient, commençait à faire succéder les coups aux injures. Lise avait déjà vu son mouchoir de tête voler dans la rue, quand la vieille Cévénole qui avait reçu sa provision vint l'arracher aux mains de la marchande de merluche, qui lui crachait au visage, en l'accusant de se nourrir du sang du peuple.

Lise, un peu étourdie, suivit Madelon, qui la ramena jusqu'à la porte du jardin et qui lui dit, après avoir, comme la veille, partagé son pain avec elle :

— Je savais qu'il allait vous arriver malheur. Quand vous êtes venue à la queue, j'ai entendu mes voisines dire que c'était insulter la justice du peuple que de se montrer quand on a un père suspect, et que d'ailleurs un commissaire de la Section — qu'ils ont nommé, je crois, Requain — avait fait passer l'ordre de vous faire des misères.

— Le misérable ! Ah ! qu'on a toujours tort d'être

dissimulée, et que j'en veux à... celui qui me pousse à toute cette hypocrisie. Ne vaut-il pas cent fois mieux suivre mon père en prison que de vivre dans la douleur comme je le fais depuis quatre jours ! Je sens que je vais devenir méchante d'abord et folle ensuite.

— Avant de suivre ton père en prison, il faut tâcher de le sauver. Pourquoi n'irais-tu pas au Comité de Sûreté Générale ? Vas-y. Tu demanderas le citoyen Dubarran. Il n'est pas méchant. Je le connais familièrement. Il est de mon pays, continua la vieille femme en se reprenant avec quelque embarras. Eh ! bien, je dirai qu'il a laissé là-bas la réputation de l'homme le plus charitable, le plus bienfaisant, bon époux, bon voisin, bon père. Je l'ai vu pleurer devant un chien blessé. Vas-y. Tu lui diras que tu es la voisine de la vieille Madelon et que c'est elle qui t'a conseillée.

— Je vous remercie, bonne et respectable Madelon. Je suivrai votre conseil, d'autant mieux que je me rappelle avoir entendu souvent mon père infortuné parler du citoyen Dubarran comme d'un citoyen éminent et juste. Il disait que lui, avec le citoyen Moïse Bayle, Élie Lacoste et La Vicomterie, étaient nommés, dans le Comité de Sûreté générale, les *gens de contre-poids*, c'est-à-dire qui atténuaient, par leur bienveillance, la sévérité nécessaire au gouvernement de la République. Oui j'irai. Mais auparavant, et quoi qu'il puisse m'en coûter, je déchargerai mon cœur à qui toute ruse est insupportable.

Requain s'approchait d'elles avec un sourire gracieux.

— Je faisais ma tournée de surveillance autour des queues, lorsque j'ai appris que l'on t'avait un peu bousculée, belle citoyenne. Dénonce-moi les scélérats qui ont osé te maltraiter, et je te réponds que leur affaire sera claire.

— Ce scélérat, car il n'y en a qu'un, tu le connais fort bien ; et si, à l'épithète que tu lui donnes, tu veux y ajouter de ma part celle de lâche hypocrite et hideux personnage, tu auras tout son portrait. Je te le dénonce : il se nomme Requain, et s'il a jamais l'insolence de se présenter devant moi, sans y être amené par la loi, quand il devrait m'en coûter la vie, je le dénoncerai comme voleur, au Comité de Sûreté Générale.

— Où elle est appelée et où elle va de ce pas, conclut adroitement la vieille femme, qui craignait fort justement que le commissaire ne fît arrêter immédiatement la jeune fille.

Lise était rentrée chez elle. Elle ne tarda pas à en sortir, après avoir fait une toilette sommaire. Elle savait que la Convention, commençant ses séances à midi, les membres des comités, qui devaient souvent s'y rendre, ne donnaient audience que le matin, ou le soir, après huit heures.

Madelon, après avoir vu Requain se diriger vers la Section en jurant, en blasphémant, en hurlant littéralement les plus effroyables menaces, n'avait pas voulu quitter la porte du jardin. Elle jeta un bizarre

regard, d'une complaisance presque maternelle, sur la jeune fille.

— Vous êtes jolie dans toute toilette, lui dit-elle gravement. Jolie je vous ai vue avec une riche coiffure, jolie ce matin avec votre mouchoir sur la tête, et maintenant cette cornette en simple toile, avec une cocarde tricolore pour tout ornement, donne à vos beaux yeux, qui m'ont toujours rappelé des yeux de tourterelle, une gentillesse nouvelle. Ah ! je comprends bien qu'on vous aime jusqu'à en être malade.

— Est-ce que le commandant La Raison est malade ! s'écria naïvement Lise.

La vieille femme secoua la tête en murmurant. Rossignolet était devenue toute rouge et se mordait les lèvres en maudissant son étourderie et son effronterie.

Les deux femmes se mirent en chemin, se dirigeant vers les Tuileries.

Elles traversèrent la place du Carrousel, alors trois fois moins grande environ qu'elle n'est aujourd'hui. Elles passèrent devant les trois portes qui ouvraient, sur cette place, les trois cours situées devant le palais. La vieille femme mena sa compagne dans la Petite Rue du Carrousel, laquelle longeait l'extrémité septentrionale du mur qui séparait ces cours de la place.

Elle lui montra une quatrième porte donnant sur une très petite cour, qu'on nommait jadis la cour de Marsan, parce qu'elle était située en partie devant le pavillon de ce nom, en partie devant l'hôtel de Brionne attenant au pavillon.

— Cette porte de l'hôtel de Brionne, dit la vieille femme, devant laquelle vous voyez des canons et des canonniers avec des gendarmes, c'est par là qu'on entre. Vous verrez une grande pièce au premier étage en tournant vers le pavillon de Marsan, aujourd'hui de la Liberté, et vous suivrez. Allez hardiment en disant que vous êtes envoyée au citoyen Dubarran par un de ses amis intimes. Ne craignez pas de prendre le tour de quelqu'un. En ce temps-ci la victoire est au plus méchant. Moi je ne dois pas aller plus loin. Je vous attends ici, quoique vous puissiez être bien longtemps. Mais il y a quelqu'un qui se passera volontiers de manger en pensant que c'est pour vous.

Lise rougit de nouveau, et en sentant le nom du commandant lui revenir sur les lèvres, elle partit vivement, traversa la cour, arriva à une porte qu'on avait ouverte sur le derrière de l'hôtel de Brionne. Elle se retourna et, après avoir vu Madelon, qui l'encourageait d'un signe de tête, elle entra délibérément. Mais bientôt son grand courage l'abandonna.

Elle arrivait dans une grande pièce sombre, où le soleil ne parvenait guère à pénétrer par des croisées qui n'avaient jamais été ouvertes et dont les vitres n'avaient pas été lavées depuis le 10 août 1792. Une odeur d'une fétidité particulière, une odeur de prison humide et moisie, et pourtant échauffée par la fréquentation d'un grand nombre de misérables, lui saisit la gorge. Cela sentait, outre l'enfermé et la saleté, cela sentait les larmes, les sanglots, le déses-

poir. Il lui semblait qu'elle comprenait ainsi cette odeur qu'elle n'avait jamais respirée.

Quand ses yeux s'habituèrent à cette demi-obscurité, elle vit se promenant, devant ces sales fenêtres closes, les huissiers de ce ministère, en carmagnoles graisseuses, en chemises noires de malpropreté et en culottes déguenillées ; puis, en face des gardiens de cet antre, une centaine d'individus sombres, muets, assis sur des bancs de bois, adossés à une muraille hideuse de taches immondes et de devises jacobines.

La pièce était trop peu éclairée pour qu'elle pût voir le visage de ses compagnons, car c'étaient ses compagnons. Ils attendaient, comme elle, leur tour d'audience. Une des ombres qui se promenaient devant les fenêtres s'avança vers elle, qui était restée hésitante dès l'entrée.

— Qu'est-ce que tu veux, lui demanda-t-on d'une voix dure.

— Je voudrais parler au citoyen Dubarran.

— C'est bon. Assieds-toi là quelque part. Quand ton tour viendra, tu passeras, aujourd'hui ou dans un mois.

— Mais je suis envoyée par un de ses amis.

— C'est bon, avance par là.

Nul des individus présents ne protesta, quoique parmi eux il y en eût plus d'un qui venait là, chaque jour, depuis longtemps.

Lise traversa un corridor tellement noir qu'on avait dû l'éclairer. Une lampe fumeuse jetait sur les mu-

railles une lumière rouge qui serra le cœur de la jeune fille en lui rappelant le beau soleil qu'elle venait de quitter. Elle traversa quelques places moins sombres, mais encombrées de cent paquets de toutes formes. Quelques-uns éventrés, laissaient voir des habillements ; du linge malpropre, des chaussures, des papiers, des tableaux brisés, des pendules détraquées, des armes, gisaient ça et là. C'était le butin que les agents du Comité avaient fait chez les suspects arrêtés. On eût dit un Mont-de-Piété boueux ou le magasin d'une troupe de voleurs. Tous ces objets entassés depuis des mois contribuaient encore à épaissir cette atmosphère pestilentielle qui signalait le voisinage du gouvernement républicain.

Elle arriva dans une salle d'attente aussi nue, aussi nauséabonde, mais un peu moins obscure. Elle précédait le lieu des séances générales du Comité et donnait entrée dans les bureaux où chacun des commissaires avait sa besogne spéciale.

Une grande quantité de vieillards, d'enfants, — tout ce qui était faible, — de jeunes femmes, de jeunes filles, — tout ce qui était attendrissant, — se tenaient, comme dans la première antichambre, assis sur des bancs, tous silencieux, le front plissé, la figure hâve, les yeux rougis.. A chaque fois qu'une porte s'ouvrait, ils regardaient avec anxiété, et leur physionomie présentait un mélange d'expressions qui frappa Lise : ils attendaient impatiemment et redoutaient, tout à la fois, le moment où leur tour d'être introduits arriverait. Ils avaient si peu de chance d'être

écoutés ! Ils avaient été si souvent déjà renvoyés brutalement quand ils étaient venus intercéder pour le fils, pour le mari, pour la mère, pour la fille, dont ils voulaient encore aujourd'hui réclamer la liberté et prouver l'innocence ! Pourtant ce jour-ci serait peut-être plus heureux, et jusque-là ils avaient l'espoir ; mais quand ils auraient eu leur audience, que leur resterait-il ?

Des huissiers aussi déguenillés que les premiers, avec une physionomie aussi sombre, des voix aussi rauques, des gendarmes, à l'œil railleur et libertin, se promenaient de long en large, avec une hauteur sombre et défiante qui rappelait des gardiens devant des cages de bêtes fauves.

— Qu'est-ce que tu veux, toi, dit l'un des huissiers à Lise.

— Parler au citoyen Dubarran.

— Ah ! ah ! Et tu comptes sur ton joli minois pour nous attendrir, Tous les jolis minois de France sont à nos pieds, hé ! Coulongeon !

— Le citoyen Dubarran m'attend. Je suis envoyée par un de ses amis.

— Ah ! Hé ! Coulongeon, c'est du fruit nouveau, ça. Nous n'avons pas encore vu ça, ici. Elle est jolie, la petite mâtine. Va-t'en, je te dis. Le citoyen Dubarran est un homme austère, coquine ; mais si tu veux me demandar ma protection, là, gentiment, je pourrai faire quelque chose pour toi. Hé ! Coulongeon !

Le personnage auquel s'adressait l'huissier était un petit homme à la face souriante, à l'œil futé, tenant

échoppe d'écrivain public aux portes du Comité où il passait presque toutes ses journées à titre d'espion embrigadé dans la troupe de Héron, le commandant en chef des sbires de la Sûreté Générale.

— Elle a l'air de savoir ce qu'elle veut. Il faut la laisser passer, dit-il à l'huissier. Viens, citoyenne, je vais t'introduire.

Il précéda Lise dans une pièce voisine, où deux toute jeunes filles, les mains jointes, les joues baignées de larmes, imploraient un homme de petite taille, aux cheveux très noirs, noués par derrière à l'aide d'une grosse ficelle. Coulongeon fit un signe de tête à Lise pour lui indiquer que c'était là Dubarran. Elle jeta sur lui un regard vif, avec une curiosité qui n'était pas sans angoisses. N'était-ce pas l'homme de qui dépendait le salut de son père !

L'impression ne fut pas défavorable, et la jeune fille se dit qu'elle ne devait pas perdre tout espoir. Malgré la grossièreté et la malpropreté de son accoutrement, Dubarran montrait une aisance de manières, et, malgré sa voix sèche et dure, il avait un choix d'expressions qui indiquaient un homme de bonne naissance et d'une éducation soignée.

Sous ses épais sourcils noirs, son regard froid s'animait parfois d'une expression nuancée, indice évident d'une nature accessible à l'émotion. Il avait le teint pâle, les yeux cerclés de bistre, une expression altière et dédaigneuse. C'étaient les signes caractéristiques des Comités du gouvernement, habitués au travail de nuit qui expliquait la lividité de leurs joues, habitués

à une domination absolue, sans mesure, comme sans responsabilité légale, domination plus complète que toutes les tyrannies enregistrées par l'histoire, et qui développait le plus insolent mépris de l'humanité.

Pourtant Lise constatait, en s'en étonnant, que Dubarran suivait avec une sorte d'effarement inquiet chacun des gestes des deux jeunes filles. C'est qu'en effet ces despotes avaient tellement conscience de l'intolérable monstruosité de leur tyrannie, et ils avaient tant de peine à compter sur la lâcheté de toute la France, qu'ils soupçonnaient, en chaque suppliante, une Charlotte Corday.

En voyant Lise approcher sous la conduite de Coulongeon, il tourna le dos aux deux suppliantes qui s'éloignèrent avec un redoublement de sanglots.

— Qui êtes-vous, citoyenne? demanda-t-il d'un ton sec. Que voulez-vous?

— Je suis la fille du juge de paix de la section du Bonnet-Rouge, un homme tellement connu par son patriotisme qu'on le nomme par tout Paris le vertueux Dubois.

— La section du Bonnet-Rouge est renommée, en effet, à cause de son civisme et de son amour pour la Montagne, répondit-il d'une voix moins âpre, et je crois pouvoir dire que le nom de son juge de paix est venu jusqu'à nous, entouré de cette auréole dont la démocratie, grande en toutes ses actions, se plaît à couronner ses fidèles serviteurs. Que me voulez-vous ?

— Mon respectable père a été arrêté sur l'ordre

de quelques individus jaloux de la pureté de son civisme et de son intégrité.

Le front du commissaire s'était rembruni. Il était, comme tous ses collègues, l'esclave de cette Terreur qu'ils avaient créée et qu'ils faisaient mouvoir. Comme ces maîtres débauchés qui deviennent le jouet des servantes corrompues par eux, ils tremblaient devant cette opinion populaire, qu'ils avaient d'abord feint de vénéror pour écraser plus aisément toute envie de résistance dans les classes intelligentes et honnêtes de la nation.

— C'est déjà une grave présomption de culpabilité, jeune fille, que d'être saisi par la main redoutable des chefs d'une section parisienne.

— Citoyen commissaire, répliqua vivement Lise, la section qui, il y a peu de mois, a nommé mon père, avec acclamation, juge de paix, n'est pour rien dans cette iniquité. C'est le fait de quelques misérables voleurs, furieux de l'entendre appeler le vertueux. Du reste, nous avons pour voisine une respectable citoyenne qu'on nomme Madelon...

Un demi-sourire crispa plutôt qu'il n'embellit la physionomie du commissaire.

— Allons, dit-il, vous nous racontez là l'histoire d'Aristide-le-Juste, et puisque nos maîtres, les républicains de l'antiquité, la racontent, elle est vraie et peut se représenter. Connais-tu les causes de cette arrestation-là? l'affaire de Dubois-Joli, citoyen Héron? continua-t-il en s'adressant à un individu qui venait d'entrer.

Lise se tourna vers lui et ne pût s'empêcher de frissonner. C'était un grand diable maigre dont la figure féroce et ignoble faisait penser à ces oiseaux de proie qui se nourrissent de charogne. Il s'approcha de Dubarran et lui dit à mi-voix :

— Il est particulièrement, *tout particulièrement* recommandé à Herman par — il fit un signe de tête — par *lui*.

La physionomie du commissaire changea brusquement ; son regard devint furieux :

— Va-t'en, vipère, s'écria-t-il d'un voix rauque. Qu'on ne te revoie plus. Prends garde à toi, au lieu d'implorer pour les autres, car la fille d'un être hideux comme celui qui s'est fait l'ennemi du peuple et du citoyen éminent Robespierre, ne saurait échapper longtemps à la justice du peuple. Va-t'en, vile engeance de scélérat, si tu ne veux que je te fasse jeter à la porte.

Lise, tout étourdie, suivit Coulongeon qui la tirait dehors, et qui la mena silencieusement jusqu'à l'escalier.

— Je te tiens quitte avec un assignat de cinq livres, dit-il. J'avais mieux auguré de l'affaire, et si ça avait réussi, c'était cent livres. C'est mon tarif pour introduire l'innocence persécutée dans le sanctuaire, heu, heu, de la vertu protectrice.

Madelon attendait patiemment à la porte de la cour. Elle ne dit rien quand Lise lui eut raconté d'une voix qui avait quelque chose de fiévreux les détails de son entretien avec Dubarran.

Toutes deux reprirent le chemin de la rue de Sèvres. La vieille femme n'ouvrit pas les lèvres jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à la maison du juge de paix.

— C'est moi, dit-elle alors, en regardant la terre d'un air sombre, qui ai élevé cet homme-là. Je ne l'avais pas élevé pour être si lâche. Il faut que la Révolution ait un don du démon pour avilir tous les cœurs. Ils tremblent tous devant Robespierre. Je l'ai vu, leur Robespierre. Il n'a pas osé me regarder en face, et ils tremblent tous devant lui, eux qui sont braves, quand lui c'est un insigne poltron. Je dis moi, que c'est la Révolution qu'ils voient en lui. Dubarran sera puni. Je prie le Seigneur Christ que ce ne soit pas la punition que je crains. Moi, je voudrais mourir, en voyant mon nourrisson tomber si bas. Vous, il faut encore travailler à sauver votre père, bien qu'il soit, lui aussi, puni comme il a péché et fouetté par les verges qu'il a bénies tant qu'elles mettaient les autres en sang. Puisque Robespierre est le maître, vous n'avez plus à vous adresser qu'aux amis de Robespierre. Moi, je n'oserai plus vous regarder, ni vous ni personne. Mais je ne mourrai pas avant d'avoir fait honte à Dubarran, dût-il m'en coûter la vie et à lui aussi.

Elle marcha précipitamment vers sa maison, où elle entra sans avoir, en effet, jeté un regard dans la direction de Lise. Celle-ci, au contraire, gardait ses yeux attachés sur elle avec une fixité un peu hébétée. La pauvre fille, qui avait commencé par lutter,

avec une volonté si courageuse, contre la Terreur, ressentait la morsure stupéfiante de ce fatalisme qui fut le grand mal de ce temps.

Elle entra chez elle, en secouant la tête douloureusement. Les amis de Robespierre ! c'étaient Émilie, les Crassus, les Duplay ! Paul, dont l'esprit était vif et le cœur sincère, ne lui avait-il pas bien affirmé que toute démarche auprès d'eux empirerait la situation ?

Tout d'un coup, et malgré ses angoisses, ses jolies lèvres pâlissantes laissèrent échapper un sourire. Oui, c'était Paul Crassus lui-même, en grand uniforme, qui se promenait, d'un air rodomont, dans le jardin, devant la façade de la maison.

Dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, on voyait encadrées les figures bassement insolentes des deux sans-culottes. C'était l'expression de leur visage qui avait déridé le pauvre Rossignolet. Ils montraient si bien une fureur couarde, et ils paraissaient si vainement s'exciter l'un l'autre à qui dirait son fait à ce hideux représentant de l'impur militarisme, que Lise croyait voix deux roquets s'éloignant, la queue basse, et tout en grondant prudemment, à l'aspect d'un bon gros chien qui s'avance vers leur os, sans même les regarder.

— Ah ! cousine Lise, je vous attendais en déployant devant ces citoyens les beautés de mon costume le plus neuf. Cette splendeur leur a donné envie de savoir qui je suis, afin d'aller à la Section chercher une centaine de braves gens de leur espèce pour venir

m'admirer la pique à la main. Je n'aime pas à être admiré davantage, continua-t-il en se tournant vers les deux sectionnaires avec un froncement de sourcils qui fit rentrer les deux têtes dans l'intérieur de la pièce. Mais je veux bien satisfaire leur curiosité. Je suis Paul Crassus, neveu du bon Montagnard Crassus. Voilà mes principes. De mon métier je suis lieutenant aux grenadiers-gendarmes de la Convention, compagnie renommée pour son patriotisme et pour sa susceptibilité ombrageuse à cet égard. Citoyens, si vous voulez venir à notre caserne, rue de l'Échelle, je vous montrerai une guirlande d'oreilles coupées à des sectionnaires imprudents qui ont eu le malheur de se mêler des affaires des grenadiers-gendarmes. Vous voilà renseignés. Si vous avez, à vous deux, quelques oreilles de trop, que vous voudriez voir figurer dans notre musée, vous pouvez aller entretenir le Comité Révolutionnaire du Bonnet-Rouge des nombreuses qualités de Paul Crassus. Cousine Lise, j'ai à vous parler.

La jeune fille lui prit la main et l'emmena vers le fond du jardin.

— C'est ici seulement que j'ai quelque liberté.

— Sous les arbres, hé! Les vils scélérats! ils vont ramener la France à l'état sauvage. Voilà déjà qu'ils vous forcent à fuir votre maison et à vivre dans les bois. Mais j'ai assez ri. C'est fini. Avant tout, aimable Lise, laissez-moi vous jurer sur l'honneur que je ne suis aucunement amoureux de vous. Cela m'a tourné parfois autour de l'esprit. Mais c'est fini. D'abord, je

suis trop méprisable et trop avili pour oser désormais aimer quelqu'un. Oui, continua-t-il en frappant du pied avec une brusque fureur et en tournant vers Lise ses yeux brillants des larmes de colère, oui, ces lâches-là, m'ont rendu aussi lâche qu'eux. Oh ! la sale, bête et ignoble Terreur ! murmura-t-il en grinçant des dents. Oui, pardonnez-moi, ma pauvre cousine ! Savez-vous ce que j'ai fait ? Savez-vous pourquoi je ne suis pas venu vous voir depuis trois jours, pauvre fille abandonnée de tous, persécutée par tous, et si courageuse, si charmante ? Eh bien ! c'est par crainte de me compromettre, d'être accusé de hanter les suspects. N'est-ce pas le comble de la honte?

Il se donnait des coups de poing avec rage, et il fit quelques pas vers les deux sans-culottes ; mais il revint :

—Je songeais à aller permettre à ces deux coquins-là de m'injurier ; mais c'eût été trop rude. Ce matin donc, je me suis fait honte. Du reste, je ne vivais plus, tant je rougissais de moi. Mais j'ai vu clairement que cette immonde démocratie qui nous gouverne mène insensiblement toute la France dans l'abîme de la lâcheté. Quand les braves gens qui se battent à la frontière seront morts, il ne restera plus qu'une multitude ignoble d'espions, de dénonciateurs, de bavards, de voleurs et de bêtes. Ma foi ! Lise, je me suis bien rattrapé de ma lâcheté. J'ai commencé par jeter Domingo à la porte de chez nous et à le dégrader, en l'appelant vil espion. Cela va mettre Nicolas, les Duplay et Robespierre en fureur.

Eh bien! j'en suis aise. Je te le dis, tout bas, hélas! ces gens-là me dégoûtent; je les trouve imbéciles et répugnants. Puis j'ai été injurier mon oncle sur l'avilissement où la Convention s'est laissée choir. Enfin j'ai été dire ses vérités à la belle Émilie. Après quoi j'ai mis mon uniforme neuf et je suis venu ici en grand tapage. Oui, je sais que nos tyrans vont être furieux. Mais je suis adoré parmi les grenadiers. Nous verrons si Robespierre osera nous toucher. Après tout, cousine Lise, les honnêtes gens n'ont plus qu'une chose à faire en ce moment, c'est de mourir; mais en criant haut, par tous les diables! en criant: « A bas les tyrans! » Toutefois, cet héroïsme est bon pour nous, qui sommes jeunes et généreux. Les vieilles gens, comme le vertueux Dubois, tiennent encore à la vie. Faisons un dernier effort en sa faveur. Je vous ai conseillé, cousine Lise, de bien vous garder d'aller vers la belle Émilie. J'espérais que le temps adoucirait les choses. Hélas! c'est le contraire qui est arrivé. Ne m'en demandez pas plus. Mais aujourd'hui il n'y a pas d'autre chance; venez avec moi chez l'oncle Crassus. Montrez vos yeux les plus candides à Émilie et demandez-lui, suppliez-la de protéger le vertueux Dubois.

— Je ne saurais vous dire, répondit Lise après un moment de réflexion, combien j'hésite à aller là. Croyez-vous aux pressentiments? Allons! reprit-elle après un nouveau silence, il ne sera pas dit que j'aurai négligé quelque chose pour le salut de mon pauvre père. Attendez-moi. Je vais m'habiller.

— Si j'étais de vous, dit Paul avec quelque embarras, j'irais trouver cette belle coquette dans le costume simple et attendrissant où je vous vois en ce moment.

— C'est impossible, répliqua sèchement la jeune fille.

— Sot que je suis, murmura Paul en la voyant s'éloigner. Nous voulons bien nous jeter aux pieds de notre rivale ; mais nous ne pouvons supporter l'idée qu'elle nous trouve laide. Mieux vaut sacrifier père, mère et nous-même que de lui accorder un tel triomphe !

La citoyenne Crassus était chez elle quand les deux jeunes gens arrivèrent rue de Chartres. On les introduisit dans le boudoir que nous connaissons. Lise resta un instant stupéfaite en voyant le changement que ces huit derniers jours avaient apporté sur le visage d'Émilie. Celle-ci comprit ce mouvement, et, en constatant que Rossignolet, malgré sa pâleur, était plus jolie que jamais, elle se mordit les lèvres et un rayon de colère traversa ses prunelles.

— C'est toi ! Lise, dit-elle sèchement. Paul, laissez-nous. Vous m'avez parlé ce matin avec l'insolence d'un grossier soudard. Je ne l'oublierai de longtemps. Ne paraissez plus devant mes yeux, à moins que vous ne veniez me demander d'être votre citoyenne d'honneur pour votre mariage avec Lise Dubois. Dans ce cas...

— Cousine Émilie, répondit Paul avec non moins de sécheresse, ne forcez pas votre talent. L'ironie ne

convient pas à votre genre de beauté. Oui, j'ai cru aimer Lise; mais vous savez bien que si j'ai jamais adoré quelqu'un, c'est vous. Si j'étais le grossier soldat que vous dites, je vous expliquerais d'un mot pourquoi je remercie l'Être suprême d'avoir vu mes vœux méprisés par vous. Allons, cousine, un bon mouvement. Pardonne-moi si je t'ai blessée. Je t'ai connue si charitable, si sensible! Tiens! regarde-toi dans cette glace, et rappelle-toi combien tu étais plus belle quand tu étais toute bonne.

Émilie frappa du pied avec colère et lui fit un nouveau signe impérieux auquel il obéit en s'éloignant.

— Y a-t-il longtemps que tu n'as vu le commandant La Raison? dit-elle brusquement.

— Mais, cinq ou six jours, répondit tranquillement Lise. Qu'importe. Laissons cela, chère Émilie. Ce n'est pas de lui que je viens te parler.

— Tu mens! tu mens! s'écria Émilie en s'avançant vers elle d'un bond. Tu mens! tu es une infâme! Tu le vois tous les soirs. Je sais que chaque soir, il se promène des heures entières dans la rue, sous tes fenêtres. Et je jure, oui, je jure qu'il saute par-dessus les murs de ton jardin, où tu lui donnes rendez-vous. Je l'ai vu, je te dis; je le vois chaque jour, chaque soir, à chaque heure de mes nuits sans sommeil, sauter par-dessus cette muraille maudite; et je vous entends rire et me railler... Tiens! sais-tu ce que tu m'as fait souffrir, misérable hypocrite! Ah! oui, tu le sais. J'ai vu ton regard sourire quand tu as

constaté ma maigreur et ma pâleur, en entrant ici. J'ai lu dans tes yeux que tu te réjouissais de ma laideur. Eh bien ! oui, j'ai été plus de vingt fois tentée d'aller vous surprendre et vous assassiner, misérables. Une nuit, c'était avant-hier, je suis partie. Je suis arrivée jusqu'à la rue de Sèvres et je suis tombée évanouie.

— Émilie, répondit Lise en essayant de garder le sang-froid, quoique son cœur battît bien fort, tu ne sais ce que tu dis, et je te pardonne ta folie. Moi non plus je ne sais ce que tu veux dire. Je t'assure que tu te trompes. Ma juste fierté ne me permet pas d'en dire plus. Tu te trompes ! Mais, encore une fois, c'est de mon père, uniquement de lui, que je suis venue te parler.

— Hé ! que m'importe ce vieil imbécile ! Est-ce que je le hais ! Est-ce qu'il existe pour moi ? Oui, c'est moi qui l'ai fait emprisonner ; oui, c'est moi, moi, entends-tu, qui l'enverrai à l'échafaud. Pourquoi pas ? Est-ce que je songe à Dieu ? Est-ce qu'il y a une justice ? Est-ce que nous n'avons pas tout changé pour être les maîtres ? Eh bien ! moi je veux... Mais que t'importe ! ton cœur de boue ne me comprendrait pas. Toi, tu veux sauver ton père. Prends une plume. Tiens, voilà un papier, écris.

Lise la regardait avec une de ces curiosités qu'on a devant les bêtes étranges. Était-ce donc là Émilie ? Était-ce même une jeune fille, même une femme ? L'exaspération forcenée de sa compagne, en l'étonnant et en excitant en elle surtout l'observation et la

critique, contribuaient plus que tout le reste à lui faire garder le calme et le sang-froid.

— Que veux-tu que j'écrive, Émilie? S'il ne faut que quelques lignes de mon écriture pour t'apaiser...

— M'apaiser! Ah! tu me connais bien! Écris pour sauver ton père, et ne songe pas à moi. Écris. Là, bien. Je te dicte: « Citoyen, il est bien vrai que j'ai fait tous mes efforts pour vous faire tomber dans mes filets. Mais je ne suis pas encore complètement corrompue. J'ai honte de tromper un homme honnête et confiant. Ne me méprisez pas absolument en songeant à l'aveu que je vous fais: je suis indigne de vous épouser, je suis indigne d'épouser un homme d'honneur. »

Lise s'était levée toute droite, elle était pâle. Pourtant sa main ne tremblait pas quand elle posa la plume sur la table et sa voix était à peine émue quand elle dit d'un ton ferme:

— Je n'écrirai pas cela. Mon père aimera mieux mourir que d'être sauvé par le déshonneur de sa fille.

Émilie fixa dans ces yeux calmes, ses regards furieux. Elle y lut une détermination inébranlable.

— Je m'y attendais, dit-elle. Eh bien! dans quinze jours ton père sera guillotiné et toi avec lui. N'espère pas m'échapper. Tu vois bien qu'il faut que je sois bien sûre de ma vengeance; sans cela crois-tu que je te laisserais sortir d'ici sans te déchirer le corps et le visage à coups d'ongles. Profite bien de ta dernière soirée, conclut-elle en grinçant des dents. Triomphe

et railles-toi de moi. Moi je suivrai la charrette qui te mènera à l'échafaud. Je l'ai juré. Ah ! pour la première fois depuis huit jours, je vais dormir pour rêver de ce spectacle, impure hypocrite.

Lise avait tenu bon. Les théories révolutionnaires du vertueux Dubois avaient atteint non son cœur, mais son esprit, et uniquement la surface de son esprit puisque, les admettant par respect filial, telles que son père les lui débitait, elle n'avait eu aucun besoin de les faire pénétrer en elle par la réflexion. Elle avait donc gardé à peu près intacts le bon sens de la dignité et la claire vue de l'honneur. Elle n'avait pas hésité, une seconde, à refuser la honteuse proposition d'Émilie.

Mais elle avait compris en même temps que cette fois c'était bien fini. Elle n'avait plus à lutter. Elle sentait la main de la Terreur qui avait engourdi l'âme de la France, se poser sur sa propre âme et la maintenir immobile, sans envie désormais de se débattre, dans l'attente de la mort prochaine.

Elle pensa toutefois que si elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire, et si elle était condamnée à l'inertie, en attendant le coup mortel, il y avait quelqu'un qui pouvait et devait encore lutter pour elle. C'était celui pour qui elle était persécutée et pour qui elle allait mourir.

Ce fut vers la demeure de Bernard-Émile qu'elle se dirigea en quittant la rue de Chartres. Elle y allait, elle y courait sans hésiter, car si, au contact de la nouvelle société, elle n'avait pas, comme sa com-

pagne, perdu tout sens moral, elle y avait défloré l'instinct de la délicatesse.

Pourtant quoiqu'elle marchât avec la précipitation fiévreuse de l'homme qui va chercher le remède à un mal insupportable, elle se sentait l'âme comme roide et froide. Son cœur ne battait pas à l'idée de voir celui à qui elle pensait sans cesse, et qu'elle aimait avec toute la passion que sa gentille et candide nature pouvait donner. Elle se savait condamnée, et elle allait crier à l'aide, comme par une sorte de mouvement machinal et logique, tout en ayant la conviction que c'était pas perdus et démarche inutile.

Elle traversa donc Paris, sans rien voir, sans sentir aucun heurt, sans entendre quoi que ce fût, conduite comme par un mouvement de somnambulisme.

Elle arriva rue de Sèvres, passa devant sa maison sans y regarder, frappa à la porte voisine. Elle entrevit la figure austère de la vieille Cévénole. Elle l'entendit qui lui disait : « Le commandant n'y est pas, il est absent ! » Elle entendit encore une voix qui répondait au dedans d'elle : « J'en étais sûre. » Elle n'écouta pas Madelon qui l'appelait plus près d'elle pour lui dire que Bernard était parti avec une mission de Carnot pour l'armée du Nord, parti à franc étrier, et qu'il reviendrait le surlendemain octidi, au matin ?

Elle rentra chez elle, traversa le jardin sans y regarder, monta dans sa chambre, sans même ouïr un chœur patriotique chanté par une dizaine de citoyens intègres rassemblés autour des deux gardiens qui vou-

laient célébrer solennellement leur dernier jour de garde.

Avec la même raideur automatique de mouvements, elle rangea méthodiquement son linge, ses habillements, tous les colifichets que la République ne lui avait pas défendu de garder. Elle fit un petit paquet de ce qu'elle voulait emporter en prison.

Quand elle eut vu que tout était bien en ordre, — pour qui? elle ne songeait pas à se le demander, — elle ouvrit la cachette et en tira la statuette de la sainte Vierge. Cela encore était machinal. Elle s'agenouilla, comme elle le faisait jadis, et ses yeux se fixèrent sur l'image bénie, sans songer à ce qu'ils regardaient.

Mais cette image, c'était toute son enfance, c'était le souvenir de sa mère ; c'était le symbole de ces joies charmantes qu'elle avait goûtées avant l'avènement de ces fous et ignobles tyrans. Il s'en détacha bientôt quelque chaude et caressante effluve. Elle sentit — vraiment, c'était une sensation dont elle avait conscience et dont elle pouvait mesurer les progrès — que les regards de la Vierge aimante pénétraient, après s'être animés d'un rayon d'une tendresse adorable, dans son âme, et dégelaient peu à peu son cœur.

Ses larmes coulèrent bientôt douces et silencieuses sans cette angoisse qui précède souvent leur venue; et l'inertie de la mort qui avait déjà engourdi son être s'évapora par là. L'espoir ne revint pas. Elle savait toujours qu'on allait venir la prendre, l'emprisonner,

et que rien ne pouvait la sauver. Mais elle n'était pas désolée. Elle voyait doucement la méchanceté de ce monde, les grandes angoisses et la petitesse du plaisir.

Dans cet éclat d'une lumière extraordinaire, que produisait le grand effort de son âme travaillant à sortir de l'ombre des heures précédentes, elle vit particulièrement toute l'ignominie de l'époque où elle vivait; l'extrême et coupable sottise de son père; la froide et impie dépravation d'Émilie; l'abaissement que les nécessités de la ruse, et la vilenie du travail qu'il faisait dans les bureaux du Salut Public, avaient infligé au caractère généreux de Charles La Bussière.

Et Bernard-Émile? Ah! sans doute elle voyait toujours sans nulle ombre de vice ou de bassesse son noble visage. Mais était-elle bien et réellement aimée? Et qu'est-ce que cela durerait? Et la guerre — quand même la guillotine, qui paraissait avoir pour mission d'abattre tout ce qui n'était pas humble et vil, l'épargnerait — ne tarderait pas à le lui enlever. La guerre, l'échafaud, l'indifférence guettaient donc le seul bonheur qui lui parût avoir quelque douceur en ce monde. Fallait-il tant regretter une existence si sombre, des gens si méprisables, un monde si horrible avec Robespierre pour roi, Émilie et la marchande de merluche pour modèles de femmes, et Requain comme idéal masculin!

Toutefois, elle éprouva un extrême désir de revoir encore le soleil et les fleurs. Elle descendit, après avoir envoyé un sourire ravissant d'expression vers le

petit paquet qui devait la suivre en prison. Elle lui disait : Je ne t'oublie pas, je ne te quitte pas pour longtemps, je ne te suis pas infidèle.

Elle passa plusieurs heures, jusqu'à la venue de la nuit, dans le petit jardin, se baignant dans le soleil, essayant, pour s'asseoir, toujours les places qu'elle avait jadis occupées, visitant toutes les fleurs, enlevant les feuilles flétries et chassant doucement les insectes. Puis rêvant et cherchant à ressusciter les rêveries passées, elle voulut enlever du voisinage de la statue de la République le pot de fleurs que Charles lui avait donné quelques jours auparavant. — Pauvre Charles, murmura-t-elle, je suis contente de mourir, à cause de lui encore, car je n'eusse jamais pu l'aimer ni l'épouser, je le vois clairement maintenant, et il eût été bien malheureux.

Elle fit une moue à la statue, et ce fut sa seule vengeance contre cette République qui lui prenait la vie. Elle ne put s'empêcher de sourire en voyant la physionomie basse et grotesque des bustes. Elle se demanda comment cela ne l'avait pas encore frappée, et comment son père avait pu prendre, pour les objets de son culte et les dieux lares de son foyer, ces types vils ou ridicules.

Puis, elle se rejeta, en pleine poésie de la nature, au milieu de ces bourdonnements, de ces bruissements, de ces chants, de ces parfums, de toutes ces grâces de la verdure et de la lumière, qu'elle goûtait avec cette sorte d'ivresse qui était le charme particulier du gentil Rossignolet.

Enfin, quand elle se fut tout entière, et pour la dernière fois, embaumé l'âme de ces pures émanations, elle vint s'asseoir, pour la dernière fois aussi, sous le grand cerisier. Elle se mit à fredonner, avec une intonation qui essayait vainement — pauvre rossignol ! — d'avoir la gaîté d'autrefois, toutes les naïves chansons qui avaient bercé son enfance. Elle chanta à pleine voix la vieille *brunette* en l'honneur des Demoiselles, à laquelle Bernard avait répondu, deux décades auparavant. Il n'y avait que quinze jours vraiment, et quel grand chemin n'avaient-ils pas tous fait depuis lors !

Ce fut tout, cette fois, bien tout. Elle remonta à sa chambre. Elle s'agenouilla encore devant la statue : « Il y a bien des années, bonne Vierge, murmura-t-elle, que je n'ai ouvert mon cœur à l'un de ces prêtres que ma mère vénérait, et que mon père raillait. Je crois bien que c'est ma mère qui avait raison. Mais comment une petite fille eût-elle pu se défier de son père ! Si j'ai fait bien mal et si vous voulez que je me confesse, sainte Vierge, envoyez-moi un de vos prêtres, car moi je ne sais où en trouver. Mais je donne volontiers ma vie pour que vous me pardonniez la peine que je vous ai faite, car ma chère mère vous aimait beaucoup. Voulez-vous vous le rappeler, bonne Vierge. »

IV

UN HOMME ET UN RÉVOLUTIONNAIRE

Le commandant La Raison en rentrant chez lui, octidi matin, apprit que Lise Dubois-Joli avait été arrêtée par les commissaires Piget et Requain qui étaient venus lever les scellés, visiter les papiers et qui avaient trouvé des lettres anti-révolutionnaires chez le vertueux Dubois.

C'était la correspondance que le greffier avait échangée, en 1779, avec sa jeune épouse pendant un pèlerinage que celle-ci avait fait à Notre-Dame-de-Liesse, pour invoquer le secours de la Bonne Dame en faveur de la petite Lise alors gravement malade.

Mais ce qui avait mis le comble aux fureurs contre la jeune fille, c'est qu'on avait trouvé le buste de Marat sans nez et, crime abominable, un plant de fleur de lis dans le jardin.

La vieille Cévénole remit à Bernard-Émile une clef et une lettre qu'elle avait trouvées à l'adresse de celui-ci, au pied du mur séparant les deux jardins.

« Citoyen, disait la lettre, cette clef ouvre la porte de ma chambre. Je vous prie d'y aller, si vous ne craignez pas d'entrer dans la chambre d'une suspecte,

et si vous ne craignez pas vous-même de faire quelque chose de suspect...

« J'ai tort de dire cela, car je sais que vous ne craindrez pas. Mais j'ai vu tant de choses laides et inattendues, que je ne sais plus à quoi croire. Tout est trouble dans mes idées. Pourtant je suis sûre que vous, du moins, vous n'êtes pas traître et tremblant comme tous les Français le sont devenus.

« Vous déplacerez mon lit et vous lèverez la planche contre la muraille. Vous verrez une cachette, et là-dedans plusieurs objets qui m'appartiennent. Je vous prie de prendre une statue de la sainte Vierge, qui vient de ma chère mère, et de faire vos efforts pour la remettre aux mains de ma tante, de celle, vous vous le rappelez sans doute, chez laquelle je vous ai connu. Vous lui ferez savoir que pendant ces derniers jours de ma vie, — car, vous savez, une fois emprisonné par la République, on peut se considérer comme mort, — j'ai beaucoup prié devant cette statue et que je l'ai baignée de mes larmes, en regrettant d'avoir cru toutes les sottises et les méchancetés qu'on dit depuis cinq ans en l'honneur de la Révolution ! Mais j'étais si jeune, et mon père les approuvait.

« Vous trouverez aussi un ruban blanc avec une petite croix. C'est un souvenir de ma première communion. — C'est extraordinaire comme tous ces souvenirs auxquels je n'avais plus pensé depuis trois ans, me reviennent maintenant. — Je vous le donne. Je suis sûre que vous serez content d'avoir quelque

chose de moi. Ma chère mère me blâmerait de le dire. Mais on a toujours assuré que j'étais franche et vive comme un oiseau, et d'ailleurs je ne vous verrai plus; et puis je suis fâchée de vous avoir fait de la peine en vous disant que je vous défendais de chercher à me protéger.

« J'étais encore un peu méchante en ce temps-là, et je croyais que j'aimais Charles La Bussière. Je sais aujourd'hui que non.

« Je vous donne ce ruban pour vous consoler. Je suis sûre aussi que vous serez content d'apprendre que j'ai encore aujourd'hui le même cœur d'enfant que j'avais quand j'ai porté ce ruban.

« J'ai été pour vous prier de nous protéger. Quand j'ai vu que vous n'étiez pas là, j'ai compris qu'il n'y avait plus à lutter, et j'ai pensé à ces pauvres petits oiseaux dont on a tué la mère, et qui, après avoir longtemps appelé, se résignent à mettre leur tête sous leurs petites ailes et à dormir en attendant la mort.

« Adieu. Je suis fâchée de vous appeler citoyen; c'est un mot qui me paraît bien sali, et bien ridicule, et bien odieux. Vous appeler monsieur, on n'en a plus l'habitude. Je vous dirai : Bernard-Émile.

« Je quitte ce monde-ci sans regret. Pensez donc qu'on ne voit clair à rien et que ce sont les plus dégoûtants, les plus méprisables qui sont les maîtres, et tellement les maîtres qu'on ne peut leur échapper que par la mort. Je crois bien aussi que j'irai rejoindre ma chère mère dans ce Paradis que j'avais oublié, et quand j'y ai pensé j'ai d'abord été surprise, puis

mon cœur a souri comme à une vieille amie. Vous devriez bien faire vos efforts pour venir m'y rejoindre, Bernard-Émile. Je vous assure que c'est trop triste de vivre en ce temps-ci. C'est pourquoi gardez et portez la petite croix. Adieu encore.

« J'écris bien longuement, n'est-ce pas, mais c'est que c'est la dernière fois, et c'est à vous que j'écris. C'est le dernier mot, et je vous permets de vous rappeler que je finis en disant : *Bernard-Émile.*

« Lise. »

Quand le commandant eut achevé cette lettre, il était d'une pâleur livide. Sans rien dire, il se dirigea vers la porte. La vieille femme vint se mettre devant lui et le regarda aux yeux. Les prunelles du jeune homme étaient éblouissantes de résolution féroce.

— Oui, dit la Cévénole en son sec et sonore patois, c'est ce que je pensais. Je vois dans tes yeux que tu vas faire un mauvais coup. Je ne te blâme pas. Quand il n'y a plus de justice, chacun devient juge, et quand la tyrannie règne, chacun est en droit de légitime défense. La France n'est plus qu'une immense forêt avec des voleurs et des capitaines de voleurs ; que les honnêtes gens se défendent ! Mais je te blâme d'y aller maintenant, parce que tu es en colère, et la colère rend maladroit. On ne fait pas bien quand on est en colère ; on manque son coup et on paraît avoir tort.

Bernard fit un signe muet d'acquiescement. Il passa

une heure à se promener de long en large. Puis il se tourna vers la vieille femme :

— Maintenant, dit-il, je suis calme. Je sais ce que je veux faire. Et ce que je veux faire est bien.

— Bernard ! s'écria la vieille femme, en le voyant se diriger vers la porte.

— Regarde-moi, nourrice, dit-il en se retournant et en lui montrant son visage empreint de cette fière sérénité qui lui était habituelle. Je suis calme. Il n'y a pas une puissance au monde qui puisse m'empêcher de faire ce que j'ai décidé.

Il sortit et se dirigea vers le Comité de Sûreté Générale. Il y était bien connu. Il arriva aisément jusqu'auprès de Dubarran. Celui-ci était en conférence avec Héron, et il paraissait fort troublé. Bernard jeta sur le chef des sbires révolutionnaires un regard hautain.

Héron, qui portait un long poignard pendu à un ceinturon blanc, et dans ce ceinturon trois paires de pistolets, sans compter ceux qui chargeaient ses poches, porta la main à son poignard et à ses pistolets. Puis il haussa les épaules, et il dit à Dubarran avec un sourire méprisant :

— Voici un citoyen qui t'évite la peine de l'envoyer chercher. N'oublie pas, citoyen commissaire, ce que je viens de te dire. Je n'ai jamais vu Robespierre aussi fortement prononcé. Il n'y a pas de milieu ; il faut obéir ou se révolter. C'est à toi de voir si tu es prêt, si vous êtes prêts à la révolte.

Un nouveau sourire railleur éclaira ses traits sinis-

tres, tandis que Dubarran évidemment embarrassé et rougissant, le reconduisait jusqu'à la porte. Il la ferma soigneusement derrière lui, alla fermer également et au verrou la porte d'une pièce voisine.

Bernard regarda toutes ces précautions avec un sourire amer. Dubarran vint le prendre et l'amena à une extrémité de la chambre.

— C'est vous, dit Bernard, vous, mon père, vous qui avez fait la Révolution par fierté naturelle, par amour de la liberté, c'est vous qui tremblez devant ce chef d'assassins, ce conducteur d'espions, vous qui êtes forcé de vous enfermer pour causer avec votre fils. Et vous êtes l'un des chefs du gouvernement! Que doivent donc faire, que doivent donc redouter les simples citoyens!

Dubarran rougit de nouveau :

— Cela ne durera pas toujours, répondit-il vivement. Mais, allons au plus pressé. Robespierre — c'est ce qu'Héron vient de me révéler — a appris, j'ignore comment, que tu es mon fils.

— Eh bien! nous ne l'avons guère caché. Si j'ai voulu le dissimuler, ce n'est pas que je crusse devoir jamais avoir à rougir de mon père et de mon nom, mais c'est qu'imbu de cette générosité philosophique que vous représentiez alors, aimant toutes ces délicatesses démocratiques que je supposais sincères alors, croyant avec enthousiasme à la dignité républicaine et à la fierté révolutionnaire, j'avais voulu parcourir sans protection et sans autre appui que mon mérite et ma valeur, la carrière des armes. Et que nous im-

porte que Robespierre sache que le commandant La Raison est le fils du commissaire Dubarran ! Est-ce encore un de ces hommes qui vous font trembler ?

— Mon fils, dit celui-ci avec quelque sécheresse, vous allez oublier le respect que vous devez à l'autorité paternelle.

— Je ne l'oublie pas. Je n'en ai pas. Écoutez-moi, mon père. Vous m'avez appris que tout respect part d'un préjugé, et qu'il n'y a plus de préjugés ; que c'est un préjugé de respecter la religion, que c'est un préjugé de respecter l'autorité. Il faut respecter uniquement ce qui est respectable en soi : le prêtre, s'il est un vieillard vénérable, le gouvernement, s'il est basé sur la justice absolue et sur la philosophie. « Ton père, me dites-vous encore, je te permets de le mépriser s'il devient méprisable, car l'autorité paternelle elle-même est un préjugé si elle n'est appuyée sur la vertu. » Je vous ai cru, je vous obéis. Je vous vénérerai, si vous êtes respectable. Je vous aimerai toujours. En ce moment, j'hésite à vous respecter. J'use du droit nouveau que vous avez créé et que vous représentez, du droit de tout juger. Mon père, votre fils sent, dans sa vertu, qu'il a le droit de vous juger.

— Allons, répliqua Dubarran avec un demi-sourire, tu as toujours été porté au pédantisme. C'est le défaut du jour.

— Il faut bien cacher sous les grands mots la place des grands principes qu'on a proclamés et qu'on a remplacés par des grands crimes.

— Bon, bon, tu retrouveras ton respect filial. Tu

sauras plus tard qu'il y a grande différence entre la philosophie et le gouvernement. L'habitude des affaires t'apprendra que les principes sont faits pour être proclamés et les affaires pour être faites. Mais avant tout il faut vivre, et en ce moment pour toi, pour moi, pour toute la France, c'est la question.

— Et vous osez encore vous dire républicain, mon père !

— Écoute-moi donc. Tu avais raison, tout à l'heure. Oui, Robespierre est non pas de ceux, mais celui devant qui je tremble ; car il est le chef de ceux qui nous font tous trembler, de ceux qui sont les maîtres et dont nous sommes les esclaves bien que nous paraissions les gouverner.

— Eh bien ! renversez Robespierre, vous désorganiserez cette armée des jacobins, des sectionnaires, des terroristes, vous anéantirez la puissance de la multitude ignorante, bête, furieuse et méchante, qui se développe de façon à faire croire qu'elle va bientôt couvrir tout le sol de la France.

— Attaquer Robespierre ! Et qui t'a dit qu'on n'y a pas songé ? Mais il y aura lutte, et qui sait si dans la lutte la République ne sera pas ébranlée ! Qui sait si la démocratie ne sera pas en péril, si la Révolution elle-même ne périra pas !

— Alors tant mieux, s'écria Bernard avec quelque colère. Je mets l'humanité au-dessus de la démocratie. Vous, vous préférez la République à la France. Moi, j'ai vu que la Révolution était le contraire de la vérité, le contraire de la vertu, puisque c'est l'hypo-

crisie, la lâcheté, la férocité ! et je crie haine à ce monstre.

— Mon fils, s'écria Dubarran en l'interrampant d'un air effrayé, tais-toi, malheureux ! Mais ces murailles vont s'ouvrir pour laisser passer l'écho de tes blasphèmes !

Bernard le regarda fixement et froidement pendant un instant.

— Voilà l'homme, murmura-t-il, qui m'a appris à mépriser les préjugés, à détester la tyrannie ! Adieu, mon père, je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais, malheureux fou, s'écria Dubarran avec emportement, si la Révolution est la férocité, pourquoi veux-tu que nous détruisions, nous révolutionnaires, un gouvernement qui satisfait nos instincts despotiques ! Si elle est la lâcheté, où trouverons-nous, au milieu de ces lâches, des soldats, des héros, pour aider les hommes libres à secouer le joug. Eh bien ! je ne suis pas lâche, moi du moins ! Oui, le joug de Robespierre me pèse et il pèse à quelques-uns de mes collègues dans les deux Comités de gouvernement. Oui, sans doute, Carnot, Lindet peut-être, Elie Lacoste, le prudent Moïse Bayle, risqueraient bien quelque chose pour secouer cette vermine. Mais sur quoi nous appuyer ? En dehors des lâches, des féroces et des imbéciles, que trouverions-nous dans ces comités ! Et les féroces, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Amar et Vadier en tête, redoutent toute démarche qui ébranlerait leur despotisme ; les lâches, Barère et La Vicomterie en tête, craignent d'attirer sur

eux la colère du maître ; et les imbéciles comme Lebas, comme David, comme Rulh, ne savent à quel vent tourner. Dans la Convention, nous appuierons-nous sur cette masse confuse et tremblante des *crapauds du marais ?* Irons-nous à la Montagne, vil ramas de Dantonistes corrompus, d'Hébertistes ambitieux, qui guettent notre héritage pour faire de la France une immense foire où les têtes comme les biens seront à l'encan ? Veux-tu que nous fassions appel à la population parisienne ? Tout ce qui est honnête est hébété par la Terreur ; les autres trouvent que tout va bien, puisqu'ils déraisonnent, pillent et tyrannisent à l'aise. Tu le vois, il faut obéir à Robespierre et tout lui accorder.

— Même votre tête.

— Ah ! s'écria Dubarran, le jour où il la voudra prendre, nous nous défendrons et nous l'exterminerons.

Bernard se redressa. Il avait dans les regards, sur les traits, dans toute sa pose une expression hautaine qui n'était pas sans tristesse.

— Mon père, vos derniers mots prouvent que tout le reste n'est que feinte et fausse excuse. Vous attendez que la tyrannie vous menace pour lutter contre elle. Votre fils vous a écouté. Il vous a jugé. Il vous condamne.

Il fit un pas pour s'éloigner. Dubarran le retint. Il lui dit d'une voix basse et émue :

— Je te dis que tu ressembles à Saint-Just. Tu es un enfant pédant et ignorant de la vie. Puisqu'il faut

tout te dire, apprends donc que les choses sont plus avancées que je ne l'ai dit. Robespierre, par son ambition, inquiète les ambitieux, par son hypocrisie il menace les poltrons qui ne savent jamais si leur humilité les sauvegardera, par ses défiances, par ses exigences, par sa tyrannie étroite et tracassière, il rend clairvoyants même les imbéciles. Nous l'attendons au premier faux pas. Jusque-là il faut patienter. Il faut que tu suives mes conseils et que tu trompes ce maître Tartuffe par une ruse plus habile encore.

— Ah ! et que me conseille, en fait d'hypocrisie, le fier démocrate Dubarran ?

— Tu es vraiment ridicule. Ecoute-moi donc. Robespierre rêve le pouvoir suprême. Il ne redoute ni la Convention ni le peuple, qu'il croit avoir dans ses mains. Mais il craint l'armée. Il extermine peu à peu les vieux généraux, il voudrait choisir parmi les officiers d'avenir des hommes qu'il pousserait aux premières places, qu'il comblerait de faveurs et qu'il s'attacherait. Tu es un de ceux-là. Il pensait à toi, te croyant quelque enfant naturel. En apprenant que tu es mon fils, il a pensé à m'attacher, en même temps que toi, à sa fortune. Mais il faut que tu épouses une amie des Duplay, la fille de Crassus, c'est-à-dire une femme qui est dévouée à son ambition et par laquelle il te tiendra. Elle est énergique, elle est riche, elle est belle. Pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

— Alors tout changerait, et l'austère Dubarran deviendrait volontiers Robespierriste pour être le père du général en chef des forces robespierristes !

Dubarran sourit, et ce sourire enleva à Bernard ses dernières illusions.

— Au moins gagne du temps et feins de consentir au mariage. Dans quelques jours les choses se dessineront dans un sens ou dans un autre.

— Je suis un homme plus clairvoyant que vous ne croyez, mon père. Le jour où j'aurai dit oui, Robespierre m'aura marié dans les vingt-quatre heures. Or, j'aime mieux mourir que d'épouser cette jeune fille énergique, belle et riche, comme vous dites. A mon tour, maintenant.

Il s'arrêta un instant. Dubarran le regardait avec inquiétude.

— Je suis venu vous demander deux choses, mon père. On a emprisonné, il y a quelques jours, un homme que j'aime. On le nomme Dubois-Joli. Son emprisonnement est une iniquité. On a emprisonné hier une jeune fille qu'on nomme Lise Dubois-Joli. Son emprisonnement est une infamie, et cette jeune fille, je l'adore. Voulez-vous les faire sortir de prison ?

— Non, reprit froidement Dubarran, je ne le puis ni ne le veux. A moins que tu ne consentes à épouser la citoyenne Crassus.

— Lise aimera mieux mourir. Adieu, mon père.

Il s'éloigna d'un pas tranquille. Quelques instants après Dubarran appela un huissier.

— Qu'on aille à la Place, dans les bureaux d'Hanriot, à l'Hôtel-de-Ville. On trouvera l'adresse du commandant La Raison, officier en congé de convalescence à Paris. C'est au bout de la rue de Sèvres, je ne

sais pas exactement où. Qu'on l'arrête immédiatement et qu'on l'envoie chez Belhomme, au secret. De cette façon, pensa-t-il, j'empêcherai cet entêté de faire quelque sottise. Ce soir, au Comité, je recommanderai à Fouquier-Tinville de presser la condamnation de la jeune fille. Loin des yeux, loin du cœur.

Bernard-Émile avait deviné le plan de son père, en voyant la facilité avec laquelle il l'avait laissé partir. Au lieu de rentrer rue de Sèvres, il alla demander asile à Paul Crassus.

Il y resta toute la journée rêveur, mais plus souriant que triste. Il relut plus de cent fois la lettre de Lise et y trouvait chaque fois un charme nouveau. Il y découvrait les plus fines, les plus tendres intentions, voilées sous cette forme candide, et il pensait à une mariée dont les voiles blancs cachent mal les rougissantes et pures tendresses.

V

CHEZ ROBESPIERRE

Quand la nuit fut venue, Bernard-Émile alla prudemment jusqu'aux environs de sa demeure. Tout était tranquille et paraissait désert. Il remarqua toutefois un individu couché devant sa porte. Il tira son

sabre et s'avança. Le personnage couché se leva à son approche et se jeta à ses genoux.

— Pardonnez pauvre nègue ! s'écria-t-il. Li, grand coquin, mais li bien battu, pif, paf, et alors plus jamais méchant. Li avoir espionné commandant La Raison pour compte de Nicolas. Sorcier La Bussière avoir averti méchant nègue, et pif, voilà nègue plus soldat, plus grenadier, plus rien. Nicolas pas capable faire rentrer li dans les grenadiers. Nègue vouloir tuer Nicolas qui pas valoir une figue, pisque li pas pouvoir protéger nègue et faire li rentrer dans les grenadiers. Alors nègue Domingo changer de parti et venir demander pardon à l'ami du grand sorcier et devenir esclave du plus fort. Commandant peut entrer. Les Sectionnaires avoir quitté la maison à la nuit. Nègue vouloir entrer avec commandant, devenir domestique du commandant et passer la nuit enchaîné pour montrer li bien coupable, bien repentant et plus trahir commandant.

Domingo avait raison. Dubarran, n'ayant rien appris de nouveau pendant le cours de la journée, s'était convaincu qu'il avait mal jugé des intentions de son fils et que celui-ci n'avait aucun des projets extravagants qu'il avait supposés. Il avait fait revenir les soldats placés en sentinelle dans la maison de la vieille Madelon.

Bernard-Émile entra, précédé du nègre qu'il enferma dans une pièce bien close, en compagnie d'une bouteille d'eau-de-vie. La vieille femme, habituellement grave, était devenue sombre.

— As-tu toujours envie de faire un mauvais coup? demanda-t-elle.

— Non, Madelon, l'envie m'en est passée.

— Mais tu vas faire quelque chose où tu risques ta vie?

Bernard répondit en souriant avec un signe affirmatif.

— Ne me parle pas de ton père. Je crois qu'il a mal tourné. Mais il faut toujours aimer son père. Je l'ai nourri de mon lait, il y a cinquante ans. Je ne puis l'oublier. Toi, je t'ai soigné, il y a vingt-cinq ans. Je t'ai aimé plus que lui. Dis-moi, hors de lui, qui est ton ennemi en tout cela?

— C'est Robespierre, Madelon.

— Et c'est lui aussi qui te fera mourir, si tu meurs? C'est bien, n'en dis pas plus. Tu ne tarderas pas à le voir arriver dans l'autre monde, après toi. Ne dis pas un mot. C'est inutile. J'y ai bien pensé.

Quand la nuit fut devenue plus noire, Bernard alla délivrer Domingo. Celui-ci avait vidé joyeusement sa bouteille d'eau-de-vie. Le commandant lui fit un signe. Le nègre le suivit d'un pas ferme.

Ils sortirent dans la rue de Sèvres. Elle était bien déserte. Ils grimpèrent aisément sur l'une des brèches de la muraille qui séparait de cette rue le jardin du vertueux Dubois. Bernard avait cru plus prudent de passer par là que par la muraille de son propre jardin, ne voulant pas risquer d'être décelé par la trace de ses pas.

Les deux gardiens étaient, en compagnie de Re-

quain, étendus sur le sol de la salle à manger, où ils ronflaient lourdement, tous trois tellement ivres que que nul bruit ne les réveilla.

— Domingo, tu vas les garrotter, les museler et les aveugler. Tu m'attendras jusqu'à ce que je revienne.

Il monta, brisa, sans hésiter, les scellés qu'on avait apposés sur la porte de la chambre de Lise et entra.

Quand il rejoignit Domingo, il le trouva riant aux larmes. Le nègre avait soigneusement ficelé les trois ivrognes qui n'avaient opposé aucune résistance sérieuse, et il les avait laissés sur le sol, la tête entourée d'un linge qui les aveuglait et la bouche remplie d'étoupes qui les empêchaient de crier.

Il avait ensuite vidé consciencieusement les bouteilles à demi pleines. Puis, se trouvant du loisir, il avait songé à une bonne plaisanterie. Il avait trouvé quelques bouts de chandelles. Après avoir déchaussé les patients, il avait attaché ces chandelles à leurs pieds nus et les avait allumées. La chaleur commençait à atteindre les doigts et les trois Sectionnaires bondissaient sur la terre en poussant des hurlements sourds. Domingo, au comble de l'hilarité, remerciait les dieux qui l'avaient poussé à changer de parti.

Bernard se hâta d'éteindre les chandelles. Tous deux regagnèrent la rue.

— Domingo, dit le commandant, j'ai confiance en toi. Va-t'en où tu veux. Si j'ai besoin de toi, je te le ferai savoir. Tu peux avertir le sorcier que tu as reconnu sa puissance. Mais ne dis un mot à qui que ce

soit de ce qui s'est passé ce soir. Car si on apprenait jamais que tu as allumé des Sectionnaires comme des lampions, rien au monde ne pourrait te faire pardonner et l'on te brûlerait toi-même à petit feu.

Il regagna son appartement. Il posa sur une table, à côté des trois livres, fidèles compagnons de sa pensée, la statuette de la Vierge, qu'il avait été chercher dans la chambre de Lise. Après avoir mis pieusement autour de son cou le ruban blanc et la petite croix, il s'assit auprès de la table et rêva longuement.

Le crépuscule vint, puis l'aube claire et le brillant soleil. Il restait toujours immobile, songeant aux choses de l'avenir, et essayant de sonder les mystères de cette autre vie que les docteurs du temps nouveau enveloppaient d'une ombre si opaque, et où il allait bientôt entrer.

Il poussa un long soupir; il mit lentement la main sur le *Contrat social*, et il dit avec un sourire bienveillant :

— Allons, mon vieil ami, tu t'es trompé. Tu serais aujourd'hui parmi les guillotinés, mon pauvre Rousseau. Et toi, Horace, mon aimable compagnon, tu serais parmi les émigrés. Adieu; toi, Jean-Jacques, tu sais peu de chose de la vie; toi, Horace, tu ne sais rien de la mort.

Il les repoussa doucement et prit la Bible.

Le soleil était déjà haut dans les cieux quand il posa le livre. Gravement, fièrement, il s'agenouilla devant la Vierge et il regarda longuement le doux visage.

Un rayon de soleil entra, vint caresser la tunique blanche et bondit sur le haut de la statue qu'il entoura d'une auréole. Bernard vit quelques reflets brillants qui pétillaient sous le baiser du rayon. Il crut que l'astre avait trouvé la trace de quelque larme mal séchée de la pauvre Lise, et, pour la première fois depuis de longs jours, son âme s'attendrit et il pleura.

Il se leva. Il sentait que son cœur s'était élargi et qu'un calme merveilleux entourait son cerveau.

— C'est toi, Vierge, compagne de nos mères, compagne de nos sœurs, compagne de nos épouses, qui sais le mieux le secret de la dignité humaine; souris-moi, j'ai été un homme pur et fier. Et toi, Christ, oui, c'est toi aussi qui as éclairé pour nous le plus grand nombre des mystères de ce monde. Si tu es le Dieu que tant d'illustres siècles, que tant de grands génies ont adoré, tu sais que notre cœur ne vient pas à notre premier appel, tu sais que la foi vient d'en haut et que l'homme n'a à lui que sa volonté. Prends ma volonté, elle est à toi.

Il essuya ses larmes et appela la vieille femme.

— Madelon, dit-il avec une douceur qu'elle n'avait jamais vue en lui, tu es une calviniste austère, mais tu respecteras cette statue pour l'amour de moi. Quand je ne serai plus, tu la porteras à Landrecies, à la vieille dame qui m'a soigné, il y a quelques mois. Tu lui diras que c'est un don de sa nièce, M^lle^ Dubois. Maintenant embrasse-moi.

Une heure après il sortit. Il avait revêtu son bel uniforme. Il se dirigea d'un pas tranquille vers la rue

Saint-Honoré. Il s'arrêta devant le numéro 366. C'était bien là que demeurait le menuisier Duplay, et dans une partie de la maison, sur le derrière, le représentant Robespierre aîné.

Quelques gaillards solides, sales et déguenillés, porteurs de gros bâtons, se promenaient de long en large sous le petit hangar bâti au fond de la cour qui séparait le devant du derrière de la maison. D'autres étaient assis sur des tas de planches, sommeillant, fumant ou parlant à mi-voix. C'étaient les gardes-du-corps de Robespierre; ils attendaient la sortie du représentant.

Mais Maximilien, qui n'allait plus à la Convention, ni aux réunions plénières du Comité de Salut Public, avait rompu avec ses habitudes jusque-là très régulières. Les gardes, sans rien perdre de l'air insolent et défiant avec lequel ils observaient tous ceux qui entraient, en exagérant encore les regards bassement soumis qu'ils dirigeaient vers la porte de Robespierre, les gardes avaient une expression d'inquiétude et d'ennui. Sans oser se communiquer leurs impressions, ils s'étonnaient évidemment de voir leur dieu ne plus sortir que l'après-midi, vers cinq heures, pour aller passer quelques instants au bureau de police du Comité de Salut Public, ou le soir, vers huit heures, pour se rendre aux Jacobins.

En voyant approcher un étranger armé, tous se levèrent et se précipitèrent vers le nouveau venu.

—Qu'est-ce que tu veux? cria le principal de la bande, le juge Garnier-Launay.

— Parler au représentant Robespierre aîné.

— Ah ! ah ! Et tu as écrit pour demander une audience ?

— Fais-lui savoir que le commandant La Raison demande à le voir.

Ce nom n'était pas inconnu aux sans-culottes, et la fierté tranquille de Bernard en imposa à Garnier-Launay qui entra dans la maison.

Il revint, accompagné d'une femme très mûre, dont les traits nobles étaient enlaidis par une expression sinistre et par des yeux dont les regards sombres, inquisiteurs, se fixèrent sur le commandant. C'était la ci-devant marquise de Chalabre, la Chalabre, comme on disait, vieille femme enthousiaste, folle, implacable, la supérieure des dévotes de Robespierre.

Elle fit un signe à Bernard qui entra, précédé par elle et suivi par cinq des estafiers. Il traversa une petite antichambre ornée de trois portraits de Robespierre. On le fit entrer dans un petit salon, orné d'un buste et de cinq portraits de Robespierre. La Chalabre le laissa là. Elle pénétra dans une pièce voisine en le recommandant, de ses regards sinistres, à l'attention d'un sans-culotte armé de pistolets, qui, couché dans un fauteuil placé devant la porte par où la vieille femme venait de s'introduire, gardait cette entrée avec un air de défi.

Elle revint un instant après et introduisit Bernard dans la chambre de Robespierre. Six portraits de Robespierre en formaient les panneaux.

Le dieu était assis, légèrement étendu, livrant sa

tête à un coiffeur qui achevait de la poudrer à frimas, tandis qu'Éléonore lui mettait une cravate de mousseline et qu'une autre femme redressait les plis des manchettes en point d'Angleterre.

En mettant le pied sur le seuil, Bernard, avec un geste tranquille, déboucla le ceinturon de son épée. Il la remit à Garnier, et, d'une voix froide, il dit à un autre garde :

— Veuillez me fouiller.

Maximilien fit un geste. Son teint livide se picota de points rouges qui devenaient presque noirs dans le fond des trous de petite vérole dont sa face était pleine. Sa sclérotique jaune verdit sensiblement, et un rayon de fureur sortit de derrière ses lunettes bleues. Éléonore lui dit quelques mots à voix basse. Il ne répondit pas, mais il reprit une physionomie impassible. Garnier et la Chalabre avaient passé la main sur les vêtements du commandant, et constaté qu'ils ne renfermaient aucune arme. Pendant ce temps, la toilette de Maximilien s'était achevée.

Le coiffeur, les trois femmes et le garde-du-corps s'éloignèrent, mais en restant à la portée de la voix.

Maximilien se leva. Il était superbe avec ses culottes de nankin, son gilet bleu d'azur, ses manchettes de dentelles, son jabot bien plissé, la tabatière d'or qu'il avait choisie sur une table parmi plusieurs autres. Il portait, au lieu d'habit, une de ces courtes et ouvertes robes de chambre d'indienne, qui avaient été mises à la mode en guise de couvre-tout, peu de temps avant 1789.

— Je vous attendais depuis quelques jours, citoyen. Je supposais, sachant que vous êtes un homme vertueux et sensible, c'est-à-dire reconnaissant et capable de dévouement, que vous auriez hâte de venir me remercier de vous avoir rapproché de moi, en vous donnant pour épouse une amie de mes amis, et qui est en même temps la plus belle, la plus riche, la plus ornée de talents parmi les républicaines dont la patrie est fière.

— Je sais, citoyen représentant, que votre temps est précieux. Je ne suis pas venu pour le faire perdre en paroles inutiles et en hypocrisies diplomatiques. Je suis venu vous demander un service.

— Vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai faite, dit sèchement Robespierre. Quand épousez-vous la citoyenne Émilie Crassus ?

— Je n'épouserai jamais la citoyenne Émilie Crassus.

— Ah ! fit Robespierre, en lui jetant par-dessus ses lunettes un de ces regards furieux dont il avait appris la puissance, et qui l'aidaient à feindre le courage qu'il n'avait pas.

Mais Bernard supporta tranquillement ce regard qui faisait trembler la Convention.

— Je suis venu, continua-t-il, avec la même froideur tranquille, non pas pour agiter devant toi les flambeaux de l'hyménée, mais pour te montrer un spectacle plus digne des regards d'un législateur et d'un chef d'un grand peuple. J'ai voulu te faire peser aux balances de Thémis. On a emprisonné un ver-

tueux patriote, Dubois-Joli, dont le civisme t'est connu, et sa fille, à la pitié filiale de laquelle les Romains eussent dressé des autels.

— Ainsi, tu n'épouses pas Émilie Crassus ! Au nom de quoi donc viens-tu me demander service ?

— Au nom de la justice, au nom de l'humanité?

— La justice ! l'humanité ! Mais il n'y a pas de justice, il n'y a que du patriotisme. Il n'y a pas d'humanité, il n'y a que le patriotisme. Ne comprends-tu pas? — car si je te vois aujourd'hui d'une insolence qui m'étonne, je te savais naguère intelligent et fidèle citoyen — ne comprends-tu pas qu'épargner une vie c'est parfois un crime contre l'humanité si cette vie doit engendrer mille morts, et qu'en exterminant, même en dehors des formes légales, un monstre, vous pouvez sauver la vie à mille innocents.

— Je me le dis en ce moment même et en te regardant, répliqua Bernard qui fit machinalement un pas vers Robespierre.

Celui-ci poussa un cri. Cinq ou six individus se précipitèrent dans la chambre.

— Saisissez-le, saisissez-le. C'est un scélérat envoyé par Pitt pour m'égorger, comme il vient de m'en menacer en m'appelant monstre.

Bernard s'était laissé saisir sans résistance. Il jeta un regard de mépris sur Maximilien.

— Jamais lâche n'a gouverné la France, Robespierre. Et tu as toi-même formulé ta condamnation, en proclamant qu'on peut, sans forme de procès, exterminer les monstres. Hâte-toi de me faire con-

damner, si tu ne veux que tes ennemis ne se hâtent encore plus.

— Arrête, arrête, s'écria Maximilien dont ces dernières paroles frappèrent l'imagination craintive, et flattaient l'instinct soupçonneux. Tu sais quelque chose de leurs projets. Oui, tu as laissé échapper ton secret et le leur. Ah ! Dubarran m'a joué et Crassus me trahit ! Éclaire mes soupçons, tu auras la vie sauve; je te le jure.

Bernard considérait froidement cet homme qui se démenait comme un fou.

— Il est lâche et il est sot, et il veut être roi de France ! dit-il.

On ne le laissa pas continuer. La Chalabre lui sauta au visage qu'elle griffa, et les gardes-du-corps l'accablèrent de coups.

Ce spectacle rendit bientôt le calme à Maximilien, qui arrêta d'un geste le zèle des sans-culottes, et ordonna qu'on menât le monstre à la Conciergerie.

Dans la soirée même de ce jour, Robespierre envoya Héron à Dubarran pour annoncer à celui-ci l'arrestation de son fils et lui apprendre que si, avant huit jours, le commandant n'expiait point, par une soumission complète, son insolente rebellion, rien ne saurait le sauver de la mort.

— Le scélérat ! s'écria Dubarran furieux, il me défie et il m'offre les chaînes de l'esclavage. Eh bien ! puisqu'il arme en moi les sentiments sacrés de l'amour paternel, qu'il tremble !

Il avait bien compris, en effet, le but de Robes-

pierre, qui était de lui démontrer son impuissance et de le réduire par là à devenir son homme. Exaspéré, — car en ce premier moment il sentit uniquement son orgueil, — il songea à resserrer les fils de la conspiration, tendus depuis des mois, mais lâchement, contre Maximilien.

Il ne tarda pas à comprendre qu'il avait bien réellement exposé à Bernard la situation des deux Comités de gouvernement, leur faiblesse devant le tribun, maître des Jacobins, prépondérant à la Commune de Paris et redouté ou adoré par les Sections. Parmi les vingt-trois membres dont se composaient ces Comités, quatre seulement : Saint-Just et Couthon, au Salut Public, David et Lebas, à la Sûreté générale, tenaient pour Robespierre. Les dix-huit autres le haïssaient. Il inquiétait les uns dans leur ambition ; les autres se sentaient menacés dans leur vie ; il avait irrité l'amour-propre de celui-ci, contrarié la volonté tyrannique de celui-là, montré à ce troisième son mépris ou son dédain, et prouvé à tous qu'il ne voulait plus être leur complice, mais leur surveillant. Il laissait voir qu'il se croyait le droit de les juger et de les condamner.

Ces despotes, habitués à n'avoir aucun frein, à ne reconnaître aucun supérieur, ne se croyaient aucune responsabilité, puisqu'ils se proclamaient les représentants suprêmes de la volonté du peuple, souverain et infaillible. Pour eux ce personnage, hier leur compagnon, qui créait à son profit un droit de contrôle sur eux, un droit aussi sacré que leur propre despotisme, puisqu'il venait du même principe élastique, la

volonté du peuple, ce personnage était haïssable. Ils exécraient tous cet exigeant, ce taquin, cet insatiable, ce surintendant de la tyrannie démagogique, et ils étaient très décidés à le supprimer. Mais comme Dubarran l'avait clairement démontré à son fils, tous attendaient que cet ennemi redoutable le devînt moins, ou qu'il les menaçât de si près dans leur vie, dans leur situation, qu'il n'y eût plus rien à épargner et qu'il fallût se sauver à tout prix.

On n'en était pas encore là. Dubarran le comprit après quelques jours d'observation. Il fallait donc gagner du temps.

Nulle prison n'était fermée pour les commissaires de la Sûreté, qui étaient, avons-nous dit, les grands-maîtres de la police et de la justice en France. Dubarran se rendit à la Conciergerie.

Il avait eu assez de pouvoir pour épargner à son fils les cachots infects, sans air et sans lumière. Il lui avait fait donner une chambre de pistole.

Il trouva à Bernard une physionomie toute nouvelle. Ce visage hautain, où la réflexion prenait volontiers des reflets durs, s'était adouci d'une façon saisissante. On eût dit qu'en perdant l'enthousiasme de la Révolution, le jeune officier était devenu plus humain et qu'il avait reconquis tout son naturel bienveillant, simplement généreux et gracieusement noble.

— Mon père, dit-il doucement, quand Dubarran lui eut expliqué la nécessité absolue de céder ou de paraître céder, laissez-moi vous répondre simplement,

non. Vous m'avez accusé d'être un pédant. Vous aviez raison. J'y ai réfléchi depuis deux jours. La Révolution, en nous jetant dans le faux et dans l'extravagant, nous empêche d'être naturels, et comme il faut toujours mentir, fourber, maudire, prêcher ou menacer pour défendre les idées qu'elle nous communique, on devient nécessairement faux et exagéré comme elle. Embrassez-moi, mon père, et bénissez-moi. Je vous ai manqué de respect, pardonnez-moi. Je sais bien que vous m'y avez autorisé, au nom des principes nouveaux de la liberté et de l'émancipation; mais permettez-moi de le dire (c'est la dernière fois que je suis pédant), vous n'avez pas le droit de vous dévêtir de votre autorité paternelle. Ce droit ne vous appartient pas, vous n'en êtes que le représentant ou le dépositaire. C'est un patrimoine de l'humanité, et c'est l'erreur de la Révolution de se croire au-dessus non seulement de la divinité, mais même de l'humanité.

Il sourit d'une attendrissante façon, avec ce quelque chose de jeune et cette expression moitié maligne, moitié naïve qu'il semblait avoir empruntée au gentil Rossignolet, et qui demandait si finement pardon pour ce dernier accès de pédantisme.

— Quant à Mlle Émilie Crassus, mon père, daignez ne m'en plus parler. J'aime incomparablement mieux mourir que de l'épouser. De plus, j'ai toujours aimé petitement la lâcheté; en y réfléchissant bien, je crois que ma conscience a capitulé plus souvent que je ne croyais. Maintenant je vois clair et je me sens des

idées supérieures, très nobles et très hautes; je ne voudrais pas commettre cette insigne bassesse de sauver ma vie par une hypocrisie et un faux serment. D'ailleurs, il est juste qu'il en soit ainsi, conclut-il comme en rêvant.

Dubarran, qui cherchait des arguments, insista pour savoir ce qu'il voulait dire. Après quelque débat, Bernard s'expliqua. Il n'était pas fâché, dit-il, de mourir pour protester contre l'extrême sottise qu'il avait montrée en admirant un gouvernement à la tête duquel se trouvaient les misérables que son père lui avait si bien peints, et qui avaient fait une France comme celle qu'il voyait. Quant à Dubarran, il était juste qu'il perdît son fils. N'était-il pas le compagnon de ces horribles tragédiens, et n'avait-il pas enlevé bien des fils à leurs parents.

Là-dessus il se jeta dans les bras de son père, et il n'y eut plus moyen de l'amener à une nouvelle discussion.

VII

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Le surlendemain, Dubarran revint. Cette fois encore, Bernard avait changé de physionomie. Il n'était plus doux et résigné, il avait l'œil fièrement joyeux et tout

exalté, brillant d'une petite flamme qui sortait toute aiguë, comme du milieu d'un voile.

Émilie, pour prouver que ses menaces étaient sérieuses, avait si bien fait que l'on avait transféré Dubois et sa fille à la Conciergerie. C'était l'agonie de la mort révolutionnaire. Mais la furieuse fille avait tourné contre son but, qui était de désespérer ses trois ennemis. Elle n'avait réussi qu'avec le vertueux Dubois, qui était tombé dans un état de prostration presque complète. Bernard avait en vain essayé de secouer ce père nourricier de la République. Stupéfait, hébété, le juge de paix du Bonnet-Rouge passait tout son temps à protester de son patriotisme et à adresser les plus tendres reproches à la démocratie. Il n'avait rien compris, il était de ceux qui ne devaient jamais comprendre et qui devaient mourir Jacobins.

Ce n'était pas ce spectacle de l'imbécillité révolutionnaire de la bourgeoisie qui avait pu amener une joie si délicate dans l'âme de Bernard. Au bout du préau des hommes, se trouvait la grille qusiéparait ceux-ci du quartier des femmes. Là le jeune officier avait aperçu Lise. Il avait pu échanger quelques paroles avec elle.

Nous devons avouer que le pauvre La Bussière était, à ce moment, fort oublié. Lise trouvait que l'héroïsme, le grand caractère, le noble et saint amour étaient du côté de celui qui aimait mieux mourir que de sourire à une autre femme, et non du côté du pauvre et obscurément vaillant personnage qui, rusant avec les terroristes, mentant comme eux, grimaçant comme eux, contresignait cent arrêts de mort injustes

pour avoir le moyen de déchirer le cent et unième.

Dubarran trouva son fils aussi inflexible, mais plus tendre que jamais, et comme il ne l'avait jamais vu. Il fallut perdre toute espérance de ce côté et bientôt de tout autre côté.

Alors commença pour le commissaire de la Sûreté Générale l'expiation, l'expiation horrible, le plus effroyable supplice que l'imagination humaine puisse rêver. Il avait toujours aimé son fils, maintenant il l'adorait. Il en avait toujours été fier, et il le mettait actuellement au-dessus de tout. Et ce fils unique, passionnément chéri, estimé à l'égal d'un homme de génie, il lui fallait le livrer lui-même ; il fallait, pour obéir à l'homme qu'il haïssait et méprisait, abandonner ce fils contre toute justice, contre toute raison, au nom même de toute injustice et de toute déraison. Il était membre, membre important du gouvernement qui assassinait son enfant, et il ne pouvait le sauver, bien que ce gouvernement fût absolu et qu'il fût le maître de la vie de milliers d'hommes. Il avait pour irrécusable mission de donner, chaque jour, en compagnie de ses collègues, l'élan à la hache qui chaque jour s'approchait, par un mouvement irrésistible, du cou de son fils.

C'est, encore une fois, qu'il était pris lui-même, comme toute la France, comme tous ses collègues, dans l'engrenage de cette Terreur qu'ils avaient faite et qu'ils paraissaient conduire. Que faire? Assassiner Robespierre et par là faire jeûner pour quelques jours les appétits croissants de l'immonde Teutatès? Mais ce

serait sans doute provoquer un massacre général dans les prisons.

Au moins il pouvait quitter le Comité de Sûreté et cesser d'être plus longtemps le complice de ces crimes et de ce crime? Mais c'était impossible, impossible. Il risquerait sa vie, car la Révolution n'admettait pas qu'on fût même tiède dans son dévouement envers elle. Il la risquerait inutilement, impolitiquement, et sans pouvoir désormais attendre une circonstance favorable qui permît ou de sauver Bernard ou de retarder son supplice pendant quelques jours.

Ces quelques jours gagnés, c'était sans doute le salut, car il était facile de voir qu'avec les exigences de Robespierre croissait la haine contre lui. Plus l'enthousiasme augmentait en sa faveur aux Jacobins et à la Commune, plus il démasquait ses projets, plus clairement il menaçait la vie de ses ennemis. Il était évident pour Dubarran que ceux-ci, n'ayant plus rien à épargner, ne tarderaient pas à engager la bataille. Toutes les chances du succès étaient pour Maximilien. Mais enfin c'était une dernière espérance.

Il essaya donc d'user de son autorité sur Fouquier-Tinville, l'accusateur public près le Tribunal Révolutionnaire, pour faire remettre de jour en jour la comparution de Bernard et de ses deux complices, car c'est ce titre qu'on avait donné au citoyen Dubois et à sa fille dans l'acte d'accusation.

Fouquier-Tinville ne demandait pas mieux que de servir Dubarran. Il n'était pas directement l'homme de Robespierre, et il avait plus de sympathie pour le

Comité de Sûreté que pour le Comité de Salut Public. Maximilien et les membres de ce dernier comité étaient de plus grands seigneurs que les autres commissaires ; et tandis que ceux de la Sûreté agissaient avec l'accusateur comme envers un compagnon, les autres voyaient en lui un subalterne ; or, il est difficile d'exprimer l'altière insolence que ces adorateurs du Peuple en général déployaient en présence de chacun de leurs subalternes en particulier.

Chaque soir donc, quand l'accusateur Fouquier, après avoir été humblement recevoir les ordres du grand Comité, s'en allait les commenter au pavillon de Marsan, il ne dissimulait pas à Dubarran qu'il était irrité de la morgue despotique des robespierristes, mais il ne cachait pas davantage qu'il était dans l'impossibilité de ne pas obéir à Robespierre. Il y allait de sa tête.

D'ailleurs, il n'était pas le maître, même au tribunal. Le président Dumas, le vice-président Coffinal étaient les esclaves du chef démagogue, comme aussi les jurés étaient à lui. De telle sorte que Dubarran savait la condamnation certaine si son fils paraissait devant le Jury Révolutionnaire, et il voyait chaque jour croître les difficultés à l'en éloigner plus longtemps. Car Robespierre, avec son esprit de commère hargneuse et vindicative, n'oubliait jamais, pendant un instant, l'être qui l'avait offensé dans son amour-propre.

D'ailleurs, Emilie avait appris le dédain croissant de Bernard. A la colère qui l'avait saisie en se voyant,

elle, la première femme de la République, la plus riche, la plus belle, la mieux apparentée, méprisée par un misérable petit officier, avait succédé la haine. Elle avait porté là cette même violence furieuse qui avait caractérisé son amour et qui était l'accompagnement logique de tout sentiment chez cette jeune fille à qui la Révolution avait enlevé toute retenue. Elle faisait donc harceler Robespierre par Eléonore Duplay.

Jusqu'à la fin de messidor, pourtant, Dubarran put lutter. Robespierre était en délicatesse avec les autres membres du Comité.

La paix se fit ou parut se faire entre eux au commencement de thermidor. Fouquier-Tinville déclara qu'il ne pouvait reculer plus longtemps.

Le dossier passa devant la Commission Populaire. Il en revint le 7 thermidor au soir, avec un ordre de Saint-Just d'avoir à faire passer les accusés devant le Tribunal, le lendemain.

Cette fois encore pourtant Dubarran obtint une remise, en jurant à Fouquier que Robespierre serait égorgé par Tallien le jour même.

Mais quand après la séance du 8 à la Convention, quand après l'immense succès que Robespierre eut le soir de cette même journée aux Jacobins, Dumas, en revenant vers minuit, assura à l'accusateur que, avant peu d'heures, les membres des deux Comités seraient décrétés d'accusation, et Robespierre dictateur; quand il lui intima, au nom de ce maître, l'ordre de faire comparaître, le lendemain 9 thermidor, les

ennemis personnels de Maximilien devant le Tribunal, Fouquier n'hésita plus.

Le matin de ce 9 thermidor, quelque temps avant l'heure où commençait, à la Convention, cette fameuse séance qui devait écraser la puissance de Robespierre, quarante-sept accusés prenaient place sur les gradins — sur les échafauds, comme on disait alors — du Tribunal Révolutionnaire.

Ils étaient divisés en deux *fournées*. La première comprenait vingt-deux hommes et trois femmes, plus nos deux amis, Lise et Bernard.

Ils s'étaient rejoints au bas de l'escalier qui menait de la Conciergerie aux salles du Tribunal. Ils échangèrent un regard souriant et rougissant. Ils furent poussés l'un à côté de l'autre, tout au bas de l'amphithéâtre, par les gendarmes des tribunaux qui les escortaient.

La salle était fort garnie de curieux. Outre les sans-culottes des deux sexes qui s'étaient fait une douce habitude de venir chaque jour assister à ces assises de la Terreur, un grand nombre de citoyens du Bonnet-Rouge, avertis par le Comité Révolutionnaire de la section, étaient accourus. Ballière, Piget, Requain, les deux gardiens — qui racontaient, en boitillant, comment ils avaient été martyrisés par l'infâme Dubois, — la vieille Merluchon, qui se vantait d'avoir découvert les relations de l'infâme Lise avec Pitt, étaient au premier rang. On pouvait apercevoir, un peu plus loin, Paul Crassus en carmagnole, et La Bussière avec son nouvel esclave Domingo. A une petite fenêtre qui

s'ouvrait derrière le siège du président, paraissaient la figure livide et les yeux étincelants de la belle Emilie.

Quand tous les accusés eurent pris place, une voix de l'auditoire, la voix du galant Requain, s'écria :

— Mais il manque le scélérat de juge de paix.

— C'est vrai, dit le président Dumas. Qu'on amène au plus vite cet infâme modéré. La fête n'est pas complète sans lui.

— Citoyen président, dit le greffier, l'accusé, au moment de quitter la prison, s'est évanoui...

— Bon, bon, nous connaissons ça. Si on voulait croire ces brigands d'aristocrates, il n'y en a pas un que le remords des crimes qu'il a commis contre la majesté du peuple n'étouffât au moment de comparaître devant ce sanctuaire auguste. Qu'on amène ce sournois, vaille que vaille.

Un grand applaudissement sortit de la foule. Quelques instants après, deux geôliers parurent, portant sur une civière le vertueux Dubois inanimé.

— C'est un habile comédien, dit Dumas. Gendarme, pique-le avec ta baïonnette. Encore. Un peu plus fort.

Mais ce fut en vain. Dubois avait été tellement effrayé qu'il était tombé en une sorte de catalepsie. Dumas était furieux. Il ne savait évidemment que faire. Il jurait en tournant ses regards vers l'accusateur public. Mais Fouquier-Tinville, qui n'avait voulu se compromettre envers aucun des deux partis en lutte, s'était réservé pour la seconde fournée et avait cédé son siège à l'un des substituts.

— Ah ! s'écria une voix sonore et harmonieuse, ils

en sont arrivés à vouloir juger les cadavres et à condamner les morts à la guillotine.

Le président se tourna avec fureur du côté de l'amphithéâtre d'où était partie la voix. Bernard-Emile se leva et fit un grand salut.

— Toi, nous allons causer tout à l'heure. Emportez-moi cette charogne. Ressuscitez-la à tout prix, le feu, le fer chaud! Demain, son affaire sera claire. Voyons, toi, jeune fille, qu'est-ce que tu dis pour tes raisons?

— Citoyen président, répondit Lise...

— Assez, assez, tu es la fille de ce scélérat dont la culpabilité est certaine et s'est démontrée encore par son épouvante. Tu es sa fille chérie, donc tu es sa complice. Qu'est-ce que tu as à répondre à cela?, Rien. Assieds-toi. L'affaire est entendue.

— Citoyen président, dit Lise, je vous jure qu'on calomnie mon vertueux père. Il n'y eut jamais un citoyen plus dévoué à la République, à la démocratie...

— Ils disent tous ça, pauvre niaise. Tu n'es pas maligne. va. Quand la République n'était pas forte, ils clabaudaient contre elle. Maintenant, ils tremblent, et les infâmes hypocrites l'embrassent, mais c'est pour l'étouffer. Assez. Et toi, citoyen, qui a le caquet si haut, qui es-tu, là, hein?

Bernard-Émile s'était levé. Au moment même, il recevait sur le visage une boulette de papier mâché et gluant que Vilate, l'un des jurés, lui envoyait en éclatant de rire. Quelques-uns de ses collègues l'imi-

tèrent, tandis que d'autres fronçaient le sourcil. Dubarran, en effet, était parvenu à en séduire un certain nombre et il comptait sur l'acquittement de son fils.

— On me nomme Bernard-Émile La Raison, chef de bataillon à l'armée du Nord, en mission auprès de la Convention nationale, pour raconter aux Pères de la Patrie les exploits des braves qui ont versé leur sang pour la défendre.

— Ah ! bien. Mais ça ne prendra pas. Ce n'est pas de lâcheté que tu es accusé, ton complice Dubois a tout pris en fait de cette denrée-là. Quant à la bravoure, ça ne prouve rien. Nous avons condamné des centaines d'aristocrates qui étaient aussi braves que toi. C'est le civisme qu'il faut à la République et non la bravoure.

— Elle lui est inutile, répliqua Bernard ; je m'en doutais, en vous regardant, toi et ces citoyens.

Il indiqua Vilate et ses voisins. Dumas se mit en fureur.

— Dis-moi, au moins, citoyen président, de quel crime je suis accusé ?

— De tous les crimes, scélérat ? et notamment d'avoir voulu avilir la Convention nationale. Et qu'est-ce que tu réponds à ça, brigand ?

— Rien, sinon que tu n'en crois pas un mot. Mais je suis content de quitter cette terre, gouvernée par des drôles comme toi et où l'on voit des coquins comme tes jurés représenter la justice.

— La guillotine ne suffit plus pour punir des scélérats si affreux, il faut rétablir la torture.

C'était le doux Piget qui parlait ainsi, le doux Piget,

un peu compromis par son amitié pour le vertueux Dubois.

— C'est bon, dit le président en ricanant, assieds-toi. Dans quelques heures, tes vœux seront satisfaits ; tu auras quitté ce monde où règnent les coquins.

— Mais ils n'y sont pas éternels ! s'écria Bernard-Émile d'une voix retentissante. C'est la justice qui est immortelle et non l'iniquité. Tu sais aussi bien que moi ce qui se passe. Ecoute, président de l'assassinat, écoute là-bas — et il tourna le bras d'un geste solennel dans la direction des Tuileries, — c'est peut-être ta condamnation qui se signe.

Dumas pâlit, puis il s'écria :

— Gendarmes, bâillonnez ce méprisable contre-révolutionnaire.

Il continua sa sinistre besogne.

Bernard, Lise et vingt-quatre sur vingt-cinq de leurs coaccusés, et vingt-un sur vingt-deux de l'autre salle furent condamnés à mort, comme convaincus de s'être *rendus les ennemis du peuple*, sans autre explication.

On les ramena à la Conciergerie. On leur fit la toilette.

A trois heures, comme à l'ordinaire, les charrettes s'approchèrent du bas de l'escalier par où les condamnés sortaient de la Conciergerie.

Les charrettes les attendaient dans la cour, séparée de la rue par une grille, qui était close. Depuis quinze jours, en effet, le Comité de Sûreté Générale avait envié aux condamnés les regards d'adieux qu'ils

échangeaient avec ceux de leurs amis qui avaient le courage de s'approcher de l'attelage funèbre. On avait donc interdit au public l'entrée de cette cour. La foule se pressait contre la grille, en attendant la sortie des charrettes.

L'assistance était là, moins nombreuse que d'habitude. Voici pourquoi.

Il y avait alors à Paris, une classe de citoyens qui se donnaient tout entiers à la chose publique. Ils étaient, hommes et femmes, les successeurs malpropres des enthousiastes de 89, les représentants suprêmes et typiques du civisme, la grande, l'unique vertu républicaine. Le plus grand des devoirs que leur amour de la Révolution leur avait imposés était d'escorter journellement les charrettes mortuaires, en chantant, en dansant, en injuriant les condamnés. Puis ils assistaient, les pieds dans le sang dont la place du Trône-Renversé était inondée, aux exécutions; ils applaudissaient à chaque coup de guillotine. Aux grands jours, ils dessinaient des farandoles autour de l'échafaud et ils s'en revenaient en louant la République de sa grandeur et de ses bienfaits.

Mais ces premiers nés de la Révolution avaient encore d'autres devoirs à remplir. Ils représentaient le peuple souverain, dans les manifestations, dans les tribunes.

En un jour, comme le 9 thermidor, où la séance de la Convention était solennelle, où la Commune, depuis huit heures du matin, appelait le peuple aux armes, où les assemblées de Sections commençaient à s'agi-

ter, ces hommes et ces femmes avaient fort affaire, leur curiosité était attirée de bien des côtés à la fois, ils avaient à figurer le Peuple en bien des endroits en même temps,

Ils étaient donc en plus petit nombre ce jour-là aux abords du Palais de Justice. Par contre, on y voyait certaines physionomies qu'on n'avait pas l'habitude d'y apercevoir : à côté des deux gardiens de scellés et de la marchande de merluche qui étaient des habitués, Piget et Ballière, à qui leurs occupations sectionnales ne permettaient pas d'assister aussi souvent qu'ils l'eussent souhaité à ce noble spectacle ; plus loin, La Bussière, Paul Crassus et Domingo, et, tout près de la grille, Emilie, verte de teint, l'œil égaré, la physionomie renversée, qui s'appuyait, sans trop savoir ce qu'elle faisait, sur le bras de Requain.

Il y avait six charrettes, d'où le public concluait qu'il y aurait plus de quarante victimes, car chaque voiture contenait ordinairement huit condamnés. C'était une bonne fournée et les habitués ne se plaignaient pas de cela. Ils hurlaient pourtant.

C'est que les condamnés n'arrivaient pas.

Il y avait déjà près d'une heure que les *bières ambulantes*, comme on les surnommait, attendaient ; les portes qui ouvraient de l'escalier sur la cour restaient fermées ; rien ne venait de la Conciergerie. Les clameurs, les injures, les imprécations augmentaient.

Un bruit sinistre commençait même à se répandre qui affirmait qu'il n'y aurait pas d'exécution ce jour-là. On racontait — et c'était exact — que Robespierre

avait été décrété d'accusation à la Convention. C'était Didier, l'un des gardes du corps de Maximilien, qui venait de le dire, en appelant le peuple aux armes pour venger un si grand crime.

A la Commune, Payan, l'Agent national, venait d'être saisi et conduit à la Force. Enfin on savait que Dumas, le président du Tribunal révolutionnaire, avait été arrêté sur son siège même, avant la fin de l'audience.

Quelques amis des condamnés étaient allés trouver Fouquier-Tinville et lui avaient fait valoir toutes ces circonstances, en lui disant qu'on ignorait comment tout cela tournerait et qu'il agirait peut-être habilement en retardant l'exécution des condamnés du jour.

Fouquier connaissait les ressources de la Commune, son intention formelle de résister à la Convention et les chances qu'elle avait de triompher. Il s'était déjà compromis suffisamment en s'abstenant de prendre la parole contre Bernard. Il répondit rudement que tout cela ne le regardait pas ; que ces scélérats, ayant été condamnés, devaient, selon la loi, être exécutés dans les vingt-quatre heures, et que, d'ailleurs, quel que fût le vainqueur dans le conflit engagé, ce vainqueur serait toujours un révolutionnaire, c'est-à-dire un homme ou un parti qui ne pardonnerait pas d'avoir épargné la vie de quarante-cinq ennemis de la Révolution. Après tout, les Comités étaient les maîtres de lui donner un ordre contraire et tout ce qu'il pouvait faire c'était d'attendre quelque temps avant d'expédier les aristocrates.

Là-dessus, le pauvre Dubarran se remuait, en désespéré. pour obtenir ce sursis de ses collègues. Mais tous ces commissaires se méprisaient ou se détestaient, et Dubarran, passant pour médiocrement sanguinaire, n'avait aucune autorité. La situation générale était assez dangereuse pour que la vie d'un ou de quarante-cinq individus fussent de nulle importance. Mais surtout l'on fit valoir que si l'on montrait de l'humanité, les modérés en profiteraient pour relever la tête, et les gens de la Commune pour démontrer que les Comités étaient composés d'indulgents, animés d'idées anti-révolutionnaires.

Pendant ce temps, une partie des curieux qui attendaient dans la rue se lassa de ne voir rien venir. La chaleur était étouffante, l'atmosphère d'une lourdeur accablante, quoique de gros nuages, d'un gris cendreux et sinistre, eussent éteint les rayons du soleil. Des grondements sourds se faisaient entendre, et l'orage n'allait pas tarder à éclater.

Vers quatre heures, après une heure d'attente, quelques individus commençaient à s'éloigner, lorsqu'un cri féminin, un cri âpre et joyeux comme celui d'une bête fauve qui voit sa proie approcher, retentit, bientôt suivi d'applaudissements. Emilie avait donné le signal, et la foule démocratique bénissait le génie de la liberté qui lui réservait les grâces de son massacre habituel.

Huit condamnés descendaient l'escalier ; ils remplirent la première charrette. Emilie s'approcha de la grille. Elle ne vit ni Bernard ni Lise. Quatre nouvelles

charrettes se remplirent. Ni Bernard ni Lise n'y étaient. Emilie trépignait de rage, et elle grinçait des dents avec une fureur si égarée qu'elle étonnait ses voisins, bien habitués pourtant à toutes les manifestations de l'enthousiasme révolutionnaire.

En ce moment l'austère Cévénole s'approcha du groupe formé par La Bussière, Paul et le nègre. Elle était haletante, de grosses gouttes de sueur coulaient, sur son front, de la racine de ses cheveux gris ; son visage avait gardé toute sa sombre rigidité :

— Je viens du pavillon de la Liberté, dit-elle à mi-voix... Il n'y a plus d'espoir. Ce chef de la Révolution ne peut rien pour sauver la vie à son fils. Mais toute la ville est en émeutes. Est-ce qu'on ne pourrait pas en profiter pour les sauver? Pour moi, continua-t-elle, tandis que son œil dur s'emplissait de sérénité, mon parti est pris. Si Bernard meurt, on parlera de Judith demain dans Paris, de Debora et de Cisara. Ah ! les voilà !

Les cinq condamnés descendaient l'escalier. Bernard et Lise venaient les derniers. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, les mains liées derrière les reins. On les hissa dans la voiture, on les assit sur la dernière planche. Ils tournaient le dos au cheval et à leurs trois compagnons, qui regardaient le devant de la voiture, tandis qu'eux faisaient face à la foule.

VII

LES FIANÇAILLES DANS LA CHARRETTE

Lise et Bernard paraissaient si heureux d'être l'un à côté de l'autre, ils échangeaient des regards si doux, ils étaient si indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux, qu'Emilie bondit contre la grille en secouant les barreaux avec une sorte de rugissement et en s'écriant :

— Mais c'est une honte et une scélératesse. On condamne ces infâmes à mort, et c'est pour les rendre heureux ! Regardez-les, citoyens. Voyez comme ils sourient. Mais c'est une insulte pour la République. Ah ! qu'on les sépare ! Séparons-les !

Mais on ne l'écoutait pas. On venait d'ouvrir les grilles. Les premières charrettes passèrent. Tout à coup elles s'arrêtèrent.

Un corps nombreux de gendarmerie, sous les ordres du commandant-lieutenant-colonel Dumesnil, venait d'arriver, et il avait à peine eu le temps de ranger sa troupe dans la rue, en face du Palais de Justice, qu'un adjudant-général des canonniers, suivi de douze hommes, s'approcha du commandant et lui remit un papier d'un air impérieux.

— Ah ! dit Paul à ses compagnons, voilà peut-être une occasion. Suivez-moi.

L'adjudant-général venait arrêter Dumesnil. Les gendarmes étaient assez détestés par la Commune, dont les canonniers pouvaient être considérés comme les prétoriens. Les deux armes étaient aux épées tirées. Dumesnil hésitait évidemment, soit qu'il lui parût dur d'être désarmé en tête de son régiment, soit qu'il eût des remords d'obéir à la Commune, évidemment insurrectionnelle.

— A bas les gendarmes ! criaient quelques voix dans la foule.

— Tiens bon, Dumesnil ! cria Paul ; te laisseras-tu déshonorer par ces misérables petits canonniers ?

— Ne laissons point partir les charrettes ! hurla La Bussière. N'est-ce point une honte d'exécuter des gens condamnés par un scélérat de président qui est lui-même en prison ?

— A mort ! à mort ! criaient les habitués.

— La justice du peuple est immortelle ! hurlait Ballière.

— Oui, oui, à mort les infâmes, criaient Emilie et la Merluchon. Mais qu'on les sépare ! qu'on les sépare ! clamait la première avec un accent désespéré.

— Dumesnil, seras-tu traître à la Convention ?

— Gendarmes, vous laisserez-vous giffler par ces gueux de canonniers ?

— Camarades, moi vouloir enlever de la charrette deux ou trois blancs aristocrates pour en faire mes esclaves, hurlait Domingo, à qui La Bussière avait

suggéré cette idée ingénieuse et bien faite pour séduire les sans-culottes.

Les gendarmes regardaient leur chef. Un certain nombre de canonniers errants s'étaient joints à ceux qui escortaient l'adjudant-général. Dumesnil considérait minutieusement l'ordre d'arrestation. Comme tout ce que la Terreur avait touché, il avait perdu l'énergie morale ; il se sentait entraîné à résister par un sentiment d'honneur militaire et de bon sens ; mais il n'osait le faire directement, et il ergotait sur les termes du mandat d'arrêt.

Pendant ces hésitations et ces préparatifs de lutte entre les gendarmes et les canonniers, lutte d'où devait évidemment naître le salut pour les condamnés, les voitures étaient sorties lentement de la cour et s'étaient arrêtées dans la rue.

S'il se fût trouvé alors parmi les victimes quelque lâche, quelque femme hurlante comme la Dubarry, ou quelque brave, hardi à haranguer la foule nul doute qu'elles n'eussent été sauvées. Le peuple commençait à se lasser de ces exécutions quotidiennes, de ces cinquante individus qui présentaient tant de figures charmantes, tant de faces vénérables, de toutes jeunes filles ou de toutes vieilles femmes, et qui allaient à la mort avec tant de sérénité. Si hébétée ou si inhumaine que la Révolution eût faite l'âme de la France, elle tressaillait encore. Bien des démocrates se demandaient si réellement ces aristocrates étaient des monstres, et, ce qui touchait plus le populaire, si tous ces condamnés étaient des aristocrates.

Mais alors, il n'y avait guère de lâches ni guère de hardis, tout le monde était patient. Personne parmi les condamnés ne parla, personne, peut-être, n'espéra ou ne comprit.

Madelon se faufila jusque derrière la dernière charrette :

— Ouvre l'œil, mon fils ! cria-t-elle en son patois cévénol, et desserre tes liens le plus que tu pourras.

Mais elle n'eut pas le temps de continuer. Emilie était accourue à sa suite. Elle la tira, l'éloigna de la charrette, et, se campant en face de Bernard et de Lise, elle les regarda en éclatant de rire, rire triomphant, convulsif qui fit rougir Rossignolet.

Bernard la considéra froidement, puis il rougit aussi, et comme s'il obéissait à une inspiration dont il avait à peine conscience, il se tourna vers Lise et la baisa au front :

— Nous allons mourir, Lise, dit-il. Je vous ai aimée dès la première fois que je vous ai vue. Parfois, j'ai pensé que vous étiez entraînée à m'aimer. Si je ne me suis pas trompé, voulez-vous que nous soyons fiancés pour l'autre vie ?

Le baiser donné par Bernard avait arraché à Emilie un cri de rage.

Elle tourna sur elle-même d'un air égaré, et apercevant, à côté des gendarmes, quelques Sectionnaires qui escortaient, eux aussi, les charrettes, elle sauta sur l'un d'eux, lui prit sa pique et se précipita en dirigeant le fer de l'arme vers la poitrine de Lise.

Bernard, tout gêné qu'il fût par les liens qui lui

tenaient les mains derrière le dos, avança le haut de son corps au-devant de la pique. Mais la charrette s'était mise en mouvement. Madelon avait saisi Emilie à bras le corps. Elle la désarma pendant que les voitures avaient continué leur mouvement.

Le colonel Dumesnil avait cessé d'hésiter :

— Allons, c'est bon !

Et il s'était rendu aux canonniers.

Le cortège prit le Pont au Change. Il s'en allait, selon son trajet ordinaire, gagner par la rue Saint-Antoine, la place de la Barrière-du-Trône.

Le ciel se couvrait de nuées de plus en plus noires ; le vent soulevait des tourbillons de poussière brûlante qui enveloppaient le cortège d'un voile gris ; les grondements du tonnerre se succédaient plus violents. Les chevaux ralentissaient leurs pas que n'excitaient plus les Sectionnaires de l'escorte.

Ceux-ci, aveuglés, étouffés par la poussière, se débandaient, entraient chez les marchands de vins, suivis par les conducteurs. Les charrettes s'arrêtaient pour reprendre bientôt leur marche lente et de nouveau interrompue.

Les condamnés, mornes, hébétés, pleuraient silencieusement ; d'autres rêvaient ou réfléchissaient ; presque tous priaient. Parfois un coup de vent plus violent les aveuglait, les jetait à bas de la planchette. Un coup de pointe de pique, une injure plus grossière les excitaient à se relever, et les efforts de leurs compagnons, enchaînés comme eux, leur venaient en aide.

Bernard et Lise étaient indifférents à tous ces incidents de leur lugubre voyage. Celle-ci, chaque fois qu'elle levait les paupières, rencontrait les yeux de son compagnon fixés dans les siens, avec une expression de tendresse si sereine et si sincère qu'elle ne baissa bientôt plus ses regards. Elle sourit à Bernard et elle lui dit en rougissant :

— Je ne suis presque pas triste de mourir. Mon pauvre père va bientôt me rejoindre. Quand je vois les méchantes gens que je laisse ici-bas, qui y sont les maîtres, assez puissants pour nous faire mourir, moi qui n'ai fait de mal à personne et vous qui êtes si généreux et si bon, je suis presque heureuse de m'en aller dans le Paradis réjoindre ma mère, les anges, la sainte Vierge et le bon Dieu. C'est là aussi que vous voulez aller, n'est-ce pas?

— Oui, répondit gravement le jeune officier. J'ai voulu vous suivre, je veux vous accompagner partout. J'ai toujours été du parti de ceux qu'on persécute. Comment ne serais-je pas devenu chrétien, quand je vois ce groupe qui nous suit en nous injuriant, ce groupe qui se compose de ces deux Sectionnaires et de ces trois commissaires du Bonnet-Rouge, et quand je pense que ces ignobles brutes font profession de haïr et de persécuter la religion du Christ; quand je vois la pauvre Émilie qui les accompagne, appuyée sur le bras de cette vieille débauchée, et quand je sais que c'est parce qu'on lui a enlevé tout principe de religion qu'elle est tombée en cette société. Vous savez que j'ai voulu être votre compagnon jusqu'à l'échafaud qui

nous attend. Ne voulez-vous pas me répondre quand je vous demande si vous ne consentez pas à être ma compagne par delà?

Lise rougit plus fort. Elle tourna vers lui ses yeux remplis de larmes qui venaient tout brusquement d'y monter du fond de son cœur.

— Je pleure en songeant à ce bon Charles qui nous suit, lui aussi, mais en risquant sa vie pour essayer de sauver la nôtre. Déjà, à plusieurs reprises, il a tenté de nous parler. Si je pouvais seulement lui dire un mot.

On arrivait à l'encoignure de la rue de Fourcy. Les voitures s'arrêtèrent encore. Les chevaux aveuglés, effrayés par les éclairs qui commençaient à dessiner sur le voile tout noir de l'horizon leurs flamboyantes arabesques, voulurent retourner. Les charrettes se rapprochèrent des murailles, et il y eut un moment de grande confusion. La Bussière en profita pour bondir sur la borne qui protégeait l'encoignure de la rue :

— Attention ! Au milieu du faubourg ; en face du théâtre de Mareux ! dit-il.

Lise le retint d'un signe, en se penchant vers lui :

— Cousin Charles, je vous aime comme un frère. Mais ne risquez plus votre vie pour nous. Je n'eusse jamais été votre femme et ne le serai jamais.

Charles tomba sur le sol. Il se releva promptement. Il tourna vers Bernard son visage qui semblait plus sombre encore que les nuées orageuses. Mais bientôt la colère de ses prunelles s'éteignit. Un sourire triste,

mais d'une mansuétude inexprimable, desserra ses lèvres et il s'éloigna.

— Maintenant, Bernard-Émile, dit Lise, vous pouvez me regarder avec vos beaux yeux aimants. Je pense que si Charles risque sa vie, vous, vous la donnez pour moi. J'ai vu, depuis le premier moment, que vous m'aimez avec un cœur noble et fort. Je l'ai deviné, car je ne savais rien de tout cela. Il me semblait souvent que j'étais un petit oiseau chanteur, fait pour aimer seulement le soleil, les feuilles et les fleurs. Votre regard, vos paroles, votre silence même, m'ont appris que j'avais un cœur de jeune fille. Je suis votre fiancée. Embrassez-moi le front. Là, c'est tout. Je voudrais encore une fois chanter les jolies chansons avec lesquelles ma chère mère me berçait. Puis, si tu veux, mon cher époux, nous prierons pour que Dieu ne nous sépare jamais. Non, non, ne parle pas de ton amour, mon époux, mon époux; nous avons tout le temps du ciel pour cela.

Bernard la regardait avec un sourire charmé qui avait tout autant de l'admiration de l'artiste que de la tendresse du fiancé. Il déposa légèrement sur son front un baiser qui arracha des cris de fureur au groupe des sans-culottes.

Lise embrassa d'un regard pénétrant le visage de son ami.

— Je veux vous reconnaître dans l'autre monde, dit-elle en souriant, et elle se mit à fredonner la chanson à laquelle Bernard avait répondu en cette matinée du 1er messidor qui avait décidé de leur sort à tous deux.

Presque toutes les boutiques de la rue Saint-Antoine s'étaient fermées sur le passage des charrettes, comme il en arrivait chaque jour, à cette même heure, et plus nombreuses encore que d'habitude, car le tumulte dont Paris se remplissait depuis le matin encourageait les timides, et la violence de l'orage était un bon prétexte pour les poltrons. Toutefois, personne ne parlait. C'était une protestation muette, le silence de la tombe qui accompagnait cette tombe ambulante. Dans les quartiers bourgeois, l'on n'osait rien de plus.

VIII

LE FAUBOURG ANTOINE

La physionomie de la rue changea quand on arriva dans le voisinage du faubourg. La plupart des femmes et beaucoup d'ouvriers s'étaient mis sur le seuil de leurs portes pour respirer un peu d'air moins brûlant, et avant de reprendre leur travail interrompu par l'obscurité.

Les espions des Comités et ceux de Robespierre avaient signalé un singulier changement qui avait lieu dans les impressions de ce quartier populaire, le saint des saints révolutionnaires. Les ouvriers avaient dé-

couvert que leur classe fournissait un nombreux contingent à l'échafaud; et leurs femmes commençaient à s'apitoyer sur le grand nombre des victimes. Le grand âge des condamnés les touchant tout autant que leur extrême jeunesse. La sérénité, l'austère gravité, la fière dignité de presque tous ces êtres qu'on condamnait à titre de monstres, ouvraient peu à peu ces intelligences confuses, mais sincères, à ces sentiments humains que, depuis quatre ans, la Révolution s'efforçait de déraciner.

Aujourd'hui, cette atmosphère excitante avait particulièrement ému, pour le bien ou pour le mal, ces dures imaginations, et le spectacle lugubre que présentait cette file de voitures funèbres sous le ciel blafard, au milieu de ces grondements sinistres, donnait la victoire à la sensibilité.

On commençait à savoir aussi que les tyrans s'entre-déchiraient, et la querelle, en faisant perdre aux maîtres de leur prestige, éclairait, en les émancipant, les esclaves.

— Requain, dit Piget, si tu tiens à voir ton ci-devant commandant éternuer dans le sac, il faut ouvrir l'œil, mon garçon.

— Je crois bien que j'y tiens, père Piget. Le scélérat ne m'a-t-il pas enlevé le cœur de la fille Dubois-Joli, que je comptais épouser. De plus il est idolâtré par celle-là qui nous suit, par la fille du représentant Crassus, qui m'a laissé prendre des gages et que j'ai décidé que ça serait décidément ma femme. Eh bien, quoi ?

— Quoi? Eh bien, ça ne sent pas bon. J'ai entendu murmurer là, à la rue de Fourcy, quelque chose qui fait croire qu'on voudrait sauver ce troupeau d'aristocrates, et le faubourg m'a l'air tout drôle. Si j'étais de toi, je courrais jusqu'à la place de Grève et je tâcherais d'entrer à la Maison Commune pour avertir le maire Fleuriot-Lescot, ou le général Hanriot, d'envoyer du renfort.

— Vas-y toi-même, je ne veux pas te confier ma future, la belle Émilie. Tu es un vieil hypocrite, et dans l'état où elle est, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Je l'ai confiée à la mère Merluche, qui m'en rendra bon compte, et la mènera comme je voudrai. Mais je ne me fie pas à toi.

— Piget a raison de se défier du faubourg, et toi, tu as raison de te défier de Piget. Vous êtes tous, tant que vous êtes, de la crapule, et il n'y a que de ça en France, dit le sombre Ballière. C'est moi qui irai.

On venait de s'arrêter de nouveau, après le carrefour qui séparait le faubourg du bout de la rue Saint-Antoine. Quelques gouttes de pluie avaient commencé à tomber pour cesser presque immédiatement. Mais il y avait près de là un cabaret célèbre dans les fastes révolutionnaires, le *Soleil-d'Or*. Sectionnaires et gendarmes, encouragés par les événements, par les menaces de l'orage, y coururent, laissant, comme il arrivait parfois d'ailleurs, leurs charrettes à la garde des patriotes.

Les patriotes, hommes et femmes, s'approchèrent.

— Tiens, dit l'un en regardant attentivement dans

l'une des charrettes, mais voilà des figures de connaissance, c'est presque des ouvriers. Voilà le citoyen Clany, le chapelier de la rue des Gravilliers, et Jean-Baptiste Perret, limonadier rue Bourg-l'Abbé, et le citoyen Sommesson, valet de chambre, rue des Droits-de-l'Homme (Roi-de-Sicile).

— Bon, et voilà le bon vieux Vatrin, notre ancien juge de paix de la rue Picpus. Il n'a jamais passé pour un ennemi du peuple.

— Et moi ! s'écria l'un des prisonniers avec colère, moi, un franc Parisien, François-Jules Monghelchotte, tapissier, rue Mouffetard, est-ce que je suis un aristocrate ?

— Et toi, mon joli garçon, dit une vieille marchande de coco au voisin du tapissier, tu n'as pas autant de moustache que moi. Condamner un morveux comme ça!

— Merci, la mère, répliqua le prisonnier en riant, il paraît que mon nez ne me fait pas honneur. Pourtant je puis bien vous confier, vénérable citoyenne, que j'aurai vingt ans... bah ! et il se reprit en souriant, que je n'aurai jamais vingt ans. Si vous allez jamais rue Thorigny, bonne femme, demandez Mme de Brilhon, dites-lui que vous avez mouché son fils sur le chemin de la guillotine — car c'est un service que je vous demande — et elle vous remerciera. Excusez-moi pour un instant, Monsieur de Foassier, dit-il à un vieillard qui appuyait sa tête sur l'épaule du jeune homme. Et vous me ferez bien plaisir, si vous voulez par dessus le marché essuyer le front de ce respectable vieillard.

Pensez, bonnes gens, faire un pareil voyage à quatre-vingt-dix ans !

— Quatre-vingt-dix ans ? s'écrièrent plusieurs voix. Mais quel mal ce pauvre vieux peut-il faire à la République ?

— Eh bien, et moi, avec mes soixante-treize ans ! cria avec volubilité la dernière personne de la charrette, moi Augustine Maurice, née à Saint-Saturnin, femme de Loison, le directeur du théâtre des Champs-Elysées ! Et ils ont eu l'indécence de me séparer de mon époux, quarante-sept ans, citoyens, encore jeune et galant, et je suis sûre qu'il y a du beau sexe dans la charrette où on l'a mis.

— Tonnerre ! s'écria un gigantesque forgeron, mais voilà une charretée qui ne me paraît pas composée d'ennemis bien dangereux du peuple. Que je sois battu et réduit en grenaille si je sais pourquoi on les tue ! Si toutes les charrettes sont comme ça, on se f.... de nous.

Un certain nombre de voix s'élevèrent en murmurant diversement. L'opinion était évidemment pourtant fort portée dans le sens du forgeron et de la marchande de coco. Mais Piget avait envoyé Requain rappeler les Sectionnaires et le cortège se remit en marche.

Lise et Bernard étaient restés indifférents à tous ces incidents, ainsi qu'Emilie. Celle-ci, appuyée sur les bras de l'ignoble Merluchon. ne quittait pas de l'œil le couple amoureux, dont chaque sourire la mettait en rage ; et chacun de ces sourires était si souvent

répété, si long et si aimant, que rien ne peut rendre le supplice effroyable qu'elle endurait.

La foule avait suivi la charrette, pérorant, s'animant, recueillant sur son passage de nouveaux curieux, qui discutaient à leur tour.

La Bussière, qui avait disparu depuis qu'on avait dépassé la rue de Fourcy, revint en grossière carmagnole, en culottes dénouées et sans gilet, tête nue et les cheveux pendants. Il dit quelques mots à Paul et au nègre.

On arrivait au milieu du faubourg. Les tourbillons de vent s'étaient apaisés. La pluie recommençait à tomber à gouttes larges mais peu pressées encore.

— Camarades ! s'écria Paul en s'approchant du groupe des Sectionnaires qui marchaient haletants en troupe irrégulière, au lieu de garder leur poste en serre-file autour de chaque voiture, du diable si on ne peut pas respirer un peu ! Voilà la pluie qui va tomber. C'est bon pour des scélérats d'aristocrates. Mais quand nous nous arrêterions un peu pour souffler et siffler à l'abri. Allons, c'est moi qui paye chopine. Que les braves me suivent ! Anglais qui s'en dédit !

— Tonnerre ! s'écria le forgeron à la voix de stentor, voilà les argousins parisis. Du diable si je ne dis pas mon avis. Il paraît qu'on se bat à la Convention. Robespierre dit que les conventionnels sont des traîtres. La Convention dit que Robespierre est un traître. Eh bien ! au nom de qui ces gens-là ont-ils été condamnés ! Au nom de Robespierre et de la Convention.

Pour lors, si ce sont des traîtres, ceux-là sont innocents. Comprenez-vous?

Le peuple comprit, quoique l'argument fût peu conforme aux règles de la scholastique. Mais il y avait quelque chose de saisissant dans l'idée, et c'était ceci: Les principes révolutionnaires, au nom desquels on assassine tant de gens, ne sont peut-être pas, comme on l'a dit jusqu'ici, infaillibles, puisque les gens qui les représentent s'accusent réciproquement d'être des misérables.

— Alors, c'est moi qui le dis, conclut le forgeron après un moment d'hésitation, eh bien! s'il y en a dans les charrettes qui sont innocents qu'ils profitent de l'absence des gendarmes. Voilà.

— Nous en aller, répliqua avec un redoublement de colère l'aristocrate de la rue Mouffetard, tu nous la bâilles belle, toi. On nous repincera dans une heure. Est-ce que tu crois que c'est vivre, ça, voyons, forgeron. Toujours des espionnages, des trahisons, des dénonciations, ne pas pouvoir lever le nez en l'air, ni souffler le mot, ni fredonner ce qui vient en mémoire; ne pas pouvoir dire une farce après boire sous peine d'être déclaré traître, ne pas oser fumer sa pipe en terre parce que si la fumée va à droite au lieu d'aller à gauche, on vous dénoncera comme ayant des signaux contre-révolutionnaires. Si tu peux vivre, toi, forgeron, tu as de la chance. Et pourtant, moi, je suis un vainqueur de la Bastille.

Moi, s'écria la vieille duchesse de théâtre, je ne veux pas partir sans mon époux, c'est un volage.

M. de Brillon avait fait un geste pour s'élancer, un regard effaré de son vieux compagnon le retint.

En entendant le forgeron, Émilie avait bondi en avant avec fureur. Requain et ses trois compagnons l'avaient suivie.

— Vous l'entendez, citoyens, s'écria le vidangeur. Cet infâme aristocrate a dévoilé le fond de sa pensée. Quand nous devons tous des bénédictions à la République pour les bienfaits dont elle couvre le sol de la France entière et les vrais sans-culottes en particulier, n'avez-vous pas entendu ses propos contre-révolutionnaires. Et toi, forgeron, tu me fais l'effet et je te dénonce comme tendant à l'avilissement des autorités constituées, et je t'arrête.

La foule s'écarta, tant elle avait pris l'habitude d'obéir servilement à tout ordre tyrannique et de trembler devant toute menace révolutionnaire. Mais le forgeron n'était pas facile à intimider.

— Ah ! tu m'accuses, toi ! tu m'arrêtes, toi ! et qui es-tu, toi ?

— Commissaire de la section du Bonnet-Rouge.

— Ah ! ah ! citoyens du faubourg de Gloire, vous l'entendez, voilà le Bonnet-Rouge qui veut donner une leçon à la glorieuse section des Quinze-Vingts, la mère de la République ! Attends, attends...

— Citoyens, s'écria La Bussière en s'avançant, saisissez-le, lui et ses compagnons. Tu as saisi le joint, citoyen forgeron. Le génie de la patrie t'a éclairé. Ce sont des scélérats qui ont formé le plan liberticide de tyranniser toutes les sections de Paris comme ils ont terrorisé la leur.

Requain et Piget et les deux gardiens de scellés essayèrent de protester. Mais quelques jeunes gens que La Bussière avait amenés à sa suite de chez Mareux, sautèrent sur les Bonnets-Rouges. Le peuple voyant que la force était de ce côté, se joignit à eux. On bouscula violemment les quatre Sectionnaires et on les força au silence, tandis que La Bussière continuait :

— Écoutez-moi, braves citoyens de la première Section de la République, et jugez. Regardez ces deux jeunes gens-là.

— Deux tourtereaux, jolis comme les amours, s'écria la vieille marchande au cœur tendre.

— Oui, n'est-ce pas? Eh bien! le jeune citoyen savez-vous qui c'est? C'est le héros de l'armée du Nord, celui que nos braves frères des armées ont envoyé, comme le brave des braves, pour rendre compte à la Convention de la prise d'Ypres. Vous l'avez vu, il y a quinze jours, à la Convention.

— C'est vrai, je le reconnais, cria le citoyen qui connaissait tout le monde.

— Vous le voyez condamné. Devinez pourquoi? Simplement parce qu'il n'a pas voulu épouser une femme qu'il méprisait.

Un cri d'horreur sortit de toutes les bouches féminines.

— Ou, c'est celle-ci, qui est avec lui sur la charrette, qu'il aimait. On lui a offert cent fois la vie, s'il voulait renoncer à elle. « Les républicains sont des hommes libres, a-t-il répondu. Ils préfèrent la mort à

l'esclavage et au mensonge. » Alors, qu'ont fait ces infâmes scélérats de Bonnets-Rouges que vous tenez là? Ah! ne craignez pas de les cribler de coups de pied. Le jeune est un vidangeur qui s'est enrichi à piller les suspects, caressez-lui le nez à coups de poing, là, fort bien. Il voulait épouser cette jeune fille qui a préféré, bien naturellement, le héros de l'armée du Nord. Le scélérat l'a menacée de faire arrêter le vénérable auteur de ses jours et elle-même. « Les républicaines, a-t-elle répondu, ne craignent pas la mort, pour défendre leur vertu. Je donnerai ma vie pour prouver la sincérité des citoyennes Montagnardes. »

Les femmes applaudirent avec frénésie :

— C'est ça! ça y est! oui, c'est du bon ça!

— Eh bien! les monstres ont exécuté leurs menaces. Ce vil vidangeur aidé par ce vieux sournois, qui est un notatre banqueroutier, tapez hardiment dessus, a fait arrêter le père de la jeune fille. le vertueux Dubois-Joli, juge de paix du Bonnet-Rouge, dont vous connaissez tous le civisme et la sensibilité. Et ils ont fait condamner ces deux jeunes époux.

— Ce sont des scélérats, cria la foule. Délivrons ces braves républicains. Coupons leurs liens.

— Non, non, ils ont été jugés par le tribunal, il faut qu'ils soient exécutés.

— A mort les tyrans! sauvons l'innocence persécutée.

— Prenons garde. Le Comité de Salut Public fera raser le faubourg, comme on a rasé Ville-Affranchie.

La foule, bien qu'émue et penchant du côté des « jeunes époux, » hésitait pourtant.

— Attention, garde à vous, cria un gamin, voilà une troupe de cavalerie qui arrive rue Antoine. Il n'est que temps de filer.

On se retourna. Quelques cavaliers arrivaient, en effet, bride abattue. La foule s'écarta des charrettes.

— Domingo, dit La Bussière, vite à la besogne ou il sera trop tard.

Le nègre sauta sur la charrette, en criant :

— Le ci-devant noir, sauvé d'esclavage par les blancs, sauvera à son tour tous les blancs persécutés, par reconnaissance pour la Liberté.

Et saisissant, de ses mains d'hercule, Bernard, il le passa par-dessus la voiture. Quelques bras le reçurent, puis Lise que le nègre souleva de la même manière. On les mit tous deux sur pied. Entraînés par leurs trois sauveurs, ils coururent jusqu'à la porte du théâtre de Mareux, derrière laquelle ils disparurent.

Les Sectionnaires s'agitaient désespérément. Emilie et la vieille Merluchon hurlaient de fureur. Les cavaliers arrivaient en criant :

— Aux armes ! aux armes ! on égorge les représentants du peuple.

— C'est le général Hanriot et ses aides de camp, cria la multitude, qui se désagrégea de plus en plus.

C'était bien lui, en effet, furieux, ivre de vin et de chaleur. Il tomba à coups de plat de sabre sur les gendarmes qui sortaient du cabaret :

— Voulez-vous bien, canailles, reprendre votre chemin, vous dépêcher de faire saigner tous ces cochons-là et revenir vous battre pour la patrie en danger. Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi cet attroupement, quand vous devriez être tous en armes dans vos sections ? On a sauvé, dis-tu, toi gamin, un aristocrate mâle et une femelle. Bah ! laisse-les. Les Barrières sont fermées ; on les retrouvera demain. D'ailleurs, s'il en manque deux, saisissez les premiers venus. Tenez, prenez-moi ça, je la reconnais à sa toilette, pour une aristocrate et encore ça, j'ai l'œil de la Liberté, les muscadins ne sauraient me tromper.

Il désignait Emilie et Requain, que le peuple jeta dans la charrette avec autant d'entrain qu'il venait d'en mettre à sauver Bernard et Lise.

— Prenez garde à vous, général Hanriot ! s'écria Emilie, je suis la fille du représentant Crassus.

— Toi ! alors ça change. Ulrich, dit le général à un de ses aides de camp, prends-moi la donzelle sur le pommeau de ta selle. Je la garde comme otage ; malheur à elle si son auteur ne marche pas droit. Et toi ?

Requain, épouvanté, hébété, presque évanoui, ne répondait rien,

— Citoyen général, dit Piget, nous sommes, lui et moi, des commissaires du Comité Révolutionnaire de la section du Bonnet-Rouge, comme aussi le citoyen qui a été t'avertir.

— Ah ! bon, voilà une recommandation, triple

gueux. Je l'ai fait jeter à l'eau, ton envoyé, pour son insolence. Comment, canailles, c'est ici que vous êtes, quand vous devriez être au sein de vos Sections à enflammer le zèle pour la Commune qui va sauver la patrie. Ah ! je vais vous en donner, moi, des promenades. Toi, vieux sournois, tu vas nous suivre, attaché à la bride de mon cheval, et tu seras pendu, si ta Section est tiède. Toi, espèce de muscadin manqué, tu vas courir jusqu'à la rue de Sèvres, mais là, comme un cerf ; et tu vas nous ramener place de Grève le bataillon de ta Section. Tiens, afin que je te reconnaisse à l'occasion, je vais te marquer.

Il lança à Requain un coup de sabre qui lui déchira la joue et lui enleva le bout du nez. Puis, entraînant le malheureux Piget, il reprit le chemin de la place de Grève, en hurlant :

— Aux armes, aux armes, mes frères ! Les coquins, les scélérats triomphent.

C'était le contraire qui arrivait ; c'était la Révolution qui s'arrêtait. Mais notre histoire va finir.

Le lendemain, 10 thermidor, Charles La Bussière vint voir Lise. Il la regarda un instant fixement. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Puis, un vague sourire éclaira son riant visage.

— Rossignolet, dit-il, je vois clair. Tu m'as pris en haine parce qu'à force de hanter cet infâme Comité je sentais mauvais. J'avais pris l'air du bureau : l'hypocrisie, la ruse, la bassesse. Adieu ! Je donne mon consentement au mariage.

Il partit et tout brusquement revint.

— Veux-tu venir un instant encore t'asseoir à côté de moi sous le grand cerisier et me chanter doucement quelqu'une de tes vieilles chansons?

Il se mit à fredonner lui-même :

Rossignol s'est envolée,
Au château d'Amour s'en va.
Mais la porte était fermée;
Par la fenêtre elle entra.
— Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la bell' que voilà.
Votre ami m'envoy vous dire
Que toujours vous aimera.
— J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là.

Puis il se sauva en criant :

— Au revoir !

Bernard-Émile épousa Lise, comme on pense. Il mourut pair de France, — mais non pas sous le nom de La Raison, — à la fin de la Restauration. Paul Crassus avait été tué à l'attaque des lignes de Torrès-Vedras. Le représentant Crassus prit la part que l'on sait aux continuelles révoltes du Jacobinisme qui signalèrent la fin du règne de la Convention.

Emilie était devenue folle.

Le bon Domingo n'eut pas de repos jusqu'à ce que La Bussière l'eût autorisé à aller enseigner les Droits de l'Homme aux nègres du Sénégal. On le mangea.

Piget mourut fort riche. Requain, après avoir sauvé à grand'peine la moitié de son nez, retomba dans son métier. Ballière disparut, après avoir porté la tête de Féraud dans les rues de Paris; on assure qu'il épousa la vieille Merluchon, laquelle l'avait aidé dans cette œuvre civique.

Madelon et Margoton achevèrent doucement leur vie en discutant sur l'éducation des enfants.

Le vertueux Dubois resta près d'un an en prison. On avait découvert, dans les papiers de Robespierre, de nombreuses lettres du juge de paix, lettres si bassement adulatrices qu'on le tint pour un Robespierriste. Si bien qu'après avoir été mis en geôle à titre de modéré, il y demeura à titre de cannibale. Il fallut les journées de prairial an III et les grands services que le colonel La Raison rendit alors à la Convention, pour ouvrir les portes de la Conciergerie. Le vénérable père de la Révolution y avait été traité doucement : Lise avait acheté son geôlier.

Quand il arriva à son jardinet, à la fin de prairial, escorté par sa fille et le fiancé de celle-ci, par La Bussière et par Paul, il leva les mains au ciel.

— Mes amis, dit-il, et vous, mes enfants, car pour récompenser votre inaltérable attachement à la Révolution, ô fils chéri de Mars, je vous donne cette jeune vierge conservée par moi, comme le dit le poète, qui cache sous la grâce la haine des tyrans, — qui, à ces traits, ne reconnaîtrait pas Catulle? — *ut flos in septis secretus nascitur hortis*, oui, mes amis, voici le moment venu de lever nos bras vers la voûte céleste

pour chanter les vertus de la Démocratie. Un homme moins bien doué d'énergie que moi et d'une foi moins robuste en la Liberté eût tremblé. Je vous prends à témoin que je suis resté impassible et que j'ai toujours considéré mon emprisonnement comme une plaisanterie. O pure Révolution, ô peuple infaillible, ô Patrie généreuse, tu t'es dit : « Je vais faire le 9 thermidor et le 1er prairial pour sauver le sensible et vertueux Dubois-Joli. Tu l'as fait, tu l'as sauvé. Je n'ai jamais douté de toi. J'ai tenu tête au Tribunal Révolutionnaire momentanément égaré ; et il n'a pas osé me condamner. »

Il mourut dans un âge très avancé, à la fin de la Restauration, en maudissant la Congrégation, et en criant : « Vive la République ! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

US ET COSTUMES

	Pages
I. — Les trois amoureux de Rossignolet.....	1
II. — Le Rossignolet du bois Joli.....	43
III. — Une princesse de l'an II	58
IV. — Le Comité du Bonnet-Rouge.....	84

DEUXIÈME PARTIE

LES FILLES SANS DIEU

I. — Une séance de la Convention	107
II. — La première décade de Messidor	123
III. — Visite au Comité de Salut-Public.....	135
IV. — Fête de la décade.....	146
V. — Double crise d'amour.....	157
VI. — L'Arrestation	171

TROISIÈME PARTIE

A TRAVERS PARIS EN MESSIDOR

Pages

I. — Premières angoisses, premières courses.. 197
II. — La demande en mariage..... 215
III. — Le Comité de Sûreté Générale..... 236
IV. — Un homme et un révolutionnaire..... 265
V. — Chez Robespierre..... 276
VI. — Le Tribunal Révolutionnaire..... 291
VII. — Les fiançailles dans la charrette..... 307
VIII. — Le faubourg Antoine 315
Épilogue..... 328

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

00100142

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018